00102154

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
TOWN HALL, BOMBAY-400 023.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Digitized with financial assistance from
NSDL
Technology, Trust & Reach
on 16 November, 2018

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

LÉON CLÉRY

De Paris à Lahore

LETTRES FAMILIÈRES

102154
al

LIBRARY OF THE BOMBAY BRANCH OF THE ROYAL ASIATIC SOCIETY
PP-C-52

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M DCCC XCIII

1893

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

AVERTISSEMENT

A Madame Z. B.

Vous voulez savoir, ma chère amie, pourquoi j'ai tant de peine à me décider à écrire ces notes de voyage? — Le Figaro *les a gracieusement annoncées à ses lecteurs avant même que le bateau qui allait nous emporter eût levé l'ancre. Vous m'avez fidèlement gardé les lettres qui vont me servir de points de repère; des amis me disent : « Dépêchez-vous donc de nous raconter ce que vous avez vu... » et j'hésite encore. J'hésite parce que je sais tout ce qu'il faudrait mettre dans un pareil* récit *et que je sens également tout ce qui me manque pour le mener à bien. Si je me décide cependant à l'entreprendre, c'est que je voudrais amener mes compatriotes à faire comme moi et à voir un peu l'Inde.*

Je voudrais qu'ils sussent bien que c'est le

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

voyage le plus facile et le moins coûteux qui soit. Je voudrais leur persuader qu'ils se font grand tort aux yeux du monde à ne jamais sortir de leur pays; qu'ils n'ont qu'à apprendre ailleurs et que s'ils ont pour un peu la bonne opinion d'eux-mêmes qu'on leur prête généreusement, ils devraient mettre quelque empressement à aller se faire juger par les autres.

Je voudrais enfin convaincre une foule de braves gens dont la préoccupation presque exclusive est de savoir « s'il faut tirer à cinq », qu'ils enrichiraient leur cervelle, fortifieraient leur santé et agrandiraient leur horizon en changeant la perspective de leur cercle pour les étendues de la mer Rouge et de la mer des Indes!

Mais, comme dit A. de Musset :

On va s'imaginer que c'est une préface.
Moi qui n'en lis jamais; ni vous non plus, je crois?

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

DE PARIS A LAHORE

DÉPART — CEYLAN

Si j'écrivais une comédie je ne manquerais pas de donner, dès la première page, la liste des personnages.

Je n'écris pas une comédie, mais je vous rappelle que je partais avec ma femme et ma fille, âgée de seize ans, ma nièce Suzanne Gérome et son mari, le peintre célèbre Aimé Morot, à qui tout le monde annonçait qu'il allait conquérir l'Inde au bout de son pinceau comme Alexandre l'avait conquise au bout de son épée!

Et c'est le 19 octobre 1890 qu'à bord du *Djemnah,* nous nous embarquâmes à Marseille. Je ne vous peindrai pas une centième fois et plus la scène du départ : les gens qui se bousculent, les dernières lettres remises en hâte, les adieux,

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

la cloche qui sonne... Vous avez lu cela partout. Je ne vous dirai qu'une chose : c'est que le temps a été superbe, l'hospitalité des bateaux de la Compagnie maritime parfaite et la traversée excellente. En voilà assez pour vous décider à la tenter si vous n'avez pas peur de la chaleur, car tout ce qu'on vous a raconté de la température de la mer Rouge n'est pas exagéré.

Lors de l'avant-dernier voyage du *Djemnah*, une nourrice chinoise que ses maîtres ramenaient en France avec leur enfant a été frappée tout à coup d'insolation, et dans une crise de délire subit elle a envoyé par-dessus bord son nourrisson, qu'elle a été rejoindre par le même chemin. Je ne vous parlerai pas des côtes de la Sicile, ni de l'Etna, ni du Sinaï qu'on entrevoit dans le lointain, mais je vous parlerai du « rayon vert ».

J'en avais lu des descriptions qui m'avaient ravi. A en croire certains voyageurs, dès que le soleil a disparu sous l'eau, une colonne de lumière d'un vert éclatant jaillit de la mer et remplit l'horizon du plus éblouissant éclat ! Oh ! les voyageurs !

Un jour, vers cinq heures, un des officiers du bord s'approche de moi et me dit : « Avez-vous jamais vu le rayon vert ?

— Bon, lui dis-je, nous n'avons pas ça à Paris.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

— Eh bien! tâchez de le voir. Voici le procédé : Au moment où le soleil se couche, vous regardez avec obstination le disque qui peu à peu s'enfonce et finit par disparaître sous l'eau. Mais ne le quittez pas des yeux une seconde, malgré l'éblouissement; et alors vous verrez le rayon vert... ou vous ne le verrez pas : moi je ne l'ai jamais vu!

— Mais la colonne de flamme qui jaillit de la mer et illumine l'horizon et ses rayons d'émeraude...

— Connais pas. Mais faites bien attention, voici le disque qui commence à mordre la mer... »

Et il me quitta en riant. Pourtant, je restai là, attentif, les yeux attachés sur le soleil qui disparut comme il disparaît tous les jours à Trouville ou à Argenteuil... sans le moindre rayon vert. J'y revins le lendemain, puis les jours suivants, et je finis par constater le phénomène. En effet, quand il se produit, c'est de la manière suivante. Le disque du soleil décroît peu à peu, puis, au moment précis où le mince tranchant de son bord extrême disparaît, vous percevez un rayon, rapide comme le passage d'une étincelle électrique, mais d'un beau vert. On a dit : « Ce n'est qu'un effet d'optique. Le disque du soleil est rouge au moment où il se couche. Le vert est la couleur complémentaire

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

du rouge, et lorsque la sensation dont le rayon rouge a rempli votre œil vient à cesser, elle est remplacée par une sensation qui vous donne l'illusion d'un rayon vert. »

Si c'était cela, vous verriez le rayon vert tous les jours, car tous les jours le vert est la couleur complémentaire du rouge, et vous passez par les mêmes sensations.

Or, on ne le voit que rarement, et quand il apparaît, c'est avec une précision et une énergie qui ne peuvent laisser aucun doute sur sa réalité. C'est ainsi, notamment, que je l'ai vu à notre retour à Colombo, avec une intensité telle que j'en ai gardé le souvenir aussi net que d'un objet matériel et palpable.

Comme tout le monde nous avons passé par Aden, comme tout le monde nous avons fait du charbon, nous avons visité les citernes et jeté des pièces de monnaie aux petits Somalis qui plongent parmi les requins avec indifférence et qui rattrapent invariablement les sous dont ils gonflent leurs joues comme ils feraient les poches d'un porte-monnaie.

Et enfin, le 6 novembre, après dix-huit jours de traversée, nous sommes arrivés à Ceylan.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Ceylan, 6 novembre.

Dix-huit jours de mer de Marseille!

Un bouquet de verdure pâle, entouré d'une ceinture d'argent que lui fait la lame en venant se briser sur le sable. C'est ainsi que l'île enchantée apparut à M. Cotteau : c'est ainsi qu'elle apparaît aux yeux de tous les voyageurs qui l'abordent. Une barque vient nous chercher pour nous mettre à terre. Elle est montée par M. Finlay, le très aimable représentant de la maison Worms et Joss, dont la recommandation nous a valu un si gracieux accueil dans tous les ports que nous avons touchés. Nous débarquons sous une sorte de vaste hangar où se tiennent les employés de la douane. Ce sont des Indiens qui font ce service... en anglais. Quelques mots vagues... un sourire gracieux... et la formalité est accomplie. Nous voici à terre : un soleil de feu nous embrase de ses rayons torrides... tout est blanc... Les murs vous aveuglent d'une stupéfiante clarté... mais la terre est rouge... d'un beau rouge de sang fraîchement répandu... d'un grain serré, luisant et souple... et tous ces Indiens qui la foulent de leurs pieds

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

nus semblent y glisser comme des ombres. Nous gagnons le « Grand Oriental Hôtel » : un caravansérail immense avec une salle à manger grande comme une cathédrale, rafraîchie par douze pankas sans cesse en mouvement et qui, avec leur battement d'ailes ininterrompu, semblent d'énormes papillons essayant de prendre un inutile essor vers le soleil et la liberté qui les appellent au dehors.

Ici tout est aménagé pour les courants d'air que l'on capte avec un soin jaloux, comme dans les pays de sécheresse on capte les sources ! Les murs ne vont que jusqu'à la base du toit, laissant entre leur arête et la voûte un vaste intervalle où l'air circule à son aise, et les portes placées au milieu du cadre ne se ferment ni par en haut ni par en bas. Le moindre souffle qui se présente entre par là comme chez lui, toujours bien accueilli par le voyageur altéré qui murmure : « Je vous attendais ! » Très simples les chambres : un lit de fer entouré d'une moustiquaire, une toilette, un lit de repos en bambou et une commode : un bec de gaz dans le mur sous un avis imprimé d'avoir à le fermer quand on quitte sa chambre. De longs corridors sur lesquels s'ouvrent toutes ces cellules, incessamment parcourus par des « boys » cynghalais au pagne blanc, aux pieds nus, au chignon retenu sur le sommet de la

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

tête par un peigne d'écaille blonde qui leur fait la plus singulière physionomie du monde et bien particulière à l'île, car ce n'est qu'à Ceylan que ce genre de coiffure est en honneur. Tout le long de l'hôtel règne extérieurement un vaste portique habité par une foule de marchands de produits indiens : bijoux, cannes d'ébène, de palmier, de cocotier, éléphants sculptés, étoffes, cuivres repoussés de Bénarès, etc. Dès votre apparition ils vous entourent, vous pressent, avec les sourires les plus câlins, les provocations les plus engageantes. Il faut entrer, examiner, marchander, acheter même... jusqu'à ce que blasés sur votre physionomie, votre indifférence ou votre refus, si vous prolongez votre séjour, ils n'aient plus pour vous que ce doux et gentil sourire indien dont on vous salue toujours comme un ami, alors même qu'on a perdu l'espérance de vous avoir pour client.

Sur la place et rangés devant le portique, une longue file de pousse-pousse.

Vous les connaissez pour les avoir vus à l'Exposition de 89. Une sorte de cabriolet léger monté sur deux roues. Deux longs brancards entre lesquels s'attelle le conducteur, et pour quelques sous vous avez le véhicule le plus sûr, le plus rapide, le plus complaisant et le plus infatigable que puisse fournir la locomo-

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

tion humaine. Infatigable est le mot. Toujours au trot, le pousse-pousse ne consent à se ralentir que sur un ordre formel. Le corps nu, les reins entourés d'un léger caleçon de toile, ses maigres bras tendus sur les brancards, la tête enveloppée d'un haillon quelconque qui vise au turban, ils vont, ils vont pieds nus sur la terre trempée par la pluie du matin et qui délaye jusqu'à leurs chevilles une boue sanglante, ou sur le macadam tout frais posé, dont il semble que les cailloux aux arêtes vives vont déchirer leur pauvre semelle de chair; ils vont sans trêve, et la sueur qui coule sur leurs dos nus s'égrène en perles blanches sur des torses de bronze florentin.

Où aller? Où vous voudrez... Et vous voilà parti le long d'un lac adorable tout bordé de fraîches villas enfouies dans l'incomparable verdure de ce pays.

Et dans tous les chemins les groupes les plus bizarres : hommes, femmes, enfants, à peine vêtus, mais admirablement beaux; je parle surtout des hommes.

Ceux-là sont sveltes, bien faits, les membres longs et un peu frêles, avec des extrémités et des attaches à rendre jalouse la marchesa d'Amaëgui, dont Alfred de Musset a dit de si jolies choses à la génération qui nous a précédés. Et puis, des yeux très grands, très pro-

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

fonds et d'un noir à reflets métalliques comme les plats hispano-arabes; le nez fin aux narines légèrement relevées, qui frémissent coquettement à la moindre émotion, de belles lèvres rouges sur des dents d'une admirable blancheur. Et maintenant, prenez tous ces hommes qui semblent autant de statues antiques, groupez-les dans des attitudes souples et toujours élégantes, encadrez-les dans le feuillage aux mille tons de vert piqués de fleurs rouges et jaunes, ajoutez-y l'imprévu d'une nature sans cesse en éveil pour une production enragée; essayez d'imaginer ce sol rouge et cette lumière inexorable d'un soleil toujours au zénith... et lorsque vous aurez fait tout cela, lorsque votre imagination, excitée par le rêve d'un pays enchanté, aura évoqué cette miraculeuse vision... vous n'y serez pas encore... parce que rien, rien que la vue même de cet extraordinaire pays n'en peut faire apparaître même un lointain reflet.

Écoutez :

« Ce matin nous traversons la ville, étonnante ville où l'on ne voit que de la verdure, où les plantes cachent les maisons. L'air est humide et très chaud, profondément pénétré de lumière moite.

« Les rues sont les allées d'un grand jardin tropical. Les palmiers, les fougères, les ébé-

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

niers, les santals, la cannelle, le camphre, les ananas, les plantes aux sucs violents, les fleurs précieuses y sont chez elles, s'y épanouissent à l'aise, et de toute cette vie végétale sort partout le même grand parfum qui entête... On songe que cet été est éternel; que, sans arrêt, tous les mois, la chevelure sombre des grands cocotiers se couvre de ces fruits pesants; que cette terre rouge travaille incessamment, que toujours elle pousse en avant ce pullulement de larges fleurs; que toujours ces palmes ont la même splendeur souple et verte. Toutes les tiges ondoient, s'enlacent; rien ne rappelle ici la croissance régulière et lente de nos arbres d'Europe.

« Les cocotiers ont un éclat et une mollesse de grandes herbes; on dirait d'énormes graminées fragiles, pliantes, tout humides de sève, qui auraient démesurément grandi dans une chaude nuit de juin.

« Quelques-uns s'élancent très haut, surgissent au-dessus du fouillis de tous les autres, avec une courbe flexible, avec un élan fort et svelte, leurs palmes sublimes épanouies largement dans l'éther tiède.

« Et la route s'allonge entre des monceaux lustrés de palmes retombantes, des masses de végétation sombre où les lames végétales qui débordent font des éclats de lumière verte. Çà

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

et là, de grands étangs d'eau noire, eau qu'on ne voit point, tant la végétation environnante s'y mire avec éclat et précision.

« De grandes bandes de lotus roses y traînent et ne semblent pas plus réelles que la verte image des palmes reflétées. Çà et là, toute blanche au fond d'un fabuleux jardin, une noble villa couronnée de cocotiers, galeries, vérandas, balustrades, perrons chargés de fleurs enchantées. Timides, grêles, des Cynghalais vont, race délicate et douce, aux grands cheveux d'ébène, aux grands cheveux de femme, etc., etc. »

Vous voyez, je ne suis pas coquet, car ceci est de la prose de M. Chevrillon que je mêle à la mienne, semblable à ces femmes qui se savent laides, qui ont le courage de leur laideur et qui ne craignent pas de s'entourer de jolies femmes en se disant : « Si on ne vient pas chez moi pour moi, on y viendra pour elles ! »

Donc voici un charmant et délicat morceau. Eh bien ! après ça, essayez de fermer les yeux et de vous représenter Colombo... je vous en défie. Bon pour moi qui y suis allé et qui m'y retrouve ; non pour vous. Voilà pourquoi il faut faire comme j'ai fait, aller bravement à Ceylan vous tremper dans une température fixe de trente-deux degrés, puis au retour,

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

l'hiver, les pieds sur les chenets, sous les rayons de la lampe familière, vous prendrez le livre de M. Chevrillon, et au murmure caressant des épithètes infiniment choisies, vous égrènerez vos souvenirs comme la main paresseuse et douce d'une des femmes d'Akbar égrenait son collier de perles roses!

La ville noire, autrement dite : Petah, se compose de rues bordées de maisons sans étage et séparées les unes des autres par des colonnes de pierres blanches ou grises ou peintes en bleu, et supportant un toit avancé en manière de véranda.

La partie qui s'ouvre sur la rue forme une petite boutique assez peu profonde où l'on vend des fruits, des légumes et toutes sortes de produits inférieurs de l'industrie européenne. C'est là que s'étale la vie indolente au milieu des animaux domestiques et autres, comme les oiseaux qui, toujours respectés dans l'Inde, ont partout droit de cité, sans que la main indolente du marchand de graines lui-même fasse jamais un geste pour les chasser des sacs entr'ouverts où ils viennent familièrement chercher leur nourriture.

Ce respect des bêtes est général dans le pays. La douceur de mœurs et l'hospitalité tendre des Indiens leur font une habitude de ne jamais molester un être créé. Bien différente en cela

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

de nos dures religions du Nord pour lesquelles la souffrance humaine est une expiation et la souffrance animale une quantité dédaignée, leur religion a placé sous l'œil immédiat et sous la protection vigilante de la divinité la vie et la sécurité de ceux que, dans sa pitié de tout ce qui souffre ici-bas, Victor Hugo appelait « nos frères inférieurs ».

Au premier rang des animaux sacrés est le zébu, ce charmant petit bœuf qui fait la richesse de Ceylan. Je dis... petit... à Ceylan, car ailleurs nous en avons vu d'énormes.

Un Anglais me donnait la raison de très haute économie de cette prescription religieuse.

« Dans l'Inde, me disait-il, les disettes sont fréquentes. Quelques mois de sécheresse et la récolte attendue ne vient pas. Imaginez que l'on ait pu manger les zébus, voilà pour un long temps l'agriculture perdue et les famines succédant aux famines. » Aussi la viande de bœuf leur est-elle en horreur. La révolte des Cipayes en 1857, qui coûta tant d'efforts aux Anglais et tant de sang aux Indiens, éclata à l'occasion d'une distribution de cartouches enduites de graisse de zébu. Mais ce qui m'attendrit bien autrement que le respect de la vie de l'animal, c'est le respect de sa souffrance. Jamais dans l'Inde vous n'assisterez à ces actes de révoltante brutalité qui sont la condamnation de

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

notre civilisation en ce qu'ils révèlent un état de barbarie chez ceux qui les commettent et surtout chez ceux qui, se disant d'une caste supérieure, les encouragent de leur muette et criminelle indifférence.

Que de fois au contraire, ici, n'ai-je point assisté à cette scène comique et touchante :

Un zébu traîne un char. Son conducteur, assis sur le timon, tient en main une légère baguette de bambou. Il excite l'animal à presser le pas en agitant la baguette au-dessus de ses flancs. C'est une tempête de hurlements, de vociférations, de syllabes bizarres, emportées et sauvages. Il semble que l'animal touche à sa dernière heure, que cet orage va crever sur lui en une grêle de coups féroces... mais jamais la baguette inoffensive ne s'abat, et tout ce vacarme se termine par une claque amicale donnée sur la cuisse, un chatouillement de l'orteil sous la queue, une légère poussée qui semble dire : « Mais va donc... Tu sais bien que tout ça c'est pour rire... mais va tout de même, parce qu'il faut que nous arrivions chez nous. »

Et quand je pense qu'il y a des gens pour spéculer sur cette tendre et touchante pitié ! Jugez-en. Hier, nous étions en pousse-pousse. En passant devant une case nous voyons une énorme tortue de mer se débattant sur le dos dans la poussière. Des gens couraient en de-

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

mandant des sous aux passants. Je croyais d'abord que c'était pour la voir, ce qui m'étonnait quelque peu, puisqu'on la voyait très bien sans payer.

Mais jugez de mon étonnement en voyant nos pousse-pousse eux-mêmes dénouer le coin de loque qui leur sert de porte-monnaie, et contribuer à cette offrande volontaire.

J'apprends alors que la tortue est un animal sacré; que des mécréants ont tiré celle-ci de l'eau, et que c'est sa rançon qu'ils recueillent ainsi pour aller la remettre à la mer. Mais, hélas, ce matin je repasse : la tortue était encore là, se débattant encore, mais plus faiblement. Ces gens sont des coquins qui gardent la prise et la rançon et vendent l'écaille de la prisonnière pour faire des peignes aux Cynghalais. A qui se fier? Mais tous ne sont pas ainsi. Le « manager » du Grand Oriental Hôtel nous disait : « J'ai renoncé à la soupe à la tortue. J'achetais des tortues, mais au moment de les faire accommoder, des fidèles me les avaient toujours volées pour les remettre à l'eau. Je ne suis pas assez riche pour payer des soupes à la tortue dont les tortues retournent à la mer quand je veux en faire des soupes! »

Il fait toujours chaud. Nous sommes très voisins de l'équateur. Nous avons une avance de cinq heures sur vous... ce dont je ne suis

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

pas plus fier. Dans le jour voici le costume nécessaire pour les hommes : un pantalon de coton blanc, une veste de même étoffe qui se boutonne jusqu'au cou... et un casque. Pas autre chose? Pas autre chose... et c'est bien assez. Le soir, les Anglais portent une chemise à plastron très empesé et une petite veste de toile blanche, à taille très courte, à revers très large, et une ceinture de couleur qui soutient le pantalon. Haute tenue, très appréciée ici et qui en France leur donnerait une tournure de marmitons très distingués.

La nuit, on s'étend sous sa moustiquaire... le moins vêtu possible, et je vous assure qu'avec un peu d'imagination j'arriverais à des simplifications de costume à faire rougir toute la Grande-Bretagne!

On dort la fenêtre ouverte. Elle donne sur un joli jardin très fréquenté par des corbeaux ultra-familiers. Dès la pointe du jour l'on est réveillé par un « couac » sonore. C'est un corbeau perché sur la barre d'appui de la fenêtre. « Couac » veut dire : « On ne déjeune donc pas, ce matin? » Le thé est servi par un boy aux pieds nus qui s'est glissé dans votre chambre comme un fantôme et qui, sans vous réveiller, a posé sur une petite table qu'il a poussée sans bruit sous votre moustiquaire le premier repas du matin. L'on déjeune, mais il est manifeste

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

que cette satisfaction toute personnelle n'est pas celle qu'attendent les corbeaux. Ils sont perchés sur les arbres voisins, accrochés aux corniches, suspendus aux moindres saillies. On s'approche de la fenêtre et l'on jette des fragments de pain qu'ils attrapent en plongeant dans l'air avec la même grâce et la même sûreté que les petits Somalis en mettent à rattraper les sous qu'on jette à la mer, et, si de mémoire de requin jamais un sou ne s'est perdu dans la mer, de mémoire de corbeau jamais une miette de pain n'est arrivée à terre.

Aujourd'hui mon pousse-pousse m'a conduit à un temple de Bouddha. C'est une sorte de pagode sans grand intérêt. A l'intérieur une grande statue du Dieu de pierre peinte en jaune; plus loin des statues de différents Bouddhas; tout cela dans un caractère assez antipathique à notre esthétique formée des traditions de l'art grec et de celui de la Renaissance. Les sculptures représentent généralement un fouillis de figures grimaçantes qui semblent avoir été taillées dans la pierre par le couteau naïf d'un Tyrolien inexpérimenté.

Et l'on est étonné de ces représentations singulières de la figure vivante par des artistes qui travaillaient au milieu des plus purs types de la beauté humaine. Je rentre après avoir échappé tant bien que mal à l'avidité des Brahmes du

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

temple, acharnés à l'aumône. A peine dans ma chambre, un bruit singulier m'attire à la fenêtre. Le port est dans une agitation particulière. Une foule bizarre s'y précipite : toutes les coiffures y sont représentées, depuis le fez et le turban jusqu'au peigne d'écaille retenant sur le haut du crâne la chevelure soigneusement lissée des élégants ; le torse nu, en pagnes de coton écru, rayés, blancs, rouges, jaunes, verts, bleus, tout ce monde forme la haie pour voir un cortège qui s'avance aux sons de la musique bizarre qui m'a amené à la fenêtre, et où le bruit du tamtam domine de ses notes cuivrées la voix des flûtes et des tambourins.

C'est le gouverneur des îles Maldives qui vient de descendre d'une barque richement pavoisée pour rendre hommage au gouverneur de Colombo. Il porte une grande redingote à boutons et à brandebourgs d'or, un vaste pantalon blanc, un chapeau européen à haute forme. Près de lui un vieil Indien, qui ressemble assez bien à un singe, l'escorte avec des lunettes d'or sur le nez, une cravate blanche et un crâne rasé à l'arrière duquel quelques restes de cheveux sont prétentieusement ramenés et retenus par l'inévitable peigne.

De l'autre côté s'avance un personnage vêtu d'un pantalon et d'un grand caftan orange, et derrière celui-là une longue suite de serviteurs,

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

les jambes et le corps nus, la tête coiffée du turban blanc, portant sur l'épaule des couffes contenant probablement des présents qu'il va offrir à son suzerain.

Enfin, fermant la marche, un bataillon de soldats cynghalais en uniforme de drap foncé et portant négligemment leurs fusils par le milieu du canon, comme des promeneurs fatigués portent leurs cannes. Et toujours l'enragée musique.

Tout cela a passé comme une vision étrange, rapide ; comme un fourmillement de couleurs, de costumes, de gens emportés dans un mouvement confus, accompagnés par une musique bruyante sous un soleil de plomb qui fait étinceler les murs blancs et fumer la terre rouge.

Vers cinq heures il faut aller au bord de la mer. C'est une promenade admirablement disposée. Une grande prairie au sol souple et revêtu d'un gazon court et épais s'étend jusqu'à la mer dont elle est séparée par deux routes : l'une de sable fin pour les piétons, l'autre de terre si mince, si serrée, si finement écrasée et si solidement battue que les voitures y glissent comme sur un parquet. Dans la prairie la musique militaire anglaise alterne avec la cornemuse des Écossais. Ceux-ci sont des hommes superbes, vêtus du pittoresque cos-

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

tume de leur pays : jupon court, jambes nues ; ils marchent d'un pas régulier et ferme en sonnant de leurs instruments un peu monotones mais dont l'accent a une grande douceur et un véritable charme. Pauvres gens, c'est dans ce pays de vaste mer et de plaines sans fin tout ce qui leur rappelle les montagnes du pays natal.

Pour eux, la cornemuse — c'est le bouc peint sur la voile des marins smyrniotes.

Des voitures de toutes sortes sont arrêtées là : landaus aux cochers brillants, coiffés de turbans d'étoffes lamées d'or et d'argent ; valets de pied enveloppés de caftans sombres, ornés de ceintures flamboyantes, le chasse-mouches de plume à la main, indice de leur dignité et de celle de leurs maîtres ; tandems, dogcars, boghys attelés de beaux chevaux australiens. Tout cela regorgeant de babys anglais les plus jolis du monde avec leurs grands chapeaux de mousseline, leurs yeux de pervenche et leurs cheveux couleur d'épis clairs. Les Anglais font bien les enfants, les chemins de fer et les routes.

Cependant le soleil s'était rapidement abaissé vers la mer.

Tout au fond de l'horizon se pressait une foule de petits nuages bas et noirs qui semblaient une troupe confuse de cavaliers poussés

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

par un souffle invisible, A peine le soleil eut-il éteint son dernier rayon que le ciel se couvrit d'une teinte lilas très douce et très transparente, toute bordée d'une longue frange d'un vert tendre. Peu à peu cette première teinte s'éteignit dans une immense clarté d'un rose pâle : tout à coup, comme lancées par la main d'un invisible archer, jaillirent de la mer trois immenses flèches d'azur qui vinrent déchirer ce voile rose et, grandissant peu à peu, semblèrent devoir l'absorber en le fondant en elles. Puis elles pâlirent insensiblement : la clarté rose triompha comme l'aurore triomphe des derniers voiles de la nuit. Tout le ciel parut baigné d'une teinte d'or irisé de nuances vertes et bleues, mais de tons si doux, si tendres, si transparents et si apaisés qu'on eût dit une jonchée de fleurs mortelles ayant abandonné l'âme de leurs pétales pour en former la couche d'un dieu Indien. Tout cela se déroule au sein d'un ciel d'une profondeur inouïe et dont nous n'avons aucune idée dans nos froids climats du nord. Mais ce qui frappe encore, c'est l'étonnante longueur de ce spectacle.

Les embrasements succèdent aux embrasements. Après l'incendie du rose s'allume l'incendie du vert, puis celui du bleu, puis celui de l'or pâle, et chacune de ces irradiations se mêle à la précédente et se fond avec la sui-

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

vante, si bien que la vue se perd dans une série d'aurores boréales aux teintes diverses et prodigieusement variées, mais toutes d'un éclat en même temps que d'une douceur incomparables. Ce n'est pas un coucher mais une succession de couchers de soleil, chacun plus éclatant ou plus tendre, chacun essayant de colorer la mer d'une lumière plus douce et plus fine ou d'un plus furieux flamboiement, comme s'il s'agissait de lutter de rayons, de clartés et de feux pour un juge invisible qui, au fond des nues, attendrait l'incendie vainqueur pour en orner sa divine auréole!

Et la mer étend sous ce ciel enflammé sa grande nappe verte et calme, miroir profond de pur cristal où se reflète cette apothéose prodigieuse qui fait aux monstres qu'elle roule en ses flots un bain d'or, d'émeraudes, de saphirs, de chrysoprases et d'escarboucles.

A l'Est des nuages énormes, amoncelés pour quelque construction cyclopéenne, s'éclairaient d'une lumière blanche qui les faisait semblables à des écroulements d'avalanche déchirés par de longs éclairs bleuâtres, et tout au fond de l'horizon la lune pâle, tranquille et sereine, envoyait le rayon de son bleu sourire à la terre qui peu à peu se couvrait d'ombre pendant que le ciel s'emplissait d'étoiles!

Mais vous entendez bien que pas plus que

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

pour Ceylan, je n'ai l'ambition de vous donner l'idée de ce merveilleux spectacle par cette description plus qu'insuffisante et qui, j'en ai une frayeur mortelle, va vous paraître horriblement prétentieuse!

J'étais là immobile, silencieux, presque écrasé par cette éblouissante vision, quand j'entendis qu'on me parlait.

C'était un vieil habitant de l'Inde, rencontré là par hasard.

« Vous regardez cela, me disait-il. Vous avez raison. Voyez-vous, dans l'Inde, il y a une chose qui ne trompe pas : c'est le soleil. Il vous donne, également prodigue, la vie par sa chaleur, la mort par ses rayons et les ineffables jouissances de ses couchers. Il y a bien longtemps que je les contemple : je ne suis pas encore blasé.

« Ceux qui ont perdu leur âme, ou qui, comme moi, ne l'ont pas encore trouvée, devraient aller voir le soleil se coucher dans la mer des Indes. Il y a une telle protestation contre la nuit du néant, dans cet océan de lumière, qu'on en arrive à admettre qu'au delà, sinon même au sein de cette fournaise, il doit y avoir place pour cette partie de nous, qui en jouit jusqu'à la douleur.

« Et puis ne vous semble-t-il pas que cette vieille terre hindoue, berceau des premières re-

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

ligions de l'humanité, vous enveloppe comme d'une atmosphère de spiritualisme? Dans le nord, vous êtes trop près de l'homme : ses petitesses, ses passions, ses rivalités mesquines, cette nécessité que vous appelez : « la lutte pour la vie », vous absorbent et vous rapetissent. Ici, les hommes dont nous ne parlons pas la langue, ne nous apparaissent que comme une partie du décor. Rien ne nous met en conflit avec eux : la seule communication extérieure est douce : elle est faite de leur beauté, de leur patience, de leur gaieté, de leur misère résignée. Tout ce qui arrive d'eux à nous, y arrive avec une harmonie presque mélodieuse dans la forme et dans la couleur.

« La paix, la bienveillance, l'intensité de leur croyance religieuse, nous enveloppent et nous apaisent : la nature fait le reste : au lieu de nous apparaître sous sa forme hostile, cruelle, ingrate à nos efforts et souvent repoussante, elle se manifeste dans tout l'éclat de la bienveillance, de la fécondité et de la tendresse, elle nous pénètre de douceur, de rayons et de parfums, et arrive à nos cœurs par la suave caresse de nos sens. »

Il fallait rentrer. Mon pousse-pousse se remit en marche, mais en une seconde le ciel s'était couvert de nuages noirs, épais et lugubres; les éclairs se succédaient sans interruption, rapides,

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

violents, semblables à de longs serpents de soufre en fusion. Le tonnerre éclatait, tantôt en rugissements au fond de l'horizon, tantôt en crépitements terribles ou en coups secs et déchirants, et une pluie diluvienne répandant ses nappes furieuses sur le sol le délayait en une boue sanglante. Ah! sous les tropiques, la nature ne fait jamais rien à demi. Le soleil qui vous verse ses rayons vous en aveugle et vous en brûle; la foudre ébranle le ciel jusqu'en ses insondables profondeurs; les éclairs semblent des torches monstrueuses traversant l'air aux mains des anges révoltés, et la pluie qui s'épand de l'urne profonde des nuages vous apparaît comme un nouveau déluge prêt à submerger la race criminelle des hommes condamnés.

En passant sous la grande porte de pierre qui se dresse à l'une des entrées de la ville, un si formidable coup de tonnerre déchira l'air à quelques pas de nous, que j'eus l'instinctive sensation que mon pousse-pousse allait se cabrer.

Il n'en fut rien. L'orage se calma au bout de deux heures; le ciel apparut de son bleu sombre accoutumé; la lune nous rendit sa lumière argentée; les étoiles reprirent leur tranquille et caressante fonction, et les cocotiers se remirent à balancer doucement leurs longues palmes

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

rafraîchies, pleurant lentement les dernières larmes que la pluie bienfaisante avait déposées sur leurs feuilles. La nature apaisée, renaissante, sortait de cet orage comme une almée sort de son bain parfumé, et l'air vibrait dans cette fraîcheur nouvelle tout imprégné des senteurs un peu fortes du rat musqué.

Nous rentrons à l'hôtel, entourés de mendiants aux difformités étranges ! Des bras amputés par le feu, au bout desquels s'agitent deux moignons difformes, des pieds attachés à l'envers, des jambes desséchées par on ne sait quelle lèpre suraiguë ou gonflés jusqu'à l'invraisemblance par un éléphantiasis hideux.

Quelques femmes, beaucoup d'enfants, un petit garçon, entre autres, à peu près nu, à la mine éveillée et effarée, frappant son ventre pour nous montrer qu'il était creux, et produisant avec la paume de sa main placée sous son aisselle un bruit plus violent que toute sa petite personne n'était grosse. Il courait aussi vite que notre pousse-pousse en proférant des « no father, no mother », pour exprimer qu'il était orphelin, et nous implorant avec des petites mines si suppliantes et des yeux si ardents qu'il fallait bien finir par céder. Et puis, pourquoi résister ? En fin de compte, quelques roupies de plus ou de moins valent-elles de se refuser le plaisir de donner un peu de joie à ces pau-

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

vres êtres et de mettre un rayon de bonheur sur ces douces et désolées figures! En voyage, ne laissez jamais votre cœur à la maison. Vous ne comptez ni avec votre bien-être, ni avec votre curiosité, vous payez très cher des satisfactions qui vous sont toutes personnelles : ajoutez-y cette grande joie de donner quelques satisfactions à ces déshérités, et de vous dire que, grâce à vous, il y a eu dans ces pauvres cases un peu plus de grain et de noix de coco.

Hier, vers le soir, j'étais encore sur le bord de la mer. De loin, j'aperçois un groupe bizarre composé de deux hommes et d'un animal singulier mais que le jour qui baissait m'empêchait de bien distinguer.

Je m'approche. Les deux hommes étaient un officier anglais et un Indien; l'animal, un petit léopard d'environ trois mois que l'Indien tenait en laisse au bout d'une chaîne. Je me penche vers l'animal que je caresse malgré sa répugnance évidente pour cette manifestation de ma sympathie. Je demande s'il est à vendre?

« Oui. »

Je le mets dans mon pousse-pousse et je pars au grand trot.

J'arrive à l'hôtel escorté par la curiosité publique, et je déballe ma conquête. Ce ne fut qu'un cri.

« Oh! papa, achetons-le.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

— Achetons-le, mon oncle. Ce sera si gentil. Nous l'emmènerons avec nous. C'est un amour! »

L'amour grognait de toutes ses forces, tirait sur sa chaîne avec des regards obliques et montrait des griffes acérées. Je représente la difficulté de l'entreprise. Traverser toute l'Inde avec un léopard en sevrage! Et dans les hôtels, et dans les chemins de fer, qu'en ferons-nous?

Le petit fauve avait assez l'air de partager mon avis. D'un coup de dent qu'il m'appliqua sur le pouce il se chargea de démontrer que son ralliement à notre espèce n'était pas encore complet. La question fut tranchée et je le rendis à ses chères études!

On nous avait fort recommandé une excursion à Négombo.

C'est une partie de plaisir qui demande quelques combinaisons. M. Raden, le manager du Grand Oriental Hôtel, voulut bien s'en charger. Le matin, à quatre heures, nous partîmes en voiture. Vers cinq heures nous arrivions au bord de la Ratnapura où nous attendait une grande barque recouverte d'un toit de bambou très bas qui vous abrite des rayons du soleil, mais où on ne peut se tenir ni debout ni assis. La position horizontale est indiquée, on s'y résigne. Il fait nuit.

La lune brille de tout son éclat et caresse de sa lueur argentée les hautes tiges des cocotiers,

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Nous glissons dans le silence, au pas rapide de nos chevaux. Peu à peu une lueur vague se lève à l'horizon : l'air est embaumé de ces mille parfums que la sève tropicale, toujours en travail, exhale par les pores des innombrables plantes. L'horizon s'anime : le ciel, du bleu profond, passe au lilas tendre pour se fondre dans la nuance rose qui annonce le lever du soleil. Nous voici au bord de la rivière. Les domestiques embarquent les provisions et le léger mobilier de notre installation provisoire. Nous montons à bord.

Des groupes se sont formés qui nous regardent avec une curiosité douce et amie : les ablutions matinales commencent.

Nos hommes se mettent dans l'eau jusqu'à la ceinture et, moitié tirant, moitié poussant, commencent à désensabler notre embarcation. Le travail est long et pénible, car la barque est lourde.

Un brouillard léger couvre la rivière; de grands oiseaux effrayés par le bruit le déchirent de leurs longues ailes, et vont se reposer sur de tout petits îlots qui de loin en loin émergent de la profondeur de l'eau. Puis en quelques coups de rames nous atteignons l'entrée d'un long canal. L'équipage met pied à terre et sur le chemin de halage ces malheureux vont, pendant plus de dix kilomètres, traîner l'embarcation

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

avec des cordes passées autour de leurs reins. Et jamais un moment de mauvaise humeur ou d'apparente lassitude. Tout à l'heure le soleil triomphal va sortir de sa couche de brume; ses rayons perpendiculaires, reflétés par la rivière, vont les mettre dans une double fournaise. Rien n'altérera leur humeur tranquille ni la sérénité de leurs lèvres souriantes. La sueur, en longs sillons, va descendre de leur cou, de leurs épaules, de leurs reins à peine couverts d'une loque de coton. Leurs bras se tendent, leurs pieds nerveux se cramponnent au sol, mais pas un moment leur front ne s'assombrit, et vous ne lirez pas dans cet œil noir d'autre expression que celle de la résignation paisible et douce, sans arrière-pensée de révolte contre cette injustice du sort qui fait les uns mollement couchés à l'ombre sous le toit de la lourde barque, et les autres attelés au dur traînage avec la perspective de quelques roupies... à peine de quoi les défendre de la faim! J'ai fait la route à pied, dans la joie de me sentir marcher sur cette belle terre rouge, de respirer à pleins poumons cet air élastique et vivifiant... La rosée brille en perles irisées au bout des brins d'herbe : il fait frais, le soleil bas sur l'horizon éclaire déjà sans chauffer encore. Le paysage est exquis. Le canal coule en se dirigeant de la rivière de Ratnapura vers un grand lac, et il en-

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

tretient une perpétuelle humidité sur ses bords. Dans cette atmosphère de serre chaude on nage littéralement dans la verdure! De distance en distance des cases semées dans le feuillage font apparaître sous le lacis des lianes entrecroisées leur toit de bambous tout enveloppé de plantes grimpantes. Des femmes se livrent aux soins du ménage, pendant que des enfants nus se roulent sur le gazon épais. Un Anglais passe précédé d'un Indien qui porte son fusil d'une main et de l'autre un grand oiseau semblable à un faisan. Il le tient par les pattes et ses ailes étendues semblent les pétales d'une fleur énorme et fantastique. Des gens circulent portant sur leur épaule des coulfes chargées de fruits ou de poissons bizarres et éclatants enfilés par les ouïes à un fil de cocotier. Tout respire la paix, la sérénité, la tranquille abondance des jours paradisiaques où la maternelle nature nourrissait l'homme de ses fruits et le ravissait de son harmonie et de ses parfums, sans meurtre, sans douleur et sans cruauté. Le soleil monte, il rayonne; à la brume légère de la première heure ont succédé les éclats d'un embrasement terrible. A dix heures du matin nous arrivons à l'endroit où nous devons déjeuner.

Les boys tirent du bateau les provisions de bouche. Au bord de l'eau, près d'une case abritée par une tonnelle et formant comme une

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

sorte de cabaret, on installe la table et les sièges. Il y a de tout... jusqu'à de la glace! Pendant ces apprêts, je me plonge dans le canal : l'eau est à vingt-sept degrés! Puis je déjeune, vêtu seulement d'une longue robe en toile légère. Vous allez voir pourquoi je vous donne ce détail.

Pendant notre repas nous sommes regardés par des groupes de jolis enfants qui se tiennent discrètement à distance. Puis, timidement, à pas de côté, avec les airs les plus effarouchés du monde, un pauvre chien vient nous demander l'aumône de quelques miettes. Un chien? non... un squelette, un fantôme, une ombre de chien! Jamais, vous entendez bien, jamais vous n'avez rêvé, dans le plus abominable cauchemar, le spectacle de la famine sous un aspect aussi lamentable. Ce n'est pas la maigreur, c'est la transparence : Ugolin, avant de se résoudre à son dernier repas, Ugolin lui-même était obèse auprès de ce chien. La famine l'avait curieusement sculpté, comme un ivoire chinois : ce n'était que creux et reliefs, et reliefs si aigus, si tranchants que la peau indignée de ses coupantes arêtes se révoltait en des rougeurs maladives.

Il s'avança tortueusement, blessant l'air qu'il battait de sa pauvre queue aiguisée comme une lanière, — avec des yeux tendres et suppliants

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

qui racontaient tout un poème douloureux de disettes habituelles. Et ce regard semblait dire :

« Je sais bien que ce que je fais là est insensé ! Il ne peut rien y avoir sur votre table pour un déshérité comme moi : mais avant de mourir d'inanition je me dois de tenter un suprême effort. »

A peine sa voix intérieure achevait-elle ces mots, qu'une carcasse de canard lui fut donnée.

Il eut un moment d'hésitation, rapide comme l'éclair, puis il se précipita sur la carcasse. En une seconde elle avait disparu. D'autres débris lui succédèrent... puis un pain... puis du fromage... jusqu'à du sucre. Par instants son œil se levait vers nous avec l'expression d'un indicible étonnement. Il se croyait manifestement le jouet d'un songe... mais quel songe ! Un paradis meublé d'os de volailles, de pain véritable... et les enchantements qu'une civilisation raffinée a créés pour des palais humains... et tout cela s'offrait à un chien élimé, réduit, exsangue, pour qui la famine est l'état régulier, et que tout a abandonné... même les puces, en désespoir de trouver sur sa pauvre carcasse la goutte de sang nécessaire à leur existence ! Espérons qu'il ne connaît plus les douleurs de la faim et qu'une indigestion salutaire a terminé sa déplorable vie.

Nous voici dans le lac. Une vaste étendue

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

d'eau douce entourée de bois profonds, formés des plus belles essences tropicales. On tend les voiles pour profiter d'une brise légère.

Je suis assis au bord du bateau, vêtu de ma robe de toile; coiffé de mon casque, sous mon ombrelle, les pieds nus, et me croyant tout à fait à l'abri, je regarde nos hommes qui s'appliquent à jeter de l'eau sur les toiles au moyen d'une large écope, afin de les tendre davantage et de profiter du faible souffle qui nous fait avancer. A trois heures nous abordons à un bungalow tout à fait charmant. Une vaste salle à manger, des chambres d'une extrême propreté, et une véranda extérieure avec ces larges fauteuils de canne, si favorables à la sieste, dont les bras se prolongent en minces planchettes pour recevoir les jambes paresseuses qui s'y étendent. A l'horizon un bois épais nous invite à la promenade. Nous frétons une de ces longues pirogues si étroites qu'une seule personne a peine à s'asseoir entre ses ais épais, et armées d'un énorme balancier qui les empêche de chavirer.

Au bout d'une demi-heure de navigation dans cette étrange embarcation, nous abordons sur un sol humide, sorte de relais du lac, où une infinité de crabes tout roses, aux longues pattes, se sauvent à notre aspect et s'engloutissent dans la vase. Nous parcourons ce bois, semé de

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

cases. Les gens que nous rencontrons, paraissent plus noirs que ceux de Colombo et aussi plus sauvages : pas de curiosité amie à notre approche; ils se dérobent au contraire, avec des mines très fières et quelque peu farouches. Seul au seuil d'une de ces chaumières, un vieil Indien tout nu, avec une petite croix au cou, nous fait des saluts profonds accompagnés de force signes de croix. C'est un chrétien... et il en paraît très fier. Après une rapide excursion nous rentrons à Négombo par le marché aux poissons. Sur la dalle humide de l'eau de mer, car la mer est à quelques pas, palpitent les plus beaux échantillons des poissons de la côte de Coromandel. On dirait un éblouissant écrin, où se jouent les couleurs les plus précieuses : des poissons d'émeraude, de saphir, de rubis, de turquoise, de grenat, de lapis-lazuli, rayés, striés, marbrés, tachetés, avec une ingéniosité, une variété et une profusion telles, qu'il semble que chacun d'eux ait été peint et ciselé par quelque rare et précieux artiste japonais. A côté d'eux sur des tables de pierre, de petits requins d'un à deux mètres de longueur, pêchés tout à l'heure près du rivage, ce qui explique qu'on ne puisse en aucun cas céder à la tentation de se baigner dans cette douce mer si tiède, si caressante, dont l'écume vient amoureusement mourir sur

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

le sable, mais dont le flot perfide recèle tant de ces monstres, toujours en éveil, à l'affût d'une proie facile.

Nous rentrons, le soleil se couche. Le lac semble une vaste coupe d'or en fusion. A l'extrémité, vers l'est, un groupe se détache dans une lumière toute blanche, composé d'une femme en pagne sombre et de deux hommes vêtus de robes de pourpre éclatante, comme deux empereurs romains.

Ils restent longtemps visibles, se colorant des diverses demi-teintes qui les baignent ; puis ils s'assombrissent peu à peu dans la nuit qui les gagne : la dernière clarté s'est éteinte dans une dernière palpitation. La nuit est venue et des vols de lucioles coupent l'air de leurs milliers d'étincelles bleuâtres.

Le lendemain matin, je veux me lever. Une vive douleur au pied gauche m'arrête. Je regarde. Il est enflé à ce point que les doigts ne se peuvent plus distinguer du coude-pied. Le pied droit, moins atteint, est endommagé aussi, et sur les jambes, de longues raies rouges comme si elles avaient été cinglées par un fouet. Qu'est-ce que c'est que cela? Impossible de songer à mettre même des pantoufles; et je me hisse tant bien que mal, mais plutôt mal que bien, avec des douleurs très vives, sur le siège d'une sorte de malle qui fait le service

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

de la poste entre Négombo et Colombo. Cette voiture, attelée de deux chevaux qui ne connaissent que l'extrême galop, met trois heures à faire le trajet. A côté du cocher noir, qui ne pense qu'à exciter ses malheureuses bêtes, le courrier, noir aussi, qui ne pense qu'à exciter le cocher. Au son d'une trompette qu'il ne ménage guère, tout le monde, bêtes et gens, se range sur le passage de la voiture. Les relais sont assez nombreux pour ménager les chevaux, qui ne tiendraient pas à cette allure enragée et à ce soleil féroce.

Tout le chemin se fait à travers un jardin; et remarquez que jamais, toutes les fois qu'on vous parlera de Ceylan, on ne vous dira autre chose, parce qu'on ne peut pas vous dire autre chose et qu'il n'y a pas de terme qui soit plus capable de vous donner une idée très pauvre, très mince et très lointaine, mais enfin une idée approximative de ce pays. Et c'est précisément parce qu'il fait naître cette idée et qu'il évoque cette comparaison que les légendaires ont placé à Ceylan le paradis terrestre.

A chaque relais nous sommes entourés d'indigènes cherchant à nous vendre soit des noix de coco, soit des crevettes grosses et longues comme de petits homards, et enfilées dans une cordelette de palmier, soit des fleurs ou du lait, et faisant autour de la voiture des groupes va-

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

riés et pittoresques, les hommes dans la simplicité de leur costume primitif, les femmes la narine chargée d'une bague, et le lobe inférieur de l'oreille élargi pour y enchâsser des anneaux dont l'extraordinaire largeur fait rêver à l'extraordinaire élasticité de ce cartilage qui semble pouvoir se dilater assez pour contenir des roues de voiture! Les enfants enfin tout nus, de cette belle nudité qu'Alfred de Musset a comparée à tant de choses. Quelquefois une ficelle autour des reins, soutenant une sorte de médaille : feuille de vigne insuffisante et qui ne trouve jamais son application exacte à ce qu'elle devrait cacher.

Enfin nous voici à l'hôtel. Je descends avec peine de voiture. M. Raden, notre manager, en me voyant en cet état et en simples chaussettes, me demande ce que j'ai.

« Un coup de soleil.

— Un coup de soleil? — et son aimable figure s'altère. — Un coup de soleil! Mais je vais faire prévenir mon médecin.

— Bah! Il n'y a pas besoin de médecin pour un coup de soleil.

— Mais vous ne savez donc pas ce que c'est qu'un coup de soleil dans ce pays? Sur la tête c'est la mort. Ailleurs, ça peut être la perte du membre touché. »

Je monte péniblement dans ma chambre. Je souffrais horriblement.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Au bout d'une demi-heure, le médecin arrive. C'est un Indien, avec des lunettes d'or, parlant l'anglais comme le prince de Galles, et l'air très intelligent.

Il regarde mon pied, me tâte le pouls, me place un thermomètre sous le bras et me dit :

« Vous avez de la chance. Ce n'est pas un coup de soleil, mais une simple brûlure : ce que donne le froid dans vos pays et que vous appelez des engelures. »

Merci bien ! Ainsi j'avais une engelure de soleil : et il m'a fallu cinq jours de repos, étendu sur mon lit avec de continuelles compresses d'extrait de saturne, avant de pouvoir faire un mouvement.

Encore une fois, méfiez-vous du soleil de l'Inde, et méfiez-vous-en toujours, car c'est au moment où il s'abaisse sur l'horizon, où sa chaleur paraît éteinte et ses rayons désarmés, que sa morsure est le plus terrible.

Il nous restait encore à voir Kandy, l'ancienne capitale de l'île, et Nuera-Ellya, intéressante par ses plantations de café et sa température si différente de celle de Colombo.

Clopin clopant et le pied toujours en pantoufle, je pars pour Kandy. Le chemin de fer nous y mène en quelques heures au milieu du plus merveilleux paysage. De vastes rizières semées de grands bouquets d'arbres vous don-

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

nent l'illusion d'immenses parcs anglais. Les talus de la voie sont tapissés d'une mousse épaisse toute semée de fleurettes jaunes et blanches : pas un pouce carré de terrain qui n'ait sa végétation, et à l'horizon le pic d'Adam dressant sa masse imposante au milieu d'une chaîne de montagnes plus basses et de collines dont la silhouette pittoresque domine des immensités de verdure.

A mesure qu'on s'élève on rencontre la jungle épaisse, inextricable, refuge des fauves et des serpents qui abondent dans l'île, et, émergeant de la jungle, de vastes forêts à peu près inabordables, retraite des éléphants sauvages.

Nous arrivons en pleine nuit.

Le Queen's Hôtel est assez bon. Voici tout ce que nous en savons ce soir. Le lendemain matin une surprise nous attendait.

L'hôtel n'est séparé que par un chemin de quelques mètres d'un lac ravissant, au milieu duquel une île en miniature avec une toute petite pagode. De l'autre côté s'élève le temple de Bouddha, un des plus anciens de l'Inde et aussi des plus curieux. Le bouddhisme, chassé de presque tout son empire par le retour offensif du brahmanisme, s'est réfugié ici : Bouddha y est resté en grande vénération et l'on conserve encore dans cette pagode une de ses dents que l'on offre en contemplation à la piété des fidèles.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Je ne vous garantis pas l'authenticité de la relique. Je crois, du reste, qu'en pareille matière, la plus simple prudence conseille d'éviter toute garantie.

Aujourd'hui, vers dix heures, j'étais dans ma chambre lorsqu'un grand bruit de musique se fait entendre au dehors.

C'était quelque chose comme une cérémonie religieuse. D'abord s'avancent les joueurs de flûte, tamtam, tambourins, etc., puis derrière eux six brahmes habillés de jaune et marchant en file sur d'étroites bandes de toile de quelques mètres de longueur que des hommes étendent sous leurs pieds, puis roulent à la hâte et vont étendre les unes devant les autres de façon que les pieds des saints personnages ne touchent jamais le sol! L'opération ne peut se faire qu'à la course, et jugez si la course doit être rapide, car il n'y a que trois bandes de toile, et avant que la dernière soit franchie il faut que les deux autres aient repris leur place en avant.

Je ne sais pas si cet exercice fait plaisir à Bouddha, mais ce que je sais bien, c'est qu'à la fin de cette promenade ils ne doivent pas avoir froid sous un soleil de soixante degrés!

On trouve à Kandy des poignards fort intéressants : j'en ai acheté quelques-uns. Le manche en ivoire ou en ébène est curieusement sculpté. La lame est large, et jusqu'à la moitié

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

de sa longueur environ revêtue d'une mince couche d'argent ciselée avec un soin infini et un art exquis. J'ai retrouvé à Saint-Pétersbourg, au musée de l'Ermitage qui possède une incomparable collection d'armes orientales, quelques échantillons de ces poignards avec cette mention : « Poignards de l'île de Ceylan, XVI^e siècle. » Cherchez-en s'il y en a encore, et ne négligez pas de rapporter des pierres de lune qui poussent à Kandy comme les coquillages à Trouville.

Peradenya, où nous avons été hier, est un immense jardin botanique planté de tous les plus beaux arbres du pays. Or, jugez de ce que peut être une collection pareille dans un pays où le moindre des arbres est un chef-d'œuvre. Il pleut. Le ciel est gris. Le sol est mouillé. La promenade n'en est pas moins intéressante à travers ces miracles d'horticulture : depuis l'arbre à pain jusqu'à l'arbre à eau, tous les représentants de la flore exotique embellissent ce paradis dans un paradis.

Dans une longue allée toute bordée de fougères arborescentes, de latanias, de caoutchoucs gigantesques, trois longs scorpions noirs se prélassent sur le sable humide et semblent nous faire les honneurs de ce séjour enchanté dont ils sont les gardiens un peu austères.

Nous les taquinons légèrement du bout de nos ombrelles pour les exciter à dresser leur queue

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

venimeuse... et nous les laissons pour ne pas blesser les coutumes du pays, tandis que de jolies perruches vertes au bec rose volent de branche en branche autour de nous comme pour nous inspirer confiance dans le retour du soleil. Le long de la rivière qui coule le long de ce jardin, des touffes de bambous immenses, par groupes de six ou huit cents tiges serrées les unes contre les autres, dressent vers le ciel leurs feuilles minces et fines.

Au retour nous arrêtons la voiture devant un groupe composé de la plus jolie façon du monde. Sur le bord du chemin et dans le talus qui surplombe, des enfants ont creusé une petite grotte. Dans le fond une image de Bouddha assise gravement, les jambes repliées : devant elle, dans de petites calebasses remplies d'huile de coco, brûle une mèche qui éclaire la statue du dieu. Le sol de ce temple improvisé est tout jonché de fleurs et des guirlandes de fleurs s'entrecroisent devant l'excavation. Les enfants, ravis, contemplent ce spectacle. L'un d'eux, un baby de quatre ans environ, tout nu, avec un gros ventre et des yeux d'escarboucle, enfonce son doigt dans sa bouche aussi loin qu'il peut aller, c'est sa façon d'exprimer sa piété et son admiration. Ce petit monde est calme, doux et beau, et il y a comme une sérénité un peu grave qui va du temple à eux et qui semble

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

aller d'eux au temple. Partout la vie sociale et religieuse a son reflet dans les enfants.

Dans une rue écartée de Séville j'ai vu de tout petits Espagnols qui s'exerçaient déjà aux courses de taureaux. L'un d'eux portait sur une planche une peau de bête dont il menaçait les autres qui l'assaillaient avec des bâtons façonnés en manière de piques. J'aime mieux mes jeunes Indiens en cercle devant l'image de Bouddha, recueillis autour de ce temple en miniature qu'ils viennent de construire de leurs mains et portant à leur idole des fleurs qui signifient la pureté de leur cœur et la tendre et naïve piété de leur petite âme.

On reprend le chemin de fer pour monter à Nuera-Ellya. C'est là que se trouvent les plantations de café dont le commerce a pris une assez grande extension dans l'Inde.

Nuera-Ellya est à quatre-vingts kilomètres au sud de Kandy, au centre du massif montagneux de l'île; c'est du moins M. Cotteau qui le dit, et comme tout ce que dit Cotteau est de la plus rigoureuse exactitude, cela doit être exact. On grimpe par des pentes assez rapides; par moments, les lacets de la route sont si courts que le train s'arrête, il recule et va s'aiguiller plus loin pour repartir, et le lacet est franchi. Au milieu d'un paysage admirable on éprouve une tristesse. De place en place on a défriché

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

par le feu et l'on voit des troncs d'arbre calcinés dressant encore vers le ciel leurs moignons noircis en guise de protestation contre cette mutilation barbare.

Un épisode. A une station où l'on s'arrêtait quelques minutes, nous voyons dans le train un wagon un peu différent des autres. Ma fille et ma nièce, en enfants un peu étourdis, montent sur le marchepied et s'écrient, frappées de l'élégance d'un très joli salon : « A la bonne heure, voilà comme il faudrait pouvoir voyager !... »

A la station suivante un grand jeune homme très distingué se présente à Morot, lui apprend que ce compartiment est occupé par les grands-ducs Alexandre et Serge, cousins du Czar, lui remet sa carte :

C^te G.

Capitaine au régiment de Cosaques de Sa Majesté, attaché à la personne du grand-duc Alexandre

et nous demande si nous voulons avoir l'honneur d'être présentés à Leurs Altesses. Nous sommes en tenue de voyage assez négligée, j'ai encore le pied en pantoufle ; nous demandons à n'être reçus qu'à Nuera-Ellya. Accordé.

Plus loin, le train s'arrête et ce sont des voitures de poste qui vous conduisent au but de

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

la course, au milieu des plus extraordinaires variétés de fougères. Il y en a d'arborescentes dont la tige atteint un développement prodigieux, puis d'autres dont les crosses énormes se replient avec des airs farouches de massues herculéennes. De tout côté au flanc de la montagne c'est la jungle inabordable, aux seuls éléphants sauvages qui s'y multiplient en sûreté et que la main brutale et prodigue de l'homme y vient chasser sans danger comme sans profit. Je n'ai jamais compris ce sport où le point de mire, par ses dimensions, défie le plus malhabile de tous les chasseurs de manquer son coup et où, pour plus de sûreté, on fait usage de balles explosibles! Ajoutez à cela que l'éléphant est l'animal le plus doux, le meilleur et qui se rallie le plus facilement à l'homme qui l'a conquis. Il n'y a de sa part qu'un péril à redouter. C'est le cas d'un éléphant solitaire qui ayant, par quelque méfait, *perdu sa caste* ou encouru la colère de ses compagnons, s'en est écarté et vit seul. Celui-là peut vous attaquer. Aussi lorsqu'on voyage dans l'île en « tanga » menée par des zébus, la tanga est armée d'une grosse cloche qui empêche le « solitaire » de vous aborder. Moyen commode qui chasse les éléphants, mais qui chasse aussi le sommeil de la couche de paille où le malheureux voyageur ne peut goûter un moment de repos. Et, chose

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

étrange! l'éléphant, qui en captivité est le plus maniable, le plus souple aux commandements de son mahout, qui obéit sur un geste, dont on peut attendre les besognes les plus compliquées, qui paraît comprendre tout à ce point qu'on est tenté de lui demander son avis sur Schopenhauer, est, en liberté, l'animal le plus bête du monde.

Jugez-en par la façon dont on le capture.

Lorsqu'un groupe d'éléphants sauvages est signalé dans la jungle, on amène quelques éléphants domestiques qui plantent des pieux autour de l'enceinte. On relie ces pieux l'un à l'autre par de simples cordes de fil de coco. Or, l'éléphant sauvage, qui de sa trompe enlace et déracine comme un brin de paille des arbres plus gros que le bras, qui d'une poussée de sa puissante épaule renverse des arbres centenaires, n'a jamais l'idée de rompre la fragile barrière que lui oppose la corde tendue sur les pieux. A la nuit, des hommes se glissent entre leurs pieds et les entravent avec des chaînes rivées à de forts anneaux de fer. Les éléphants complices des chasseurs les entourent, les poussent avec leur trompe, et ils prennent docilement le chemin de la civilisation qui en fait des domestiques.

Du reste, pas un éléphant privé à Ceylan. Sur la foi de Jacolliot, je pensais en trouver à

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

chaque pas occupés aux menus soins du ménage, conduisant les enfants à l'école et même pêchant à la ligne, — car il le dit!

Jugez de ma déception : pas un seul!

Vers le soir, nous arrivons à Nuera-Ellya et dans le salon de l'hôtel nous trouvons... du feu! Oui, du feu : à cinquante kilomètres de Kandy, où nous étouffions littéralement.

Nous faisons toilette et nous nous présentons, Morot et moi, au cercle où sont descendues Leurs Altesses.

Nous cherchons à nous orienter et, pendant que nous demandons M. le comte G***, qui devait être notre introducteur, un jeune homme très grand se présente :

« Vous êtes M. Cléry?

— Oui. A qui ai-je l'honneur de parler?

— Au grand-duc Alexandre. »

La présentation est faite. Il nous introduit dans son salon et la conversation s'engage. Conversation, je vous prie de le croire, où la politique n'a pas même montré le bout de son nez! mais conversation remplie de bonne grâce, de cordialité, d'esprit, quoique Son Altesse sache toujours rester « grand-duc » et de façon à décourager les familiarités déplacées qui seraient tentées de s'émanciper plus que de raison. Il faut un très grand art pour que ce ton reste dans la note exacte et dans la juste mesure où

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

le laisser-aller dans les manières et l'affabilité dans la parole restent ce qui convient exactement dans les relations d'une Altesse Impériale qui veut être aimable avec des voyageurs de rencontre.

Le soir même, lui et son frère le grand-duc Serge voulaient bien nous rendre notre visite à l'hôtel, et la conversation reprit tout aussi gracieuse au milieu du tapage infernal que faisait leur docteur, qui n'était venu qu'à contre-cœur et qui s'en vengeait en tapant à tour de bras sur un pauvre piano qui n'en pouvait mais !

Les princes devaient retourner dans l'intérieur de l'île pour chasser, et nous devions les retrouver à Colombo où ils nous invitaient à visiter leur yacht « Tamara » sur lequel ils étaient venus dans l'Inde.

Si nous avions trouvé du feu à Nuera-Ellya, c'est que le soir la température y est assez basse. La nature non plus n'y ressemble pas à celle de Colombo, ni même à celle de Kandy.

Dame... songez donc : deux mille mètres au-dessus du niveau de la mer ! Aussi les palmiers sont loin et les cocotiers à l'écorce lisse. D'un coup de sa baguette magique la fée « Vapeur » nous a transportés en quelques heures dans un coin de la Suisse. — Des prairies toutes vertes s'étendent devant les fenêtres de l'hôtel avec des airs bon enfant de pâturages qui ne

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

demandent que des vaches pour se transformer en crème épaisse et en beurre parfumé. Des bouquets d'eucalyptus semés de loin en loin donnent à ces prés un faux air de parc anglais qui aurait aussi bien pu pousser dans les environs de Zurich.

Puis, derrière l'hôtel, un bon petit jardin de curé emmêlé comme une coiffure mal tenue de paysanne coquette qui parmi ses cheveux laisserait pousser des œillets, du réséda, de l'héliotrope et des roses adorables de fraîcheur et de parfum. La flore de notre pays, à quelques heures de cette serre chaude où les orchidées croîtraient comme des chardons si quelqu'un leur en avait suggéré l'idée! Et ce n'est pas tout : un petit bâtiment un peu délabré prend des airs de ferme normande, avec sa charrette renversée, une roue en l'air, de la paille dans ses rayons, une bricole par terre près d'une fosse à purin, et deux canards que je reconnais pour les avoir vus en Seine-et-Oise et dont l'œil rouge semble pleurer la patrie absente. Puis ce sont des fruits de France : des poires, des pommes, des fraises qui feraient de vraies tartes, et des cerisiers qui n'ont pas l'air de se croire chez eux et dont le petit fruit luisant ressemble à un bec de perruche, prêt à s'ouvrir pour nous demander ce que nous sommes venus faire si loin de chez nous.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

— Ah! petite perruche au bec rouge, ne me demande rien en ce moment... j'en dirais trop! Je dirais, par exemple, que si l'on n'emporte pas la patrie à la semelle de ses souliers, suivant un mot célèbre, on l'emporte au fond de son cœur et de ses yeux; qu'on a beau vivre, ébloui, dans le rêve de cette nature tropicale, qui vous fait croire que réconcilié avec Adam, Dieu vous a rendu le paradis terrestre, il ne faut qu'une fleurette d'humble réséda ou le parfum d'une branche d'héliotrope pour faire surgir tout à coup au fond de votre pensée le souvenir de la vie avec ses joies et ses tristesses, ses espoirs et ses déceptions, et amener au bord des cils la larme amère et douce des exilés!

Le lendemain nous sommes allés visiter l'admirable jardin d'Ak-Galla, situé à quelques kilomètres de Nuera-Ellya, comme Peradenya est situé à quelques kilomètres de Kandy. Au départ il pleut. Nos chevaux refusent d'avancer, et là encore j'ai l'occasion de constater la supériorité des mœurs indiennes sur nos mœurs occidentales.

Ici on eût cherché à vaincre la résistance à coups de fouet et par de mauvais traitements. Sur la route d'Ak-Galla il en fut tout autrement. Le saïs qui, perché derrière la voiture, ne la quitte jamais, descendit de son poste, prit par la bride le cheval le plus récalcitrant, le flatta

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

de la main, le calma en lui parlant doucement en indoustani. Il semblait lui dire : « Mon Dieu, oui, il pleut; la route est mauvaise; ce n'est pas amusant de tirer une voiture sur un gravier qui résiste. Mais que veux-tu? Il pleut pour moi aussi. Je suis mouillé derrière la capote. Cependant nous avons promis de faire cette course, qui nous rapportera à toi un peu d'orge et à moi quelques noix de coco; nous ne pouvons pas laisser en route ces voyageurs qui ont l'air de braves gens. »

Si bien que le cheval parut se rendre à ces bonnes raisons et reprit son allure d'un bon trot raisonnable et tranquille. Ak-Galla est encore un grand jardin rempli de toutes les richesses botaniques du pays. Seulement il est mieux situé que Peradenya. En pleine montagne on a pu tirer parti de tous les accidents de terrain. Les allées montent et descendent en se cachant et en offrant alternativement à la vue des paysages merveilleux. Au sommet d'une légère éminence on se trouve comme dans une grotte de verdure.

De grands arbres entourent de toute part les flancs d'un rocher tapissés des mousses les plus rares et des lycopodes les plus finement découpés. Une nappe très mince d'eau transparente glisse sur la surface polie du roc parmi les plantes les plus variées et y entretient la

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

fraîcheur et l'humidité favorables à la perpétuelle éclosion de mille fleurs les plus charmantes du monde et les plus parfumées. Le lieu est discret, retiré, mystérieux; il y règne un calme profond, troublé seulement par le murmure de l'eau qui coule doucement, et malgré soi l'on y parle à voix basse pour ne pas troubler les nymphes qui sommeillent emprisonnées sous ces lianes flexibles et les tiges de ces fleurs amoureusement enlacées.

Mais il faut partir... toujours partir... et quitter les lieux enchanteurs où tout vous invite à rester!

A Colombo, où nous redescendons, nous trouvons le yacht de Leurs Altesses qui nous ont gracieusement invités à le visiter.

On ne peut rien voir de plus élégant et de plus riche. Les chambres des princes sont vastes et les plus confortables qui se puissent imaginer. Confortable n'est pas assez dire! C'est le luxe d'un goût très sûr et très fin poussé à ses dernières limites. Les chambres des officiers qui les accompagnent sont dignes d'être enviées même par les voyageurs les plus difficiles. On nous présente le capitaine commandant le bateau, officier de la marine russe, qui nous serre cordialement la main. Leurs Altesses ont fait venir à bord, pour distraire leurs invités, un charmeur de serpents,

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

faiseur de tours, qui exerce ses talents sur le pont. Une collation très élégante nous permet d'apprécier le thé, les confitures et les pâtisseries russes. Nous inscrivons nos noms sur le livre de bord. Par une délicate attention, Leurs Altesses font servir du vin de Grèce afin que nous puissions porter leurs santés. Nous partons enfin, et sur l'échelle même de descente le grand-duc Serge braque l'objectif d'un appareil photographique sur ses visiteurs qui ne le quittent qu'à regret.

Quelques heures après, leur yacht levait l'ancre. De l'hôtel même nous suivions avec une lorgnette les détails de l'appareillage; puis le bateau se meut, il part... une ligne de fumée de plus en plus mince, de plus en plus pâle, raye l'horizon... un dernier coup d'hélice... et c'est tout.

Adieu, voyageurs à peine entrevus dans une rapide rencontre. Vous allez reprendre votre rang au plus haut des grandeurs humaines, oublieux de ces Français que vous ne reverrez plus, mais qui conservent le souvenir de votre grâce aimable et simple qui de loin les fait vos compatriotes plus que les élans tapageurs et les hurrahs solennels.

A notre tour, le 26 novembre, jour à jamais funeste! nous quittions Colombo. Le bateau qui nous emporte, vers le soir, laisse derrière

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

lui dans la brume la ceinture d'argent de l'île merveilleuse. C'est fini! Nous avons pendant ces vingt jours vécu comme dans un rêve prodigieux et charmant. Adieu à toi aussi, Ceylan, que de plus jeunes pourront revoir! Pour moi, j'emporte de ton sol enchanté l'incurable nostalgie des voluptés perdues. J'ai dans les yeux pour jamais ton soleil d'or aux couchers splendides, et dans le souvenir le parfum de musc qui flotte dans les ondes légères de tes nuits transparentes... et la vision de ta verdure dont l'infini m'attire comme les ondines attiraient dans le sein des eaux le voyageur qu'elles charmaient, et la lueur mystérieuse de tes clairs de lune enchantés... et mon âme à jamais remplie de cette tristesse du départ te pleure comme une patrie retrouvée et perdue encore, et où l'on a laissé le meilleur de soi.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

TUTICORIN — MADURA — TRICHINOPOLY TANJORE — KUMBACONAM

Tuticorin.

Nous avons attendu longtemps le bateau qui devait nous conduire à Tuticorin.

De guerre lasse, nous avons fini par nous adresser au commandant d'un transport anglais, *Le Nizam,* qui a bien voulu se charger de nous, et, le 26 novembre à cinq heures du soir, nous levions l'ancre. Nous arrivons à bord vers quatre heures. Aucun empressement à notre arrivée! Rien du tout qui ressemble à la réception des grands-ducs à bord du *Tamara.*

Le second, un gros homme blond, fait tranquillement ses cors sur le pont près de l'échelle de coupée et ne nous adresse pas même l'aumône d'un regard à notre embarquement. Heu-

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

reusement son bateau est plus propre que lui et nous n'y sommes pas trop mal. Et puis... seize heures! qu'est-ce que seize heures de mer pour des navigateurs comme nous!

De gros nuages noirs courent à l'horizon; le soleil se couche dans une fournaise, mais nous marchons bien et sans secousses.

Sur le pont une petite tribu hindoue. Les hommes mangent des oranges et des bananes; les femmes s'agitent pour les servir tandis que de jolis enfants vaguent çà et là, avec de grands yeux étonnés, et nous laissent prendre sans trop de résistance leurs petites mains frêles et caresser leurs joues de satin couleur de safran foncé.

C'est un grand sujet d'étonnement et de joie pour les mères. Les Anglais, qui ne les regardent que comme des animaux à peine autrement articulés que les zébus, ne considèrent leurs enfants que comme de petites bêtes et ne compromettraient jamais leur dignité dans une caresse donnée à ces êtres inférieurs.

J'ai toujours été frappé de cette sorte de méprisant éloignement que les Anglais témoignent pour les Indiens et j'avoue ne pas encore en comprendre la cause.

Des savants très sérieux paraissent tenir les Aryas pour nos premiers pères. Ils relèvent dans toutes les langues européennes des simili-

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

tudes frappantes avec le sanscrit, et la langue anglo-saxonne elle-même ne paraît pas avoir échappé à cette constatation.

Les poètes à qui l'on doit les Védas et les Upanishads ne paraissent pas sensiblement inférieurs à ceux de la Grande-Bretagne.

Vous ne trouveriez pas dans les Trois Royaumes un seul monument qui valût seulement une des pierres du Tadj.

La révolte de 1857 a montré aux conquérants ce que pouvait encore l'indomptable courage du peuple qu'ils n'ont soumis qu'au prix des plus grands efforts.

Leur piété est à la piété anglaise comme la chasteté d'une fille publique est à l'austérité d'une sainte Thérèse.

Leur sobriété n'a pas besoin de sociétés de tempérance et vous trouveriez plus facilement un lord sous la table la nuit de Noël qu'un seul Indien ivre pendant toute l'année.

Et pourtant ils les méprisent avec une orgueilleuse tranquillité qui atteste bien mieux leur propre contentement d'eux-mêmes que le droit qu'ils ont à cette démesurée satisfaction.

Et j'eus un jour une singulière et réjouissante confrontation que le hasard me donna sur un quai de chemin de fer avant d'arriver à Jeypore.

Il pouvait être six heures du matin. Le train

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

s'arrête. On descend et l'on se dirige vers une petite table en plein air où quelques rafraîchissements étaient disposés pour les voyageurs.

Parmi ceux-là un jeune Anglais, tout jeune : vingt ans peut-être. Il était pâle avec des yeux bleus trop clairs de faïence mal cuite, des cheveux rares et jaunâtres comme encore mal essuyés du paternel limon; des pieds énormes traînant de petites jambes gentiment cagneuses, des bras tout grêles flottant dans les manches d'un ulster trop large, et au bas de la joue droite une mignonne cicatrice aux bords tout roses qui fleurait l'humeur froide mal résignée à la récente guérison.

Il semblait qu'il s'exhalât de sa mince et suave personne comme un vague parfum d'iodure de potassium dont l'Olympe était embaumé, ainsi que disait le divin Homère.

D'une voix aigrelette et pourtant arrogante il s'adressa au marchand de rafraîchissements :

« Black man! Give my some cofee? »

Il est bien vrai que l'homme était noir. Mais c'était un admirable colosse!

Une tête fine aux yeux profonds et doux, des épaules superbes, un torse d'Hercule Farnèse, des jambes qu'on eût dites moulées par Michel-Ange, des bras aux muscles saillants terminés par des mains longues aux doigts souples.

D'un seul geste de ces mains puissantes, le

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

« black man » aurait fait jaillir de ce corps mal venu la petite âme insolente et britannique. Et je me disais :

« Où diable le mépris et la résignation vont-ils se nicher? quand on pense qu'en changeant de domicile ils seraient si bien à leur place! »

N'allez pas, sur ce récit, vous amuser à généraliser et voir tous les Indiens et les Anglais comme ceux-ci. Vous vous tromperiez fort, surtout pour les Anglais.

Le lendemain, arrivée en face de Tuticorin. La mer est dure; le ressac violent. Le bateau s'arrête à trois kilomètres de la côte, inabordable autrement que par des embarcations légères. Une très grande chaloupe, très profonde et assez haute de bordage, se dirige vers nous, conduite par un équipage de sauvages noirs à peu près nus qui hurlent en manœuvrant. L'embarquement n'est pas facile. Il faut attendre qu'une vague soulève la chaloupe : quand elle affleure à peu près la dernière marche de l'échelle d'où vous la guettez, on vous prend comme un colis et l'on vous lance à ceux qui vous attendent dans la barque. Vingt bras sont tendus pour vous recevoir. Vous êtes saisi par un bras, par une jambe, par le cou, par n'importe quoi... et déposé n'importe où, sur un banc, sur une corde, ou sur le plan-

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

cher... et il s'agit de ne pas manquer le rapide moment où la chaloupe s'offre à vous, car c'est la mer qui la remplace ! Le capitaine, encore un gros homme blond, mais plus gras et plus blond que son second, naturellement, nous avait dit : « Si vous n'avez pas le mal de mer pour aller à terre, vous ne l'aurez jamais ! » Nous ne l'avons pas eu, mais, vraiment, nous avons été rudement secoués !

Arrivés au port, il faut passer à la douane. La chaleur est effroyable. Nous entrons dans un petit bureau où un Indien à lunettes fait les fonctions de douanier en chef. Il est aimable, mais formaliste en diable. Nous avons le malheur de déclarer deux fusils, et alors un interrogatoire à ne plus finir... puis des prétentions de taxe formidables. Enfin, moitié riant, moitié grognant, nous en terminons avec lui et nous prenons le train pour Madura où nous arrivons à dix heures du soir.

Certainement nous arrivons parce qu'on finit toujours par arriver... mais au prix de quels cahots ! Il semble que le train soit conduit par un singe. A chaque station l'arrêt se fait avec une brutalité qui pousse les wagons les uns sur les autres, et le départ avec une brutalité égale qui les décroche dans des secousses d'arrachement.

Ce début nous navre. Est-ce que ce sera tout

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

le temps comme ça? Et avec les distances que nous avons à parcourir! Pensez donc : tout compte fait, nous avons passé *six cents heures* en chemin de fer. Rassurez-vous, voyageurs futurs. Si les chemins de fer dans le Sud sont moins parfaits que dans le reste de l'Inde, ils sont très supportables, et si, vraiment, pour ce trajet, on avait essayé d'un singe comme mécanicien, j'ai tout lieu de croire qu'on a abandonné cette combinaison!

Madura.

Nous voici donc à Madura où nous arrivons à dix heures du soir. On loge à la gare... quand il y a de la place. Et il a failli ne pas y en avoir. Des voyageurs qui occupaient les chambres ne partaient que dans la nuit. Chaleur étouffante... pas de moustiquaires aux lits et des moustiques en abondance. Vous connaissez ce supplice. On s'endort malgré tout, vaincu par la fatigue, épuisé par une température de trente degrés... Puis un petit bruit aigu, à la hauteur de l'oreille, un chant strident, impitoyable. C'est le moustique qui vient reconnaître la position. On se donne une claque sur la joue, on manque le moustique qui laisse dans une imperceptible piqûre le

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

venin de sa trompe. On se gratte, on s'écorche. on se rendort et, comme on dit dans les indications des comédies : « Même jeu de scène! » Ce qui veut dire que le moustique recommence. Ajoutez à ce tourment le supplice si bien décrit par M. Cotteau qui a passé la même nuit à Madura. Une foule énorme d'indigènes emplit la gare pour prendre le premier train du matin. Ils sont là tous couchés pêle-mêle sur des nattes de bambou ou simplement roulés par terre dans leurs vêtements de toile. Et ils causent, ils rient, ils crient, ils s'interpellent; c'est un murmure sans trêve coupé par des notes aiguës, un bourdonnement fait de toutes ces voix rieuses, grondeuses, sévères ou emportées, mais sans une minute d'accalmie et sans une seconde de repos pour le malheureux voyageur écrasé par la chaleur, courbatu par l'impitoyable galette de coton qui lui sert de matelas et exaspéré par l'acharnement du moustique empoisonné qui accompagne chacune de ses morsures du chant de triomphe qu'il lui coule dans l'oreille.

Ce n'est pas tout encore. A dix pas de la gare, sous un petit pavillon ouvert, a lieu une noce. Ce sont des indigènes qui se marient à l'anglaise, et, toute la nuit, une gigue exécutée par un piano et un cornet à piston entretient notre insomnie. Une gigue toujours la même, sans

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

une variation ! Les musiciens et les danseurs ne savent que cette gigue et, vous avez bien lu, *toute la nuit* cette gigue envolée de ce cornet à piston sonna autour de nos couches !

Aussi, dès l'aurore je quitte la mienne et je pars au hasard le long d'une magnifique allée de banians. J'entre dans la ville qui ne présente pas un grand caractère. Les portes des maisons commencent à s'entr'ouvrir. Des femmes en sortent et sur le seuil elles tracent avec un sable très fin des dessins bizarres qui ne vont à rien moins qu'à écarter le mauvais sort.

J'avance toujours. Le soleil commence à rayonner dans un ciel sans nuage, et tout à coup ses premiers feux viennent éclairer une sorte de très haute construction vers laquelle je me dirige.

C'est le temple principal.

Construit sur un espace immense, il est enfermé de toutes parts par un mur élevé, coupé de distance en distance par de hautes portes surmontées du traditionnel *gopuram*. C'est une énorme pyramide toute sculptée, il faudrait dire ciselée, et représentant une masse infinie de dieux, de déesses, de guerriers, de personnages et d'animaux de toute sorte, dans toute sorte d'attitudes. La légende s'est donné carrière et le panthéon hindou ruisselle sur la

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

pierre! Il me faudrait vingt pages pour en énumérer seulement la plus faible partie, vous trouverez cela dans les livres.

Vous avez vu, comme tout Paris, à l'Exposition de 1889, un spécimen réduit de ces immenses pylônes. L'art enfantin des naïfs sculpteurs y éclate en une admirable liberté. Leur imagination hantée de cette bizarre Iliade où les Dieux combattent avec les guerriers a entassé là les monstres grimaçants, les divinités barbares à tête de singe ou d'éléphant, les héros bardés de fer et les bayadères chargées de bijoux, la narine ornée de l'anneau de perles et d'or, balançant leur corps souple dans une danse lascive et molle, sous la garde des serpents entrelacés qui semblent vouloir les défendre de l'approche des vulgaires humains.

On franchit l'entrée extérieure, on traverse une sorte de chemin de ronde très large, et une porte immense donne accès par un escalier de quelques marches à l'intérieur du temple.

Là, on est dans une large galerie toute en pierre; à droite un élégant portique donne sur l'étang sacré entouré de fines arcades soutenues par de minces colonnes un peu à la façon des vieux cloîtres monastiques.

Des escaliers circulaires permettent aux fidèles de s'y baigner. Puis cette galerie vous conduit à une autre galerie perpendiculaire à la

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

première, plus haute encore, plus longue et aussi dallée de pierre.

De chaque côté d'immenses chevaux fantastiques sculptés en pleine pierre se cabrent sous des guerriers armés de toute pièce et la lance à la main. De distance en distance, s'ouvrent des chapelles basses et sombres, fermées par des grilles au travers desquelles on aperçoit des idoles de pierre décorées de fleurs, immobiles, les yeux ouverts, une main sur leur cuisse, tenant, dans l'autre, la symbolique fleur de lotus, et comme absorbées dans le songe mystique où, depuis des siècles, les a figées le ciseau du sculpteur. Dans l'une de ces chapelles, très haute, entourée d'une grille de fer, un énorme chandelier d'or dont le pâle rayonnement rend autour de lui l'obscurité plus profonde et plus mystérieuse.

Dans des recoins abrités du soleil et de la chaleur par l'épaisseur des murs et des voûtes, des Indiens sont étendus, priant, lisant ou dormant. Plus loin, un bazar, où la foule circule, le cou et les bras chargés de colliers et de bracelets de fleurs. Des femmes, ceintes du pagne de couleur que nulle part on ne drape avec autant de grâce, laissant nue une partie du dos et des épaules, les pieds ornés de bagues, tandis que leur étroite cheville est cerclée d'un anneau d'argent qui se répète au bras

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

et au poignet, la narine chargée du traditionnel ornement, portant à cheval sur leur hanche de petits enfants et dans leurs mains des corbeilles de fruits, de fleurs ou de légères pâtisseries et de menus bonbons de sucre jaunâtre. Les hommes, avec le pagne blanc, la tête nue, malgré les ardeurs impitoyables d'un soleil qui pour nous serait mortel, et tous nu-pieds, circulent sans bruit comme des ombres souples et bienveillantes, et foulent ce sol sacré comme d'une caresse pour ne pas troubler le sommeil des dieux redoutables endormis dans leur rêve éternel.

Ce temple est immense, et cette immensité est formidable. Rien ne peut donner l'idée de la grandeur des proportions. Les voûtes sont hautes à rappeler les vers de Victor Hugo dans *Eviradnus*.

Cette salle à manger, de Titans, est si haute,
Qu'en égarant de poutre en poutre son regard
Aux étages confus de ce plafond hagard,
On est presque étonné de n'y pas voir d'étoiles.

Les galeries paraissent sans fin, les dieux et les monstres sculptés y sont démesurés.

On sent que ce temple est une ville construite pour un peuple entier qui y vit priant, rêvant, sous l'œil des dieux qui les protègent et des prêtres qui les surveillent.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Et, malgré soi, la pensée se tourne vers les grands couvents d'Occident au moyen-âge où la foule vivait, à l'ombre du cloître, sous la protection de l'évêque guerrier, serfs des moines, mais défendus contre les excès du pouvoir séculier, et l'œil fixé sur l'éternité promise, n'ayant d'autre joie que les sons de la cloche, le murmure des prières et le chant de l'orgue.

Tout à coup, les sons d'une musique bizarre retentissent non loin de moi. Je reviens à la première galerie parcourue d'abord.

La foule accourt. Une troupe de musiciens s'avance, faisant résonner la flûte aigre, les tambours et les tambourins et les crotales de cuivre; derrière eux, un éléphant énorme, le visage peint de diverses couleurs : il marche gravement, portant sur son cou le mahout qui élève dans ses mains un vase de cuivre rempli de fleurs. Sur son dos, une longue corde à chaque extrémité de laquelle pend une cloche dont le son cadencé avertit les fidèles que l'éléphant sacré est en marche.

Je le suis, mêlé à la foule. La théorie se déroule par les immenses galeries, puis, dans l'épaisseur du mur, une porte s'ouvre tout à coup par laquelle les musiciens, l'éléphant et la foule des fidèles s'engouffrent dans une galerie latérale, plus sombre et longue à donner le vertige.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

On m'arrête sur le seuil : j'allais souiller le sanctuaire. Immobile, je regarde. Une clarté bleuâtre semble emplir des profondeurs sans fin.

Tout au fond, j'aperçois vaguement des flambeaux allumés et des masses confuses... les sons de la musique s'affaiblissent, le bruit des cloches éléphantines s'atténue aussi peu à peu, et peu à peu le murmure de la foule... Et cependant il me semble que la procession continue toujours, sans fin, comme dans les contes fantastiques... Le temps passe, et l'écho de la musique et des cloches s'affaiblit, mais persiste encore. Où donc, dans quelles profondeurs insondées s'en est allé le cortège sacré?... Quels mystères vont s'accomplir tout là-bas, si loin, que la pensée seule peut accompagner ces étranges fidèles?... La fumée vient, en expirant, rouler vers moi ses dernières ondes parfumées... un bruit vague, comme un soupir... un dernier son de cloche, léger comme la palpitation d'une aile... et c'est tout!

Mais il faut revenir. Le soleil est déjà haut, et la chaleur terrible. Seulement, je ne sais pas le chemin qui ramène à la gare. Je le demande; personne ne me comprend. Je recueille des sourires gracieux, mais tous ceux que j'interroge en ma langue maternelle s'éloignent en levant doucement les épaules. Il est manifeste que je

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

leur fais l'effet d'un fou... pas dangereux, mais qu'on a bien tort tout de même de laisser circuler dans une ville bien tenue. Enfin j'entre dans un poste de police, et dans un anglais que je m'efforce de rendre très correct je demande le chemin de la gare. Je fais des prodiges de prononciation : je dis : « Stécheune » pour « station », « rail-ouay » pour railway. Plus je m'applique, moins on me comprend. Tous ces policemen ne parlent que l'indoustani!

Il faut pourtant que j'aille déjeuner. La faim me pousse alors aux pantomimes les plus basses... je compromets ma dignité jusqu'à imiter le bruit de la locomotive, le mouvement des roues, le sifflement de la vapeur. Tant d'efforts ont enfin leur récompense. On m'indique le chemin en indoustani, que je ne comprends pas, mais avec des gestes que je comprends, et au bout de quelques minutes, la gare m'apparaît, souriante, avec sa jolie décoration de fleurs et de plantes, comme dans tout le sud de l'Inde, et plus douce à mon cœur que la terre promise aux yeux des Hébreux délivrés!

Dans la journée, nous allâmes visiter l'ancien palais du Rajah de Madura, transformé en palais de justice.

Sur une vaste cour s'ouvre un portique soutenu par d'immenses colonnes. C'est la salle des pas perdus. Des groupes d'Indiens s'y promè-

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

nent ou se tiennent assis au pied de ces colonnes et leur taille les fait paraître encore plus hautes. Dans une salle qui s'ouvre devant nous se rend la justice. Au fond, le prétoire occupé par un juge en habit civil. Devant lui, des papiers et des livres. A sa gauche, l'accusé, car il ne s'agit de rien moins que d'un procès criminel et d'une cause capitale. Plus bas, des avocats en pagne de mousseline blanche. Puis le public privilégié; et, derrière l'enceinte, le public ordinaire, accroupi sur la dalle, les jambes repliées, très grave et très attentif. La chose se passe en anglais... et je n'y comprends rien. Un escalier nous conduit sur une haute terrasse d'où l'on domine toute la ville. Notre cicerone nous raconte l'affaire. Il y a quelque temps un assassinat a été commis. On a arrêté un homme, on l'a jugé, on l'a pendu : mais on s'est aperçu qu'on s'était trompé. Alors, on recommence avec un autre, et cette fois l'on croit bien qu'on tient le vrai coupable.

Je n'en crois pas un mot. Si peu au courant que je sois de la justice anglaise, je suis persuadé que le « Non bis in idem » a droit de cité chez elle aussi et qu'on ne saurait prononcer deux condamnations pour un même crime. Et pendant que le juge, les témoins et les avocats s'expliquent en anglais, de jolies perruches vertes voltigent dans la cour immense du palais, et se

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

réfugient dans les trous des vieux murs couleur croûte de pain grillée comme à l'Alhambra de Grenade!

Trichinopoly.

Nous avions quitté Madura bien fatigués de cette nuit sans repos, et nous comptions sur l'hospitalité de Trichinopoly pour nous refaire un peu. Il nous semblait que la Providence nous dût cette compensation.

Règle générale : la Providence ne doit rien aux voyageurs... aussi s'acquitte-t-elle souvent. Jugez-en. Nous débarquons à neuf heures du soir. A la gare, où on loge, nous demandons à être reçus. Comment donc... avec plaisir!... et on nous offre... une chambre pour cinq... avec deux lits.

« Comment, il n'y a pas d'autres chambres?

— Si. Mais elles sont occupées.

— Quand y en aura-t-il de libres?

— Une à une heure du matin.

— Pourquoi si tard... ou si tôt?

— Parce qu'à cette heure-là, le voyageur qui l'occupe aura fini ses vingt-quatre heures?

— Ce qui veut dire?

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

— Ce qui veut dire qu'ici, comme dans les bungalows, chaque voyageur n'a de droit strict qu'à un séjour de vingt-quatre heures : après quoi, libre de rester si sa chambre n'est pas demandée par un autre, il doit déguerpir s'il se présente quelqu'un pour le remplacer.

— Alors?...

— Alors, comme celui que vous entendez ronfler là, est arrivé la nuit dernière à une heure du matin, cette nuit, à une heure du matin, on va l'aiguiller sur la porte.

— Mais s'il ronfle, c'est qu'il dort...

— Il y a apparence. Mais on le réveillera avant de le mettre dehors. »

Et, à l'heure dite, Suzanne et Morot prenaient possession de la chambre du malheureux qui, s'il rêvait qu'il y continuait son somme, a dû voir que, selon le proverbe, « tout songe est mensonge ».

Et, dès le matin, nous nous mettions en route.

Dès qu'on sort de la gare, la vue est frappée par un énorme rocher de granit qui s'élève au-dessus d'un petit lac, et dans lequel on a le droit de découvrir la forme d'un tigre couché sur le flanc, ainsi que l'ont fait plusieurs voyageurs. Un chemin en forme de galerie aboutit à un escalier qui conduit à un petit temple. Sa plate-forme domine la ville et le pays qui l'en-

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

toure. Mais ce qu'il faut voir à tout prix, c'est le temple de Sriringam, à deux milles de Trichinopoly, dans une île formée par les replis du Kavery.

Cette pagode, un peu comme celle de Madura, mais dans des proportions moindres, se compose d'une infinité de constructions renfermées dans une ou plusieurs enceintes. Autour du temple principal, d'autres édifices religieux se groupent en un pittoresque désordre.

De distance en distance, de hauts gopurams sculptés à profusion s'élèvent au-dessus des immenses portes qui donnent accès dans les cours intérieures, puis ce sont des habitations diverses servant aux brahmes, ou aux Hindous de haute caste, à qui leur fortune ou leur rang confère ce privilège d'habiter auprès de la divinité. Et sans ordre, sans un plan architectural bien défini, ce sont des étangs sacrés, dont la surface brille au soleil, entourés de légères arcades, des galeries énormes soutenues par de gigantesques piliers, et toutes bordées de monstres, d'idoles, de chevaux fantastiques se cabrant dans des attitudes farouches et maintenus à grand'peine par des cavaliers de pierre, qui les empêchent en les retenant dans un puissant effort de se ruer sur la foule des fidèles; et encore des « Mandapam », temples élevés sur des colonnes, dont l'un, nommé le

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

« Mandapam aux mille colonnes », n'en a pas moins de mille quarante. Oui, *mille quarante* colonnes toutes sculptées, fouillées, ciselées, brodées de dessins variés, au point de ne jamais présenter deux fois la même figure! Imaginez dans cette profusion de pierre, de monolithes gigantesques, sous ces arcades, sous ces portiques, vastes à contenir un peuple, toute une foule de fidèles, sans cesse en mouvement, circulant, le cou et les bras chargés de fleurs, les mains pleines de guirlandes et de festons odorants pour en orner la tête des idoles de pierre, tantôt au plein air avec leurs zébus dont rien ne trouble la sereine gravité, tantôt disparaissant au fond de galeries obscures où l'œil suit à peine la clarté vacillante des lampes, et dont les étonnantes profondeurs ne laissent arriver à votre oreille que la voix affaiblie des instruments bizarres et le son grave des cloches tintant à chaque pas des éléphants sacrés. Et cette sensation singulière, profonde, qui frappe l'Européen comme une nouveauté, dont j'ai goûté l'intensité à Madura, vous la retrouverez partout dans le sud, dans ces temples immenses qui semblent vivre d'une vie religieuse si ardente et en même temps si mystérieuse.

L'île même de Sriringam est exquise avec ses grands arbres exotiques, ses bouquets de palmiers, et la sensation d'abondance et de

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

fraîcheur qui semble flotter autour de vous, s'exhalant d'une terre baignée par les eaux bienfaisantes du Kavery.

Tanjore.

On loge au bungalow, mais il vaudrait mieux n'y pas loger... si on pouvait faire autrement. Il est sale et particulièrement mal tenu. Aussi je déclare que je n'y coucherai pas et je me fais jeter un matelas sous la véranda. Quel matelas !... Mais quel temps! Un clair de lune splendide. Ce bungalow est situé au milieu d'un jardin occupé par la tente qu'un Anglais en voyage, peut-être un percepteur, y a fait dresser. Ses boys circulent, empressés à le servir. Il a *son lit, sa moustiquaire, sa cuisine.* Il ne sent rien des misères qui l'environnent et, pendant qu'une rosée abondante redonne autour de lui la fraîcheur et la vie aux fleurs altérées par la chaleur du jour, il rêve avec délice aux brumes de la Tamise, où le gaz flambe à cette heure dans une atmosphère de charbon de terre!

Quant à moi, rassuré par l'affirmation des boys : « No scorpions, no cobras, » je me suis jeté sur ma couche inhospitalière. Le jardin

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

grand ouvert borde la route. Des indigènes passent et repassent à portée de ma main : ils glissent en silence sur la terre humide, on dirait des fantômes noirs qui vous invitent du geste à je ne sais quel proche sabat. Mes souvenirs évoquent des apparitions menaçantes de Thugs étrangleurs, ces prêtres étranges de la déesse Khâli qui pendant de longues années sacrifiaient le voyageur endormi aux appétits de leur sauvage idole.

Puis je succombe au sommeil et je sens sur ma figure un souffle chaud et lourd passer comme un vague simoun : c'est un zébu qui ronflait à quelques pas de moi et qui, tout à coup inquiet de mon voisinage, venait voir quelle étrange bête s'était installée près de lui.

Enfin le soleil, dissipant les funèbres visions de ces cauchemars oppresseurs, éclate tout à coup dans son implacable sérénité.

C'est dans la citadelle que se trouve le temple élevé à Siva. Je ne vous le décrirai pas. Vous y retrouveriez à peu près les mêmes détails que dans les autres descriptions. Mais voyez-le et arrêtez-vous devant un taureau gigantesque taillé dans un seul bloc de pierre et dont les proportions colossales n'excluent pas un sentiment d'exactitude dans le dessin, et je dirai presque dans l'architecture.

Le palais du Rajah est un vaste bâtiment

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

sans grand caractère, présentant une quantité de salles sans véritable intérêt. Au milieu des produits de l'art européen le plus inférieur, pendules de bronze, boîtes à musique, etc., il y a toute une salle remplie des plus admirables étoffes anciennes, d'armes richement damasquinées, de « haoudahs », d'éléphants en argent ciselé et doré qui doivent être vus avec soin, et parmi les livres assez nombreux d'une bibliothèque insignifiante, quelques vieux manuscrits indiens avec des figures d'animaux d'une exécution particulièrement intéressante.

Enfin à l'une des extrémités de la ville, un marché très grand et très animé où l'on peut passer de longues heures au milieu de la foule qui l'encombre. C'est une enceinte énorme coupée de rues à angles droits, où l'on vend tout ce qui peut être acheté. Meubles, étoffes de toute espèce, ustensiles de ménage, fruits, légumes, grains, et cet espace, pourtant si vaste, est encore trop étroit pour la foule bruyante, agitée, aux costumes divers, dont les tons clairs et gais se marient dans une harmonie générale des plus pittoresques. De temps en temps, au milieu des chalands groupés autour d'une boutique, des badauds pressés devant des marchands qui semblent vendre des vêtements à la criée avec de grands gestes et une intarissable volubilité de paroles, un pauvre charmeur

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

de serpents tire de sa corbeille un cobra édenté et d'un petit sac une mangouste effarée qu'il excite l'un contre l'autre sans pouvoir réchauffer la curiosité du public, blasé par la trop grande habitude de ce monotone spectacle.

Puis le soleil s'abaisse à l'horizon. Ses derniers rayons font une poudre d'or de la poussière soulevée par tous ces pieds nus : les petites lampes de coco s'allument à la corniche des boutiques et au-dessus des éventaires des marchands de fruits. On reprend ses voitures, et c'est baigné dans les vagues fraîcheurs de la nuit qui commence que l'on regagne le bungalow. Voilà Tanjore !

Kumbaconam.

A trois heures de l'après-midi nous arrivons à Kumbaconam. A la gare nous nous informons.

« On loge ici?

— Non.

— Alors à l'hôtel?

— Il n'y a pas d'hôtel.

— Au bungalow?

— Oui, quand il y a de la place... et en ce moment il n'y en a pas.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

— Alors?...

— Alors on vous fera à dîner; et puis vous coucherez dans la salle d'attente.

— Sur quoi?

— Par terre, car il n'y a pas autre chose à votre disposition.»

Très bien! Nous montons en voiture: d'horribles petites charrettes non suspendues et couvertes du traditionnel toit de paille sous lequel on ne peut se tenir qu'accroupi à la façon des tailleurs européens ou des idoles hindoues! Et nous partons. Au bout de deux ou trois kilomètres, nous voici au bord de l'étang sacré. Rien de joli comme cet étang! Figurez-vous un parallélogramme de deux kilomètres carrés. Sur le bord, de distance en distance, de petits pavillons d'une architecture élégante et d'une proportion exquise. De larges gatts descendent jusque dans l'eau où les fidèles vont faire leurs ablutions. Sur le bord, des Indiens teinturiers secouent pour les faire sécher de longues pièces de soie, très étroites, d'une vive couleur safran et rouge. Le soleil leur envoie sa double lumière du ciel et de l'eau, si bien que cette soie éclatante rutile sous ses rayons et que les Indiens qui la secouent ont l'air d'agiter la chevelure même du Dieu qui incendie l'air de ses rayons d'or et de pourpre! Plus loin le temple consacré à Vishnou. Nous franchissons la porte

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

qui donne accès sur une large cour. Au fond est le temple tout retentissant des accents d'une musique enragée. Nous voulons y aller : des Brahmes nous arrêtent et nous forcent à rester sous la voûte. Il faut enlever nos chaussures pour fouler le sol sacré. Nous y consentons, mais, à peine dans la cour, des ordres plus sérieux nous arrêtent encore.

Nos yeux plongent jusqu'à la façade du temple où nous apercevons vaguement dans le lointain des profondeurs sacrées des lumières agitées par des mains invisibles : des volutes de fumée bleuâtre s'enroulent dans l'air épais aux pieds d'idoles devinées; la musique éclate en une tempête de bruit accompagnée de voix humaines, et nous repartons, désespérant d'en voir davantage.

La nuit arrive : nous repassons devant l'étang sacré; une vapeur légère flotte sur son clair cristal. Le profil des pavillons s'amincit, leur élégante silhouette devient plus indistincte tandis que la lune apparaît au zénith et que la première étoile, tremblante escarboucle, scintille dans une vibration douce, avec un regard ami pour cette terre enchantée qui la salue de ses plus doux parfums.

Nous dînons à la gare; puis on étend par terre les couvertures de voyage sur lesquelles on passera la nuit. Tous les bruits se sont tus :

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

la terre est muette ; dans le grand silence, l'admirable ciel de l'Inde rayonne de toutes ses blanches clartés, et couché dehors sur un fauteuil, vaguement perdu dans le souvenir du passé, au seuil de l'avenir, qui bientôt sera l'éternité, ému de cette inexplicable émotion que donnent toutes ces sublimités, j'écoute ma rêverie qu'interrompt le cri prolongé d'un chacal lointain.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

PONDICHÉRY — MADRAS
LES SEPT PAGODES — BANGALORE

Pondichéry.

Pondichéry ! Terre française, salut ! — Salut, sol sacré où coula, dans d'héroïques efforts pour nous conquérir et nous conserver cet empire, le pur sang de tant de héros !

Petite ville bien propre, à la terre rouge comme celle de Ceylan, qui flamboie dans le manteau d'azur et d'argent dont l'enveloppent les plis de l'Océan Indien.

Petite ville aux maisons de pierre blanche, égayée par la charmante hospitalité des Français, et ceinte de grands bouquets de palmiers qui mirent leur vert feuillage dans l'immobile miroir de petits étangs surchauffés.

Sur une grande place, le Palais du Gouver-

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

nement, dont les fenêtres laissent circuler la brise de la mer. Et, devant le palais, la statue de Dupleix, l'homme d'État de génie, le général infatigable, le politique immense sacrifié par cette « macreuse », comme le disait d'elle-même l'infâme Pompadour, et l'imbécile Louis XV et ses imbéciles ministres ! Oh ! la haine rétrospective, et le mépris historique... on ne les connaît bien que lorsqu'on a parcouru l'Inde en passant par Pondichéry !

Et pourtant, quels hommes pour la défendre, la petite ville aux maisons blanches et à la terre rouge !

Écoutez une légende qui circule encore. Légende ? Pourquoi pas histoire ? Ceux-là seuls ont de ces légendes qui seraient capables d'avoir cette histoire.

C'était en 1761, lors du second siège de Pondichéry, soutenu par Lally Tollendal. La ville était assaillie par terre et par mer. Les munitions manquaient, non la poudre, mais les projectiles. Le conseil de guerre délibérait. Un Indien se présente :

« Je veux parler au général.

— Tu ne peux pas le voir. Il délibère.

— C'est précisément parce qu'il délibère que je veux le voir. J'apporte la résistance. »

Il est introduit. Son discours ne fut pas long :

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

« Général, vous manquez de projectiles. J'ai deux millions de roupies dans ma cave. Prenez-les. »

Et pendant toute une nuit, les soldats anglais furent frappés de balles d'argent! C'était bien de l'argent qu'ils venaient chercher là, mais pas l'argent qui donne la mort!

L'homme est mort pauvre. Il s'appelait « Sandirapoullé ». Son petit-fils vit encore. Il est « Président du Comité de jurisprudence indienne ». Un petit emploi : un grand nom, un grand héritage, une grande modestie!

Le gouverneur, M. Nouet, est à Goa. Son successeur désigné, M. Clément Thomas, n'est pas encore arrivé.

Nous logeons à « British Hôtel ».

Commettez un crime : égorgez toute une famille sans défense... imaginez, dans les longues nuits d'une incurable insomnie, le plus exécrable forfait et exécutez-le à l'aube sans pitié, sans remords, et si Dieu dans son implacable vengeance vous condamne à l'hospitalité de « British Hôtel », vous aurez expié!!! C'est dans cette tanière que nous mettons nos habits de fête pour aller prendre, chez M. le Directeur de l'Intérieur, un excellent dîner, rendu plus savoureux encore par la gracieuse hospitalité de M^me^ Mathivet. Il faut mettre sa cravate blanche à genoux devant un tabouret bas soutenant une

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

sorte de lampion fumeux au pétrole : c'est la lampe ! Oui, sa cravate blanche et son habit noir par trente-deux degrés à l'ombre ! Et lorsque, ruisselants, tous les empois fondus, nous insinuons que la température est peut-être un peu élevée, tout le monde se récrie : « Comment, élevée ? Mais nous sommes dans la saison fraîche ! Ah ! bien, si vous étiez venus ici il y a deux mois. C'est alors qu'il faisait vraiment chaud ! »

Vraiment chaud ?... Juste ciel ! mais les plastrons de chemise s'abandonnent sur nos poitrines en loques humides et navrantes, les cravates blanches ont perdu toute tenue.

Enfin, nous déclarons que nous nous retirons à « British Hôtel ».

« A British Hôtel ? Vous êtes logés à British Hôtel ! »

Et les bras se lèvent vers le ciel et des larmes coulent des yeux attendris de nos hôtes, et l'on nous serre mélancoliquement les mains comme à des voyageurs aventureux qu'on ne doit plus revoir !

Le lendemain, nous allons visiter la pagode de Villenour. Le chemin se fait en pousse-pousse. Ici ce sont de larges voitures sur le modèle des voitures de malades, que le voyageur dirige lui-même au moyen d'un timon mobile, tandis que deux Indiens la poussent au grand trot par derrière.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

La route est jolie, mais le chemin est assez long. La pagode est grande, et ne diffère pas sensiblement des autres temples du même genre que nous avons déjà vus dans le Sud. Près de la haute porte extérieure, le char consacré. C'est un lourd monument porté sur deux énormes roues massives et décoré d'une quantité infinie de panneaux de bois sculpté assez fins représentant les dieux hindous, avec des guerriers, des animaux et des bayadères. Aux jours de cérémonie un peuple entier s'attelle à ces énormes machines pour traîner les idoles parées de fleurs.

En sortant, on nous demande si nous voulons voir danser les bayadères du temple. Nous acceptons. Après une assez longue attente, trois femmes paraissent, en costume de gala. Pantalons de satin cerise et de gaze, pagnes de mousseline brodée d'or et une grande profusion de bijoux, sans oublier le traditionnel anneau de narine qui donne un certain piquant à la physionomie, mais qui serait bien gênant avec le moindre des rhumes de cerveau qui éclosent si volontiers dans les brouillards du Nord!

L'une de ces dames, l'aînée, je suppose, est trop grasse, et me rappelle beaucoup le genre de beauté d'un gros clerc d'avoué que j'ai rencontré dans une étude de Paris au temps où j'y

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

étudiais les lois. Les deux autres sont grêles, courtes et beaucoup plus qu'ordinaires.

Au son d'un orchestre médiocre, elles commencent la danse très connue qui se compose de mouvements des bras et du torse pendant que les jambes avancent et reculent à très petits pas.

C'est monotone, et vite fatigant.

La cérémonie se termine par des offrandes de guirlandes de fleurs qu'elles nous passent autour du cou. Et voilà ce qui fait rêver les collégiens à l'imagination vive des bords de la Seine, lorsqu'il tombe entre leurs mains innocentes un récit de voyage en pleine féerie indienne!

Je ne sais pas ce que peut être ce spectacle donné par un rajah, et pourtant, à Lahore, j'ai eu les confidences du prince D***, attaché à la suite du Czarewitch, auquel on avait, la veille, offert ce divertissement dans toute sa splendeur.

« Oh! me disait-il, les bayadères! Ici on appelle ces sortes de réunions : « Nautch », qui veut dire « nuit ». C'est bien vraiment la nuit, mère du sommeil, car il n'y a rien au monde de plus endormant.

— Mais, au moins, ces femmes sont-elles jolies?

— Affreuses! Je ne doute pas que dans le

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

harem le rajah n'en ait de très jolies : mais il les garde, et celles dont il offre le régal aux étrangers ne sont pas faites le moins du monde pour induire les Indiens en péché de concupiscence ! »

Voilà tout ce que j'en sais.

Un excellent déjeuner chez M. Lipman, le très distingué président de la Cour d'appel de Pondichéry, nous permit d'ignorer, pendant le temps qu'il dura, les horreurs de « British Hôtel ».

De la cour au barreau il n'y a qu'un pas. M. Lipman me conduisit chez M. Pierre, un confrère, tout à l'heure encore Procureur de la République, qui a quitté ses hautes fonctions pour la barre où son talent, la finesse de son esprit, la haute distinction de son caractère lui ont bien vite acquis une grande clientèle et une autorité avec laquelle tout le monde doit compter dans l'Inde Française.

C'est par lui que j'ai fait la connaissance d'une personnalité des plus intéressantes. Je veux parler de M. Channemougavelayoudamomodéliar, qu'on appelle plus communément M. Channemouga. C'est un Indien de haute caste, jouissant sur ses concitoyens de l'autorité la plus incontestée. Il parle admirablement notre langue, et prend la part la plus active aux délibérations du Conseil général dont il est un

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

des membres les plus appréciés. Tout à fait notre ami, il a dépensé la plus grande partie d'une fortune considérable au service de la colonie et de la France.

Eh bien! il faut avoir le courage de le dire : avec de tels hommes notre colonie de l'Inde n'est pas ce qu'elle devrait être. Simplement parce qu'elle n'est pas riche. Et cependant... si l'on voulait! Tenez, si j'étais le gouvernement, comme disent les bonnes gens, savez-vous ce que je ferais?

Écoutez : ce qui manque là-bas, ce n'est ni l'intelligence, ni la bonne volonté, ni l'énergie, ni le dévouement, ni le patriotisme. Ce qui manque, c'est l'argent. Pondichéry n'a pas de port; Pondichéry n'a pas de gaz. Pondichéry a une bonne et douce population indienne qui meurt de faim et dont les visages émaciés semblent vous reprocher même la nourriture de « British Hôtel »! Que faudrait-il pour changer tout cela? un peu d'argent; et ce qu'il y a d'à peine croyable, c'est que notre pauvre colonie ne demande à la métropole que de lui rendre ce qui est à elle. Générosité? Non. Restitution.

Faites-moi crédit d'un peu de patience. Il faut que je fasse entrer cette conviction dans votre esprit.

Avant la Révolution, le commerce du sel était libre et notre colonie de l'Inde exploitait des

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

salines importantes, notamment à Pondichéry, à Yanaon et à Karikal. Cette exploitation suffisait à la consommation de ses habitants et donnait lieu à un commerce d'exportation considérable, notamment avec le Bengale. Je passe rapidement sur des difficultés suscitées par le gouvernement anglais, jaloux de ce commerce, et à la suite desquelles, grâce à l'incurable faiblesse du gouvernement français, le gouverneur général fut autorisé en 1786 à conclure un arrangement aux termes duquel notre exportation dans le Bengale était limitée à une certaine quantité de sel que les Anglais s'engageaient à acheter toute entière moyennant un bénéfice de cent pour cent. D'après M. de Moracin, intendant de Pondichéry en 1789, cette convention assurait à notre commerce un bénéfice annuel allant de trois cent mille à cinq cent mille livres tournois, indépendamment du bénéfice obtenu par le commerce du sel dans le voisinage de Pondichéry.

A la Révolution, nos établissements tombèrent entre les mains des Anglais; notre commerce fut détruit et l'exploitation de nos salines réduite dans des proportions graves.

Puis survinrent les événements de 1815. La production et le commerce du sel dans nos possessions pouvaient renaître et redevenir une source de prospérité pour nos établissements.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Le gouvernement anglais le comprit, et tous ses efforts tendirent à empêcher ce résultat : c'est le but des conventions diplomatiques du 7 mars 1815 et du 13 mai 1817. Par le premier article de la convention de 1815, « S. M. T. C. s'engage à affermer au gouvernement anglais dans l'Inde le privilège exclusif d'acheter le sel qui sera fabriqué dans les possessions françaises sur les côtes de Coromandel et d'Orixa, moyennant un prix juste et raisonnable qui sera réglé d'après celui auquel ledit gouvernement aura payé cet article dans les districts avoisinant respectivement lesdites possessions.

« Par l'article 5 il est convenu que, en considération des stipulations renfermées dans les articles précédents, Sa Majesté Britannique s'engage à faire payer annuellement aux agents de S. M. T. C. dûment autorisés, la somme de quatre laks de roupies sicca (un million de francs). »

Mais ce n'était pas encore assez. Il fallait que cette dernière richesse fût anéantie entre les mains françaises.

Après de vaines tentatives pour acheter toutes nos salines, les Anglais proposèrent de payer une indemnité aux propriétaires, à la condition que l'exploitation fût abandonnée.

L'administration locale avait repoussé toutes les propositions de vente amiable. Le gouver-

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

nement eut l'inconcevable faiblesse d'accepter la dépossession en masse, qui fait l'objet de la convention du 13 mai 1818.

Allons, Louis XVIII était bien le digne successeur de Louis XVI et de Louis XV.

Mais attendez : où croyez-vous que fut versée chaque année cette indemnité d'un million payée par le gouvernement anglais?

Il s'agit bien là d'une exploitation *locale,* d'un commerce *local,* d'une source de prospérité toute *locale.*

Les propriétaires de ces salines, vous les avez laissé exproprier pour un morceau de pain ; ces négociants qui trafiquaient de ce produit, vous les avez ruinés ; ces coolies qui trouvaient là un travail rémunérateur, vous les avez condamnés à la famine.

Eh bien, chaque année, ce million qu'on appelle *la rente de l'Inde,* va s'engloutir dans les caisses de la Métropole.

Je sais bien que celle-ci répond qu'elle a des charges : qu'elle paye ses fonctionnaires, ses magistrats, ses troupes d'occupation (pourquoi faire, mon Dieu?).

Soit. Faites votre compte. Retenez, si vous voulez, vos frais d'occupation et de protection : mais rendez le reste à la colonie. Voulez-vous qu'au lieu d'un million vous ne touchiez que huit cent mille francs? Soit. Voulez-vous que

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

vos frais se montent à trois cent mille francs? Soit. Il y a encore cinq cent mille francs que, par une grave injustice dans la répartition de vos budgets annuels, vous retenez au détriment de votre colonie.

Avec cette somme prudemment économisée et administrée, Pondichéry aura le gaz au lieu de l'horrible pétrole qui l'empeste et la déshonore. Pondichéry aura un port. On multipliera les travaux de barrage qui mettront vos établissements à l'abri des disettes qui les affament. On augmentera le fonds de secours, insuffisant pour tant de malheureux dont l'aspect crie famine. On encouragera le commerce; on créera des exploitations nouvelles, on développera celles qui sont déjà créées. C'est votre devoir, encore un coup, et c'est votre honneur en face des Anglais qui vous ont pris le reste, de donner à ce que vous avez gardé dans l'Inde la plus grande prospérité possible.

Au reste, il y a longtemps que cette question est pendante. Jamais la colonie ne s'est résignée. En 1865, l'Administration confiait à une Commission présidée par l'Ordonnateur, Directeur de l'Intérieur, la tâche d'étudier la révision des divers impôts existants, la possibilité d'en créer de nouveaux.

Cette Commission se livra à l'étude de la question de la Rente de l'Inde. Le rapport fut

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

présenté par le R. P. Lanouënan, devenu depuis évêque et chef de l'établissement des Missions étrangères dans cette partie du Carnatic. C'est à ce rapport remarquable que j'ai emprunté les principaux traits de cet exposé.

Plus tard, en 1879, la question était reprise à la séance du Conseil général du 29 décembre.

De très bons esprits et tout à fait désintéressés se sont prononcés dans ce sens.

Il faut qu'elle reçoive enfin une solution conforme à la justice et à l'humanité.

Madras.

Le 7 décembre, nous arrivions à Madras. La ville occupe un espace immense. Bâtie à l'européenne, on y retrouve les constructions chères aux Anglais : vastes édifices de pierre ou de brique, collèges, églises, maisons de banque, établissements où se brassent tout le jour les multiples opérations d'un commerce important. Puis des maisons nombreuses, cottages plus ou moins élégants situés au milieu de jardins plus grands que des parcs. Le moindre sous-lieutenant occupe une maison autour de laquelle se développe un jardin auprès duquel celui des Tuileries n'est qu'un potager. Aussi

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

les courses y sont-elles interminables. Pour aller de l'hôtel situé dans la ville à la Poste, située sur le port, il faut crever un cheval : notez que vous êtes toujours loin de la « ville noire », la seule intéressante dans l'Inde.

Partout se retrouve la même disposition : les cantonnements anglais, souvent éloignés des hôtels et toujours éloignés de la ville noire, ce qui nécessite une voiture.

Rassurez-vous ! pour trois roupies, c'est-à-dire moins de six francs par jour, vous aurez partout une voiture à vos ordres. J'ai dit que le voyage aux Indes était le moins coûteux de tous les voyages. Il y faut insister. Excepté à Colombo, à Bombay et à Calcutta où la vie est *un peu* plus chère, voici le programme de la dépense :

Hôtel : de trois à quatre roupies par jour. Pour ce prix-là vous avez droit : le matin, à un chota-azri composé d'œufs à la coque, pain, beurre, thé ou café, confitures. A dix heures, déjeuner complet; à deux heures « tiffin », c'est-à-dire viandes froides, œufs, poissons et dessert. A sept heures, dîner complet : potage, poissons, viandes, légumes, entremets, fromages et fruits. Tout cela médiocre pour un gourmet, mais suffisant. De plus vous êtes logé : mal, mais enfin vous êtes logé; les lits sont composés d'un cadre en bambou couvert d'un

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

mince matelas de coton dur à rendre des points à l'âme d'un inquisiteur d'État, ajoutez à cela que ce matelas d'antique usage a formé sous des pressions diverses des cavités irrégulières et que des boules révoltées se sont logées un peu partout, si bien que vous avez l'air d'habiter le nid d'un oiseau qui aurait pondu des œufs de pierre! Ajoutez encore qu'en bien des endroits, dans le Nord, notamment, où il fait froid, on ne vous donne ni draps ni couvertures, et vous aurez un aperçu du confortable qui vous attend dans l'Inde. A part des exceptions que je m'empresserai de signaler dans un esprit de justice et de prévoyante exactitude, ce qui frappe dans ces asiles c'est leur état de délabrement et de malpropreté. Les toilettes sont sales, les lits sont sales, les porcelaines sont ébréchées, les serviettes en loques, les moustiquaires déchirées, les portes et les fenêtres délabrées.

Et cependant les Anglais, à qui appartient ce pays, se sont fait partout la réputation des gentlemen les plus exigeants et laisseraient dire volontiers qu'ils ont inventé la propreté. C'est qu'avant l'établissement des chemins de fer, les Anglais ne logeaient jamais ailleurs que chez leurs amis; que depuis, ceux qui voyagent, ou bien ont conservé cette coutume, ou bien voyagent avec leurs serviteurs et leur lit, que ceux-ci installent soit sous la tente qu'ils em-

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

portent avec eux, soit dans les bungalows, soit même dans les hôtels.

Mais il n'en est pas moins vrai que si la vie y est médiocre, elle est d'un étonnant bon marché. En dehors du prix convenu et tarifé, pas de note supplémentaire. Rien pour l'éclairage. J'entends bien que celui-ci se fait au moyen de petites lampes à pétrole qui empestent et qui ressemblent à des lanternes de corps de garde; mais on pourrait vous les faire payer tout de même et on vous les donne pour rien! Pas de service non plus.

Au départ, les serviteurs se rangent discrètement sur votre passage. Il y a celui qui sert à table, puis le porteur d'eau qui remplit l'auge de bois où vous avez fait vos ablutions; puis timidement, à l'écart, et comme enveloppée de sa modestie même, celle que M. Cotteau appelle spirituellement « la main invisible ».

Elle agite doucement dans l'ombre un petit balai et elle a l'air de vous dire : « Adieu, voyageur, retourne au pays des cuvettes en faïence au mécanisme compliqué, mais n'oublie pas cet humble siège en bambou où, grâce à moi, la netteté d'un émail toujours immaculé t'a donné l'illusion que déjà, semblable aux esprits de l'air, ton corps glorieux flottait sans souillure dans l'éther impalpable où tout est lumière et parfums! »

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Alors vous passez majestueux, distribuant quelques pièces de deux anas, représentant environ cinq sols de notre monnaie, moyennant quoi vous êtes salué jusqu'à terre, béni jusque dans votre postérité la plus reculée, et vous vous faites à vous-même l'effet d'un bienfaiteur fabuleux venu à travers les mers pour répandre la richesse en ces pays lointains!

Ici nous étions logés à « Royal Hôtel ».

Au premier repas nous demandons à boire.

« Voici de l'eau.

— Vous n'avez pas de vin?

— Non.

— Pas de bière?

— Non.

— Pas de cognac?

— Non.

— Alors?

— Alors, si vous voulez une de ces boissons, envoyez-la chercher en ville par votre boy.

— Comment?

— Mais oui. L'administration nous fait payer un droit sur toutes les boissons qui entrent chez nous. Alors nous avons trouvé un moyen bien simple : c'est de n'en faire entrer aucune. De cette façon nous ne payons aucun droit.

— C'est commode pour les voyageurs!

— Non. Ça n'est pas très commode, mais si vous saviez comme ça nous est égal! »

102154

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Et nous envoyons notre boy chercher de quoi nous désaltérer.

Ce qui prouve que dans l'Inde on ne saurait voyager sans son propre domestique, son « boy », selon l'expression consacrée.

C'est lui qui vous donnera de l'eau, qui brossera vos habits, qui vous servira à table, qui fera avancer votre voiture et qui vous accompagnera dans la ville noire pour vous servir d'interprète... s'il sait l'indoustani... ce qui n'arrive pas toujours.

Et puis n'attendez jamais dans un hôtel un service quelconque, même le change d'une banknote, ou le moindre renseignement du propriétaire.

Et cela par la bonne raison que vous n'apercevez *jamais* le propriétaire.

Celui-ci est un Anglais qui n'apparaît que le soir pour toucher la recette et qui s'enfuit au plus vite dans sa demeure dont le secret fidèlement gardé ne vous sera jamais révélé.

Vous ne trouverez là que le « bottler ». C'est un Indien de confiance qui parle anglais et qui répond à tout. Mais sa responsabilité est fort limitée.

Dites-lui que l'hôtel est mal tenu, que la nourriture est médiocre, que les lits sont détestables, il se contentera de rire en faisant étinceler ses dents blanches sous ses lèvres rouges, mais

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

au fond tout cela lui est bien égal, parce que ce n'est pas lui qui encaisse la recette, et pourvu qu'après avoir reçu vos reproches il touche son petit pourboire, il ne demande rien de plus au ciel pour que son bonheur soit complet.

Les voitures dites de première ou deuxième classe ne diffèrent que par le prix. Attelées partout d'un ou de deux maigres chevaux, efflanqués, couronnés, ravagés, détruits, elles ne donneront jamais de satisfaction ni à votre vanité ni à votre amour pour les chevaux si vous les aimez. Mais enfin, elles vous portent.

Les cochers de l'Inde sont les plus mauvais cochers du monde, après ceux de Paris, bien entendu, qui défient toute comparaison pour leur maladresse et leur brutalité. Là encore, les chevaux semblent être la victime préférée de l'homme. Ce n'est pas que ces gens, qui sont doux envers tous les animaux, soient précisément cruels pour les chevaux. Ils les battent rarement. Leur fouet, composé d'une ficelle, est assez inoffensif, mais ils exigent d'eux un travail excessif et au-dessus de leurs forces.

Une nouvelle description de la « Ville Noire » ne vous en apprendrait pas beaucoup davantage maintenant. Celle-ci est assez grande et la population toujours nombreuse s'y meut cependant à l'aise. Mais laissez-moi vous raconter notre excursion aux « Sept Pagodes ».

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

A Pondichéry déjà on nous avait dit : « Surtout allez voir les « Sept Pagodes ; » et, avec la docilité de voyageurs bien appris, nous avions répondu : « Nous irons voir les « Sept Pagodes ».

Nous partons de Madras en chemin de fer à six heures du matin. Notre caravane s'était augmentée de deux aimables officiers russes rencontrés à bord du *Djemnah* et faisant à peu près la même route que nous.

On nous avait dit : « Surtout emportez des provisions. » Et nous avions emporté des provisions.

Nous arrivons à Chizzelput à dix heures. La gare est encombrée de ces horribles petites voitures que je vous ai décrites déjà et qui semblent inventées par un Dieu vengeur pour le supplice de ceux qui s'en servent. Pas suspendues, étroites et basses à ne savoir quelle posture tenir, et attelées d'un petit cheval qui ressemble à un gros chien et qu'on roue de coups tout le temps pour le faire aller au galop.

Trois heures de cette navigation coupées par un déjeuner pris sous un arbre au bord de la route. A deux heures et demie nous arrivons à Madras. Il faut s'embarquer sur un canal qui conduit aux « Sept Pagodes ».

« Combien de temps?

— Une demi-heure si le vent est bon, quatre heures s'il est mauvais. »

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Or, il est mauvais.

Nous voici à bord d'une grande barque que des hommes traînent à la corde, dans l'eau jusqu'à la ceinture.

A dix heures du soir nous débarquons.

« Où est le bungalow?

— A un mille. »

Et nous nous mettons en route par la nuit sur un sol marécageux qui ne nous dit rien de bon.

Tout à coup l'un de nos hommes pousse un cri et fait un bond en arrière. Sympathiquement chacun de nous pousse un cri et fait un bond en arrière évoquant la rencontre d'une foule de serpents!

Ce n'était rien et nous arrivons.

Le bungalow, très propre, très appétissant, est tenu par un doux vieillard aux façons hospitalières.

« Ah! nous allons dîner.

— Il n'y a rien.

— Comment, rien? On ne peut pas trouver quelque chose dans les environs?

— Absolument rien. »

Alors nous nous jetons sur le reste de nos provisions entamées déjà par le déjeuner du matin.

« Et où couche-t-on?

— Ici.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

— Sur quoi?

— Sur ce que vous voudrez. »

Il n'y a pas de lits... pas de fauteuils... pas le moindre cadre en bambou.

Alors nous couchons par terre, enveloppés dans nos couvertures.

Le lendemain matin à six heures nous partons pour les « Sept Pagodes ».

Ce ne sont pas des ruines de temples : ce sont des temples qui ont été commencés par la munificence religieuse d'un rajah qui s'est arrêté en route. Et cependant il était bien parti! Comme toujours il avait entrepris de sculpter la montagne. Dans un terrain très sablonneux, il avait trouvé des rochers auxquels il avait entrepris de donner des formes diverses.

L'un représente un immense éléphant. Deux autres plus petits ont reçu la forme d'un singe cherchant les poux d'un autre singe. Puis un zébu... puis des grottes... des plates-formes inachevées auxquelles on arrive par des marches dégradées : enfin tout un pan de rocher assez vaste appliqué au flanc d'une colline peu élevée et sur lequel se presse une infinité de figures en haut relief. Ce sont, bien entendu, des scènes de la mythologie hindoue, très confuses pour ceux qui n'en ont pas la clef, mais très saisissantes par la quantité des personnages, des animaux, et poussées jusqu'à une sorte de fini dans

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

l'exécution. Et puis, ces montagnes ouvertes pour y loger des temples, ces rochers tout entiers sculptés comme un simple bloc de pierre nous mettent si loin des procédés habituels de l'art qui nous est familier! Et quelle confiance dans l'éternité de leurs dieux, de leur religion et de leur race chez ces hommes qui entreprenaient ces gigantesques travaux, sachant qu'aucun de ceux qui y dévouaient leur vie n'en verrait la fin!

Le soleil est devenu brûlant.

Nous revenons au bungalow à travers des bouquets de beaux arbres, de jolis étangs couverts de roseaux d'où s'échappent des bandes d'oiseaux ravissants, et nous achevons les provisions déjà bien entamées depuis la veille dans un déjeuner qui nous fait entrevoir les perspectives funèbres du repas suprême.

Jusque-là, imparfaitement renseignés, nous avions vécu dans la chimère d'un retour par le même chemin avec l'espérance d'un vent meilleur.

Nous demandons des voitures.

Le doux vieillard nous répond par un sourire étonné.

« Comment! il n'y a pas de voitures?

— Non.

— Et pas moyen de s'en procurer?

— A aucun prix.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

— Mais alors comment faire pour retourner à Madras?

— Il faut prendre le canal qui y conduit. »

Quatre heures si le vent est bon, un jour et une nuit s'il est mauvais!

Et, bien entendu, il est mauvais!

A onze heures du matin nous nous embarquons. Le canal se perd dans un vaste lac à l'eau peu profonde, — le traverse, — et reprend sa direction vers Madras.

Longue journée. Journée de disette! Pendant ces heures interminables nos pauvres mariniers n'ont cessé de tirer le bateau, la corde au cou, dans l'eau tantôt bourbeuse, tantôt grise, sur tous les fonds, de sable, de roche ou de vase, ou sur les cailloux d'un chemin de halage raboteux.

Le soleil s'était couché dans sa pourpre et dans son indifférence.

A l'horizon la première étoile a allumé dans le ciel noir la tremblante clarté de son falot bleuâtre, puis à ce signal, ses sœurs, peu à peu, ont apparu à leur tour, et sous ce dais de diamants nous glissons silencieusement sur l'eau du canal retrouvé, entre deux rives de verdure.

Vers neuf heures nous apercevons un feu allumé sur le bord. Nous descendons. Ce sont des Indiens qui remuent dans une petite chaudière des herbes médicinales qu'ils font bouillir.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Nous nous asseyons auprès d'eux. Un autre bateau s'arrête et un jeune Indien escorté de ses serviteurs vient grossir notre petit groupe. C'est un brahme qui parle l'anglais comme sa propre langue. La conversation s'engage. Il est tout jeune : sa figure très intelligente est animée par deux yeux noirs toujours en mouvement et d'une vivacité extrême.

L'un des officiers russes lui fait voir sa montre qui marque les minutes en chiffres changeant trois fois en un quart d'heure. Il est ravi et ne peut pas s'arracher à cette contemplation.

Cependant tous les efforts pour trouver des vivres ont échoué.

On m'apporte un peu de lait dans un vase de cuivre et une poignée de graines légèrement salées mais nourrissantes, à ce qu'on m'assure.

Nous repartons. Je m'installe sur le toit du bateau : avec mes graines et quelques cigarettes, j'aurai complété un souper qui me tiendra lieu de dîner! Mais la nuit est si belle! La lune au plus haut du ciel brille d'un incomparable éclat : elle semble mirer avec complaisance sa blancheur opalée dans l'eau du canal redevenue limpide, les petites fleurs dont la rive est tapissée se redressent dans la rosée, une brise très douce caresse la cime des grands arbres et de cette terre embaumée s'élève comme

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

un hymne de reconnaissance vers le ciel inondé de clarté.

A quatre heures nous rentrons à Madras et pour la première fois nous voyons briller à l'horizon les quatre diamants de la Croix du Sud.

Bangalore.

On nous avait dit à Pondichéry :

« Si vous vous plaignez de la chaleur ici, allez donc à Bangalore. »

Et puis, c'était sur notre route : et puis il fallait voir la capitale de l'ancien royaume de Mysore.

Le Mysore est un des plus beaux pays de l'Inde. Il faudrait pouvoir s'y arrêter et le visiter en détail. Le regret de ne pouvoir s'y fixer s'augmente par la vue des très intéressantes photographies exposées au musée de Bangalore. Ce musée est très beau. Les Anglais en ont construit de pareils dans toutes les villes de l'Inde, et l'aménagement en est irréprochable.

Dans de vastes salles se trouvent réunis d'abord les documents ethnographiques : costumes, armes, instruments de musique, de chasse, de pêche et de guerre, depuis les temps

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

les plus anciens. Puis les spécimens de la faune, et de la flore et du règne minéralogique. De grandes vitrines contiennent des poissons préparés avec soin et tous les oiseaux du pays; chaque espèce est représentée par deux individus couchés l'un sur le dos, afin qu'on puisse voir les plumes du ventre, l'autre sur le ventre, afin qu'on puisse admirer le plumage du dos; puis ce sont les œufs et les nids, et combien charmants ceux-ci, avec les mille formes que leur a données l'ingéniosité du constructeur ailé! Puis l'innombrable famille des serpents, depuis le boa constrictor jusqu'au petit fer-de-lance menu comme une aiguille, qui se blottit entre les pétales d'une fleur et, d'un mouvement brusque, jaillit à la figure de l'imprudent qui se penche pour en respirer le parfum, et le blesse d'une mortelle piqûre. Innombrables, vous dis-je, et à voir leur infinie diversité de taille, de forme, de couleur, on est étonné que le nombre de leurs victimes ne soit pas encore plus considérable. Dix mille par an, en moyenne, vous disent les statistiques! En ce moment, il n'y en a pas un seul dehors. C'est l'hiver. Mais attendez que le soleil ait échauffé de ses rayons d'or les replis de la jungle où ils s'abritent, les mousses qui les recouvrent, le limon malfaisant et le traître roseau où ils gisent endormis, et la terre va s'animer

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

de leur pullulement : de chaque touffe d'herbe, de chaque repli de vase, de chaque motte de terre va sortir un reptile ; à la chaude saison de ces amours empoisonnées, l'air va vibrer de leurs sifflements aigus, et sous le pâle rayon de la lune l'esprit invoque l'image de la noire Canidie marchant pieds nus au milieu de ses hideux satellites, et mêlant le venin de leur salive aux herbes dont elle compose ses breuvages !

Plus loin, sont les grands animaux, depuis l'éléphant géant, le tigre et l'hippopotame jusqu'au rat musqué et à ce charmant petit écureuil qu'on rencontre à chaque pas. A peu près de la taille de nos écureuils du Nord, il est gris-foncé avec des bandes jaunes qui vont du museau à la queue. Il est partout. Pas un arbre qui n'ait sa nichée, et ils parcourent les chemins de leurs petites pattes agiles, vous regardent passer de leurs yeux noirs toujours inquiets, et s'asseyent sans façon pour manger une graine qu'ils épluchent gentiment en la tenant dans leurs deux mains.

Enfin, dans de hautes vitrines, tous les produits de l'industrie, avec les prix marqués *en chiffres connus* qui vous renseignent sur la valeur exacte des objets. Beaucoup sont anciens et ne sont point à vendre, mais ils vous servent à apprécier les progrès ou la décadence de l'industrie qui les a produits. Décadence presque

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

toujours. Mais ne quittez jamais une ville de l'Inde sans aller voir le Musée. C'est une leçon de choses rapide, instructive, et des plus intéressantes.

Les trois cent cinquante kilomètres qui séparent Madras de Bangalore, passent par Arconam, Conjeveram, Arcot, Vellore et Jollarpett.

Le pays est ravissant. Le train passe au milieu des hauts palmiers, des groupes de banians et de toutes les essences tropicales. De vastes rizières toujours vertes, coupées par des bouquets de lataniers et de bananiers, dont le pied plonge dans une humidité constante et qui rafraîchissent dans ce bain de perpétuelle fraîcheur leur sève sans cesse aspirée par les baisers d'un soleil mortel. Puis des cours d'eau brusquement coupés par des blocs de rochers, qu'ils pressent de leur vague et fouettent de leur écume. Au loin, des pentes onduleuses, couvertes de forêts aux mille essences, et à mesure qu'on monte, la sensation d'un climat plus doux, d'une température apaisée, d'un air élastique où vont se retremper les ressorts de la vie détendus dans l'excessive chaleur d'une atmosphère sans cesse embrasée.

C'est qu'à Bangalore et dans cette partie du Mysore, la féconde nature a prodigué les produits des climats les plus divers : coton, riz, canne à sucre, et aussi les fraises, les abricots et

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

les pommes de la Normandie mêlés aux légumes qui croissent avec les fleurs et les arbustes de notre pays, dans une suave et odorante fraternité avec l'orange, la mangue et l'ananas.

Et puis, comme son histoire est douce à notre cœur!

Alors que la lutte était si rude avec l'Angleterre, que chaque jour amenait son combat meurtrier sous un climat plus meurtrier encore, que le sublime Bussy, abandonné déjà, luttait presque seul, notre meilleur allié était le célèbre Haïder-Ali, premier sultan mahométan de Mysore.

Son fils, Tippoo-Saïb, qui lui succéda en 1781, ne nous abandonna pas même lorsque, trahis par tous, nous dûmes le laisser aux prises avec les Anglais, renforcés du Nizam et des Mahrattes. Sa résistance fut héroïque, mais succombant enfin sous le nombre, il alla se faire tuer en 1799, à Seringapatam qu'il défendit jusqu'à la dernière heure.

En même temps que Dupleix, que Bussy, que Labourdonnais, que Lally Tollendal, voilà les alliés que le gouvernement de la France abandonnait avec la plus coupable insouciance et la plus criminelle lâcheté!

Nous sommes logés à « Cubbon Hôtel », le meilleur de la ville et l'un des meilleurs de l'Inde. Jolie salle à manger, décorée à l'an-

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

glaise, chambres très propres et petit salon bien meublé. Par un perron de quelques marches, on vient buter sur un pan de mur, soutenu par deux piliers massifs entre lesquels s'arrondit son sommet. Le mur et les piliers sont revêtus d'un épais manteau de verdure aux feuilles lisses et fermes, un peu épaisses, comme des feuilles de laurier, piquées de place en place de gros bouquets de fleurs couleur de safran, ayant la forme des fleurs du jasmin de Virginie. Ce n'est rien, et c'est exquis! Derrière le mur, le chemin qui mène à la campagne vaste, poudreuse, avec de grands bouquets de banians et de platanes, et dont le silence n'est interrompu que par le chant saccadé d'une sorte de gros crapaud. C'est une note unique, sans cesse répétée et qui ressemble au bruit d'un marteau retombant en cadence sur une pierre sonore.

C'est à Bangalore que nous sommes entrés en possession de notre boy, qui ne pouvait nous rejoindre qu'ici.

Morot avait le sien depuis Pondichéry. Un mot sur nos « boys ».

Celui de Morot était d'abord au service des deux jeunes officiers russes qui, rencontrés à bord du *Djemnah,* nous avaient retrouvés à Pondichéry.

C'était un Indien, quelque peu musulman d'origine, converti à la vraie foi par la facilité

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

qu'elle offre de boire à sa soif et de toute espèce de liquides.

Questionné sur son nom, il avait déclaré s'appeler Apidon. Sur quoi, ses futurs patrons lui avaient répondu qu' « Apidon » ne répondait à rien. Qu'Apidon n'était pas un nom, et qu'ils ne l'engageraient qu'à la condition de le nommer « Cupidon » qui était gentil, tout à fait mythologique et rationnel. Que si ce nom au premier abord ne paraissait pas s'adapter exactement à son genre de beauté, il n'en prendrait pas moins très vite l'habitude, et qu'au surplus, loin de l'enlaidir encore, le souvenir du dieu des Amours ne pouvait qu'exercer une influence agréable sur l'ensemble de sa personne.

Au reste, Cupidon n'était pas joli. Il portait les épaules très hautes, le dos très voûté. Ses traits sensiblement irréguliers prenaient à propos de tout et hors de tout propos une allure tragique, et lorsque, les bras croisés sur sa poitrine, le turban de travers, il vous disait : « Moi chercher voiture pour conduire bazar, » il faisait involontairement songer à Orosmin conspirant la chute d'Amurat.

Du reste, paresseux comme un loir, ivrogne comme Bacchus, et poltron comme un lièvre. Au demeurant, adorable... comme son nom.

L'autre, si vous le voulez bien, je l'appellerai

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

« Adonis ». J'ai des raisons que vous saurez plus tard, pour ne révéler son vrai nom qu'à la postérité la plus reculée. Tout juste comme les gens qui écrivent leurs mémoires pour être publiés cinquante ans après leur mort, à l'époque précise où ils n'intéressent plus personne.

Celui-ci était Indien et musulman. Il était resté fidèle à son culte. Il se donnait pour savoir l'indoustani. J'ai des raisons de croire qu'il le parlait à peu près comme le français, qu'il balbutiait vaguement en des abrégés infiniment télégraphiques.

Fidèle à son culte... je crois bien. Il arrive un matin par le premier train. Il était sept heures. Nous venions de déjeuner. Comme il avait passé toute la nuit en chemin de fer, ma femme lui présente une tasse de café avec une tartine de beurre pour le remettre de ses fatigues.

Ce fut elle qui fut remise... à sa place.

« Merci, madame. Moi musulman, pas pouvoir manger nourriture touchée par chrétiens. »

Aidez-vous donc les uns les autres!

A la bonne heure, Cupidon! Si on lui avait offert une bouteille de vin, il l'aurait avalée... avec le verre! J'ai toujours été particulièrement touché de l'éclectisme de Cupidon.

Dans la journée je vais me promener au ha-

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

sard. De longues, longues allées, toutes droites et très bien entretenues. D'un côté, de vastes espaces qui servent de champs de manœuvres; de l'autre, des bâtiments pour loger les troupes : nous sommes dans les cantonnements anglais.

Le soleil darde ses rayons les plus chauds sur les arbres qui bordent la route. Enfin, après bien des détours, j'arrive tout d'un coup, et comme par surprise, au bord d'un admirable étang. Puissance de l'eau! En un clin d'œil la fatigue est oubliée, le soleil est oublié et, plongeant mes yeux à l'infini dans ce miroir de cristal en fusion, je suis dans le ciel avec ravissement des vols de grands oiseaux aquatiques et des myriades de jolies perruches vertes au bec rose. Au loin, dans un horizon vague, de petits îlots, à peine émergeant à la surface de l'eau : ce sont des crocodiles prenant le frais sous un soleil de soixante degrés. Sur les bords, de blanches villas qui semblent se confondre avec les touffes de roseaux, et plus loin encore, la silhouette d'un temple à mi-côte avec sa coupole écrasée, se profilant en blanc sur le bleu pâle d'un ciel inondé de clarté.

Je rentre, ravi de ma découverte. Sous la véranda de l'hôtel, aux trois toits se succédant, soutenus par d'élégants piliers de pierre entourés de plantes grimpantes, j'aperçois un groupe bizarre. C'est un Indien à la barbe

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

blanche qui présente un zébu savant aux voyageurs qui le regardent et à la foule indigène qui l'entoure.

L'animal est superbement vêtu d'un manteau rouge, comme un empereur Romain. Il a des fleurs tout autour des cornes. Son cou est chargé de colliers, d'amulettes et autres talismans de fleurs, de cuivre, et même d'argent. Il a l'œil tranquille et un peu narquois d'un zébu qui sait au fond qu'il n'en sera que ce qu'il voudra bien.

Au reste, ce qu'on lui demande n'est pas excessif.

Sur un signe de son maître, il se couche et fait le mort. Alors le maître se livre à tous les signes du plus violent désespoir. Il raconte, avec une volubilité de paroles indescriptible et qui produit le plus grand effet sur son entourage indien, tous les services que lui rendait son zébu. Il en célèbre les louanges avec une éloquence enflammée, que rend très communicative sa pantomime expressive. Il supplie les dieux de le rendre à la vie; il dit ses propres mérites à lui qui le rendent digne de cette faveur; il s'arrache les cheveux, se frappe la poitrine, tord ses pauvres bras maigres, si bien qu'oubliant peu à peu la mince fiction qui a donné naissance à ce spectacle, cet admirable acteur finit par vous toucher et par vous émou-

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

voir par la seule force de son jeu. Enfin, le zébu se relève, et son maître prodigue la joie comme il a prodigué la douleur, et là encore il se surpasse, et vous donne la nouvelle émotion de sa prestigieuse pantomime. Vous le voyez, le rôle du zébu est bien simple. Après cela, il fait le tour de la société et reçoit, d'un air tout à la fois modeste et digne, les compliments et les pièces de monnaie qu'il transmet à son maître.

Après lui, ce sont des charmeurs de serpents et faiseurs de tours.

J'avais bien souvent entendu parler de l'inimitable habileté des sorciers de l'Inde. La vérité est qu'ils sont d'une adresse surprenante.

Tout d'abord, l'inévitable charmeur de serpents. Il s'avance : sur ses épaules, un sac où il tient enfermée une pauvre mangouste. C'est une sorte de furet un peu plus gros que le furet de nos pays, au museau moins pointu, au poil rude et très épais qui le met à l'abri de la morsure des serpents, à l'œil rouge. Animal précieux dans un pays infesté de reptiles, qu'il combat avec courage, qu'il dévore sans pitié et qu'il effraye, en tout cas, assez pour préserver les habitations où on l'entretient de ce dangereux voisinage.

Le charmeur tire de sa ceinture la flûte magique. Puis il s'accroupit à vos pieds et ouvre un petit panier rond où dort le serpent. C'est

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

généralement un cobra capella : long d'un mètre environ, d'un gris équivoque avec des taches noirâtres. Le cou très évasé qu'il gonfle quand il est en colère porte un dessin ne ressemblant pas mal à une paire de lunettes sans branche. C'est un des plus venimeux reptiles de l'Inde.

Dès que le couvercle du panier est enlevé, l'animal se dresse et s'élance. Le charmeur commence sur sa flûte un air aigu et lent. La tête du serpent se dirige vers lui. Il l'excite en lui montrant le poing : l'animal se jette sur son poing fermé; puis, tout à coup, la mangouste s'élance sur le cobra qui tantôt cherche à l'éviter, et tantôt darde sur elle sa tête irritée et sa langue en forme de dard.

Peu à peu, les mouvements des deux adversaires s'apaisent : la mangouste rentre dans son sac, le serpent, plus ou moins « charmé », rentre dans son panier... et le spectacle est terminé.

Notre homme de Bangalore avait, en outre d'une paire de cobras, une vingtaine de serpents que je n'ai vus qu'à lui.

Longs d'un mètre, minces comme la plus mince couleuvre et d'une admirable couleur verte, sans une raie, sans une tache. A les voir onduler au soleil, on aurait dit des serpents d'émeraude aux yeux d'or. Quelle admirable bijoutière que la nature!

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

On appelle ce genre de reptiles le « serpent bambou ». On raconte qu'il se suspend dans les touffes épaisses du bambou et que lorsqu'on passe dans les forêts marécageuses où abonde cette sorte d'arbres, il pique droit aux yeux le voyageur qu'il guette, enlacé à une branche.

On ajoute que la piqûre est mortelle. D'autres disent que tout cela est un conte. J'ai vu au jardin zoologique de Calcutta deux spécimens de ces serpents qu'on m'a déclarés parfaitement inoffensifs. Je le croirais plutôt; ils me font l'effet de simples couleuvres admirablement habillées.

Puis voici les menus sorciers.

L'un remplit d'eau un vase de terre qu'il vous fait toucher. Tout à coup il le renverse brusquement. Pas une goutte d'eau ne s'en échappe : le vase est vide ! Il le redresse, souffle dessus et le vase se remplit rapidement jusqu'aux bords d'une eau qui bouillonne.

Ensuite, il prend une longue et étroite planchette sur laquelle sont fixées deux cordes soutenues par un mince chevalet. Sur les cordes il place trois boules, et dresse sa palette dans un plan très incliné. Puis, sur un ordre qu'il leur donne en anglais, les boules se mettent à monter toutes seules, l'une après l'autre, et plus ou moins vite, selon son commandement d'accélérer ou de ralentir leur marche.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Aux mots : « No policeman » les boules grimpent lentement, avec la tranquillité de personnes qui n'ont rien à craindre et n'ont pas sujet de se presser.

Aux mots : « Policeman coming » elles se précipitent comme affolées à la vue d'un péril menaçant.

Un autre vous présente un long fil de coton qu'il rompt en tout petits morceaux, puis il roule ces débris en une boule parfaitement compacte. Il vous fait souffler sur sa main fermée et en tire le fil très net, aussi long qu'au début de l'expérience et intact.

Puis ce sont des escamotages de muscades accomplis avec une dextérité qui tient du prodige.

Pour moins d'une roupie ils entrent avec vous dans votre chambre et vous livrent le secret de leur magie.

Sans péril... car pour exécuter leurs tours d'adresse il vous faudrait leurs mains sveltes, souples et fines, aux doigts menus, longs et agiles.

Auprès de ces mains exquises, je le dis à notre honte, la nature ne nous a donné que des pattes!

Enfin il nous restait à voir les deux tours les plus célèbres. « La Mangue » et la « Malle des Indes » imitée depuis par Robert Houdin.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Le tour de la mangue, quand il est bien fait, est tout à fait surprenant.

L'homme se place devant vous et aussi près de vous que vous le désirez.

Son costume se compose d'un simple caleçon de toile qui laisse ses jambes et une partie des cuisses nues.

Il a une sorte de gilet de toile qui ne descend parfois que jusqu'aux reins. Il a les bras nus et les mains nues. Pas de tablier, pas de gibecière, pas de tricherie possible. Il forme un petit tas de terre qu'il arrose d'un peu d'eau en la pétrissant légèrement. Puis il vous présente une graine de mango que vous pouvez examiner tout à votre aise : et il la plante. Il répand quelques gouttes d'eau puis jette sur le tas de terre un morceau de toile, sorte de chiffon qu'il vous fait examiner aussi. Il prend sa flûte et en tire quelques sons : c'est l'incantation. Alors il enlève le chiffon et au sommet du tas de terre se trouve un petit arbuste de vingt centimètres de hauteur couvert de belles feuilles vertes, solidement attachées aux branches. Il verse encore un peu d'eau, remet sa loque, tire quelques notes de son instrument, enlève son chiffon et l'arbuste a poussé de vingt-cinq centimètres encore. C'est un véritable petit arbre, couvert de feuilles très douces, très tendres et comme sont les jeunes feuilles d'un arbuste dans sa toute première adolescence!

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Et notez que l'homme est tout près de vous, qu'il n'a *aucun* accessoire et qu'assis sur ses talons, il fait tout cela du bout de ses longues mains que la longueur de ses bras éloigne assez de son corps pour qu'aucune supercherie ne soit possible.

Ajoutez-y que, dans une attention très vigilante, chacun de nous a surveillé tous ses mouvements de la façon la plus rigoureuse, que la chose se passe en plein soleil, et qu'aucun de nous n'a pu saisir un indice quelconque qui permît de surprendre le secret de l'opérateur.

Ce tour-là, on ne le vend pas.

J'en aurai fini avec les sorciers indiens, et pour n'y plus revenir, quand je vous aurai décrit la scène du panier.

Un homme pose à terre un panier dont le fond présente à peu près soixante centimètres de diamètre et l'ouverture environ quarante centimètres. Une petite fille se met à genoux, repliant sa tête vers sa poitrine, et ramassant toute sa mince personne dans le plus petit volume possible. Elle a l'air ainsi d'un pauvre pigeon préparé pour ce qu'on appelle, en style de cuisine, « la crapaudine. »

On l'enveloppe alors d'un filet à mailles assez étroites, et on la lie de nœuds nombreux et compliqués. Puis on la prend et on la porte dans le panier dont il est évident qu'elle occupe tous

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

les recoins et toutes les cavités, même les moins appréciables. Ceci fait et le couvercle replacé sur l'ouverture du panier, un homme prend un sabre assez affilé et transperce le panier de tous côtés, en tous sens et de part en part, puis il enlève le couvercle et l'enfant sort toute seule, saine et sauve, et libre de tous ses liens!

Comment, dans cet espace si étroit qu'il paraît impossible tout d'abord qu'on puisse s'y loger, n'a-t-elle pas reçu une seule atteinte de la lame du sabre?

Comment ensuite, dans ce même espace que son petit corps a dû remplir avec autant de rigueur qu'un liquide emplit un vase, dans l'horrible position que j'ai décrite, a-t-elle pu accomplir la somme de mouvements nécessaires pour dégager ses membres des liens qui les chargeaient, défaire les nœuds compliqués qui les enveloppaient, et sortir du filet dans lequel on l'avait emprisonnée avant de la loger dans le panier?

Quand vous aurez trouvé la réponse à ces questions vous en saurez autant que nos sorciers de Bangalore, et vous pourrez faire le tour du panier sans sortir de Paris.

Le soir, je conduis mes compagnons vers l'étang d'Ellsour que j'ai découvert dans la journée. Une route carrossable et très bien entretenue, comme toutes les routes de l'Inde,

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

longe le bord de l'eau ; à gauche, et en contre-bas d'environ dix mètres des maisons bien construites surmontées d'élégantes terrasses où les habitants vont chercher la fraîcheur du soir. La disposition du sol met ces terrasses presque de plain-pied avec la route bordée de beaux arbres.

Par un vaste perron de pierre et de marbre, on descend à gauche au jardin public. Ce jardin est grand, et très bien soigné. Au centre, un pavillon élevé sous lequel se tiennent des musiciens indiens, car c'est jour de musique. De larges allées toutes bordées de fleurs tropicales viennent aboutir à ce pavillon. La foule s'y promène, nombreuse, en habits de fête : pagnes de couleurs brillantes, haïks de soie brodée, turbans de formes et de nuances infiniment variées ; les femmes ont toutes, dans l'épaisseur de leurs noirs bandeaux, des fleurs rouges ou blanches qui donnent plus d'éclat encore à leurs cheveux, et toutes, parées d'un nombre infini de bracelets et de colliers d'or et d'argent, les plus riches avec des enchâssements de perles ou de pierres précieuses. Dans l'Inde, la parure joue un rôle exceptionnellement important. Il semble qu'elle fasse partie de la caste, et pas une femme, même la plus pauvre, même la plus humble, que sa condition condamne aux travaux serviles ou même abjects, ne consentirait à se montrer sans quelques bracelets, fus-

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

sent-ils en verroteries comme ceux que l'on fabrique en abondance dans le Nord. Les tout jeunes enfants en sont parés et j'en ai vu un pleurer toutes ses larmes dans la ville noire de Lahore parce qu'on voulait forcer sa petite main à entrer dans une série de bracelets encore plus petits. Aussi, dans toute l'Inde, vous ne trouverez pas une seule pièce d'or. Je m'en plaignais, un jour, à un Anglais de haute caste et très bien placé dans l'administration du pays pour savoir ce qui se passe.

« Nous avons essayé, me disait-il, d'introduire l'or dans le pays. Nous avons été forcés d'y renoncer. Il disparaissait aussitôt de la circulation pour reparaître sous forme de bagues, de colliers, de bracelets et d'anneaux. Nous avons même beaucoup de peine à maintenir à peu près intact notre stock de roupies argent, qui s'absorbe dans les boutiques de bijoutiers. »

Aussi bien ne nous plaignons pas, nous autres voyageurs, de ce goût des indigènes pour la parure. C'est à lui que nous devons ces riches et éclatants costumes qui sont une joie pour les yeux et qui donnent un attrait particulier et plus pittoresque encore à ce pays si étonnamment pittoresque.

Le jour baisse. Le soleil a abandonné les cimes d'un bouquet de hauts palmiers qui borne le jardin où résonne la musique hindoue.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

L'air est d'une admirable pureté, et dans sa transparence attendrie il semble qu'on voie vibrer toute la gamme des couleurs claires. A droite, appuyé au mur qui soutient la route, un immense figuier étend ses branches au-dessus d'un puits à margelle basse. Des femmes circulent autour de ce puits et viennent remplir de grands vases de cuivre poli qu'elles emportent sur leur épaule. Leurs bras sombres s'arrondissent gracieusement au-dessus de leur tête. Leur pagne de couleur foncée s'éclaire des rayons mourants du jour à son déclin, la fleur rouge de leur coiffure brille dans leurs noirs cheveux. Alors apparaît un étrange phénomène qui ne se produit que dans l'Inde avec cette intensité.

A peine le soleil a-t-il disparu au fond de l'horizon qu'une lumière particulière vient éclairer la partie placée à l'est. C'est un rayon blanc, très clair et très pâle. Dans cette clarté mystérieuse, comme une clarté de rêve, tout prend une apparence en quelque sorte contradictoire, en même temps très nette et comme effacée. Les silhouettes se détachent avec précision. Elles se meuvent dans une pâleur lactée, déjà nocturne, où il semble que les personnages ne s'aperçoivent que comme les apparitions d'un monde extra-terrestre. Chaque feuille des arbres se découpe sur sa tige, chaque geste hu-

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

main s'amplifie et se diminue tout à la fois. On a la sensation que tout brille d'un éclat particulier avant de disparaître : c'est le dernier effort de la lampe qui va s'éteindre... c'est le dernier souffle de l'agonie avant le spasme suprême... c'est l'adieu vibrant et tendre de la lumière à la terre.

L'obscurité?... Non : pas dans l'Inde où la nuit même rayonne au-dessus des palmiers triomphants, au-dessus du banian qui couronne le puits de son éternelle verdure... au sein même de la nappe rose qui frissonne en la chaste émotion de son aurorale clarté, où s'allume le scintillement d'une tremblante étoile. Toute petite, toute bleue comme un pâle saphir, elle apparaît timide dans le splendide écrin du ciel qui l'enveloppe de son pur voile rose. Elle rayonne doucement à travers les palmes découpées du grand arbre auquel elle semble sourire. Derrière elle, le fin croissant de la lune à sa naissance... faucille l'or dans le champ des étoiles... comme dit le poète!

Un palmier... un croissant en forme de yatagan : voilà l'Islam!

Une perle bleue qui tremble dans un océan rose... — voilà l'Inde! Salut, Nature!

Et nous remontons le large perron de marbre et de pierre qui nous ramène à la route. Le grand étang, miroir fidèle, a rendu les nuances

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

infinies de la symphonie lumineuse. Il est calme en ce moment : vers son sein apaisé les petites étoiles bleues se penchent coquettement pour mirer leurs jolis rayons d'escarboucle; une ombre douce enveloppe la coupole grise du vieux temple de Siva, et sur la route unie la voiture glisse sans bruit vers la ville où s'allument déjà les tremblantes veilleuses pleines d'huile de coco.

Et le lendemain, à pareille heure, nous revenions de l'étang par la ville musulmane. Elle est relativement importante et l'architecture fait déjà pressentir les merveilles du style arabe que nous allons rencontrer dans le Nord. Voici les larges coupoles aux flancs évasés, voici les fins minarets découpant leur grêle silhouette sur l'orient embrasé des feux du soleil couchant, et les hauts portiques aux piliers sculptés entourant les cours intérieures. Voici les fidèles accourant à la mosquée où les appelle le chant du muezzin.

Une longue procession nous arrête. Ce sont de vastes voitures toutes chargées d'enfants en tenue de gala. L'un d'eux qui les précède est gravement monté sur un cheval richement caparaçonné : sa petite figure est cachée sous une sorte de masque composé de fines lames de gaze dorée et argentée. Les petites filles ont le front serré par un cercle d'argent d'où pendent

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

jusqu'à leur menton des franges de fleurs retenues par des mailles de soie. Rien de bizarre et de joli comme cette parure qui s'agite en embaumant l'air à chaque mouvement de ces gracieuses têtes d'enfants. Leur costume se compose de longues robes de soie jaune, leur cou et leurs bras sont chargés de colliers et de bracelets d'or et d'argent.

Ce sont des Indiens qui viennent d'accomplir le premier acte de la vie religieuse, quelque chose comme la première communion chez nous. Les musiciens les précèdent et les escortent. La chevauchée qui se déroule par la ville a commencé à huit heures du matin : elle ne finira pas avant neuf heures du soir. Les petites figures sont graves, un peu fatiguées comme il sied à des enfants qu'on promène pendant douze heures de suite. Le soleil se couche derrière la ville et c'est dans une nuée d'or que disparaît à nos regards la gentille et religieuse cohorte.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

BOMBAY

De Bangalore à Bombay il y a quarante-neuf heures de chemin de fer. Vous avez bien lu : quarante-neuf heures ! Ah ! Parisiens, mes frères, quand nous allons seulement de Paris à Bordeaux ou à Marseille, que de soins et de précautions ! Prendra-t-on un sleeping ? Aura-t-on un coupé... ou tout au moins un coin ? Comment dormira-t-on... si l'on dort ? On emmène un ami qui, jusqu'au moment du départ, joue le rôle d'un voyageur pour vous garder une place qu'il abandonne au moment où le train s'ébranle afin de vous laisser sa place où vous pourrez au moins allonger vos jambes ! Ici, rien de tout cela. On arrive. Votre boy installe vos bagages. Vous vous installez avec eux. La machine siffle... et en route. Soyons justes. Dans l'Inde

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

les chemins de fer sont autrement mieux disposés que les nôtres. Deux grandes banquettes de cuir assez larges : deux banquettes au-dessus retenues le jour par des courroies et qui s'abaissent pour la nuit, composent quatre excellents lits où l'on peut dormir le mieux du monde. Et pendant la nuit quatre voyageurs qui garnissent un compartiment ont le droit de s'opposer à l'introduction d'un cinquième voyageur. Ajoutez à cela un cabinet de toilette et... vous m'entendez bien !

De plus une douche... surtout dans le Nord où l'on gèle. Dans le Sud où l'on étouffe on se méfie de la prodigalité des malheureux rissolés par un soleil de plomb... et on la supprime.

Le train file à travers un paysage un peu monotone : monotone surtout par l'excessive longueur du chemin, car il n'est pas uniforme. D'immenses plaines où les travaux de culture suspendus par l'hiver rendent un peu plus rare la population qui les parcourt. Mais quelle différence avec nos champs à peine habités même au plus fort des travaux. Ici du monde partout. Des groupes de gens en marche, circulant d'un village à l'autre ; des hommes à cheval, des femmes les suivant vêtues de leur pittoresque pagne de couleur un peu sombre, et portant de petits enfants invariablement enfourchés sur leur hanche.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Après la plaine, de hauts rochers qui s'étendent le long de la voie, puis la jungle farouche, embroussaillée, inextricable ; de temps en temps de grands arbres habités par des singes qui se poursuivent de branche en branche et vous regardent passer sans émotion, mais non sans vous gratifier au passage de leur plus laide grimace.

Et toujours de merveilleux oiseaux posés sur les fils télégraphiques pour vous permettre d'admirer leur étincelant plumage. Ce sont des guêpiers au long bec noir, à la robe verte et vieil or ; puis des oiseaux blonds, aux ailes bleues comme les oiseaux des contes de fées ; puis des vautours, des faucons, des gerfauts, des milans, toute la race carnassière, poursuivant des oiseaux de saphir, de turquoise, d'émeraude, habillés de soie et de velours, et qui semblent vivre pourtant dans une sorte d'inexplicable sérénité sous la menace de ces becs crochus qui les attendent et de ces yeux jaunes qui les guettent.

Puis, de temps en temps, un accident.

Morot et sa femme étaient partis la veille en éclaireurs pour reconnaître Pounah et nous dire s'il y aurait lieu de s'y arrêter. En gare de Londa un train vient droit sur eux. Leur mécanicien n'a que le temps d'aiguiller à droite pour éviter le choc, mais il a mal pris son élan

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

et va tamponner un train de marchandises. Un léger tamponnement... mais Morot avait la tête à la portière : il reçoit le coup en pleine figure, et quelques lignes plus loin en pleine tempe...

Mais ce qui fait de l'accident la chose la plus drôle du monde, c'est la cause à laquelle il a été dû. A quelques kilomètres avant d'arriver à la gare le mécanicien perd son chapeau. Au lieu d'en faire son deuil, il arrête tranquillement le train, descend de sa machine et se met à chercher son chapeau. La recherche est longue : les voyageurs s'impatientent, le chauffeur fait signe à son chef de se dépêcher : celui-ci n'en fait rien... Si bien que le chauffeur perd patience, dégage la vapeur et file pour éviter la rencontre du train qu'il a failli ne pas éviter du tout, pendant que le mécanicien, ayant retrouvé son chapeau, courait après son train qui, lui, sans s'en douter, courait à une catastrophe que le sang-froid du chauffeur a pu conjurer... du moins à peu près.

Et puis des surprises.

A une station, vers cinq heures du soir, un employé très poli se présente à la portière du wagon.

« Dînerez-vous à X***? (J'ai oublié le nom.)

— Je crois bien!

— Combien de couverts?

— Deux.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

— Je vais télégraphier.
— Merci. A quelle heure arrive-t-on?
— A huit heures.
— Combien d'arrêt?
— Douze minutes. »

Le train repart. La faim arrive. Une de ces jolies faims de voyageurs oisifs qui n'ont rien à faire qu'à escompter le bon repas qui les attend!

A huit heures, nous arrivons. Je me précipite au buffet avec ma fille.

« Nous venons dîner.
— Bah!
— Comment, bah? Vous avez bien reçu une dépêche?
— Non. Elle sera allée au bungalow!
— Miséricorde! »

Et on fouille les meubles.

Un tout petit morceau de bœuf sec et froid, un pot de « jim », prononcez: « confiture », un verre de bière — et en route!

O Bignon! ô Brébant! que votre souvenir nous est apparu délectable et cruel avec des parfums de bisque et de perdreaux froids! Après avoir un peu pesté, on prend son parti en riant, on remonte sur son lit de cuir... et l'on pense à autre chose, car, en vérité, c'est peu de chose. Le voyage de l'Inde, je ne saurais trop y insister, est le plus facile du monde...

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

à une seule condition, mais une condition indispensable : c'est d'avoir une bonne santé. Si vous pouvez supporter des chaleurs torrides dans le Sud, et des températures assez basse dans le Nord; si vous pouvez coucher n'importe où et n'importe comment... ou ne pas vous coucher du tout.. manger n'importe quoi à n'importe quelle heure... dédaigner les moustiques et quelquefois les punaises; ne vous soucier ni des matelas en galettes de coton, plus durs que ne le sera la pierre de votre tombe, ni des lits sans draps et sans couvertures, ni des cheminées qui fument quand le bois consent à s'allumer, ni des toits en papier qui laissent filtrer l'eau du ciel, ni des hôtels très sales, des faïences égueulées, des portes mal jointes, des aboiements des chacals pendant la nuit... alors partez. Sinon restez chez vous. Mais, croyez-moi, partez tout de même et au retour vous aurez fait le plus merveilleux voyage qui se puisse imaginer dans un incomparable pays, au prix de quelques inconvénients dont au bout de quelque temps vous ne ferez que rire!

Et puis, croyez-moi encore : n'achetez pas mon livre; achetez le livre de M. Chevrillon pour rêver un peu de l'Inde; mais, si vous voulez un guide sûr, aimable, précis et fidèle, achetez le livre de M. Cotteau : « Promenade dans l'Inde et à Ceylan ».

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

A ce propos, il vous dira tout ce que vous avez besoin de savoir de Bombay où nous arrivons enfin à trois heures de l'après-midi, exténués de chaleur et de poussière.

A « Esplanade Hôtel », où nous nous rendons, une large ablution calme l'une et nous débarrasse de l'autre.

A retenir : dans tous les hôtels de l'Inde, même les moins confortables et les plus mal tenus, vous êtes assuré de trouver auprès de votre chambre un cabinet de toilette et un bain froid.

Ne vous emportez pas dans des rêveries paradisiaques ! Abandonnez la chimère de baignoires de marbre aux lambris incrustés de mosaïque. Nous retrouverons tout cela, mais ce n'est pas pour vous. Simple voyageur, vous n'avez droit qu'à une cuve de bois plus ou moins large, et toujours moins que plus, et tout auprès, sur un tabouret boiteux, une ancienne boîte à sardines qui va vous servir à puiser l'eau lustrale qui ruissellera sur vos membres fatigués !

Mais ne vous hâtez pas d'en dire ou d'en penser trop de mal. Après quarante-neuf heures de route, combien suave et délicieuse cette immersion dans une eau fraîche et calmante et combien bénie « la naïade aux yeux verts » du poète, qui « pleure en s'égouttant » le long de votre corps ranimé !

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Vite, nous courons à la ville noire. D'excellents tramways vous y conduisent et la parcourent sur une voie très large. Pas le moindre palmier, par exemple, pas l'ombre d'un palmier! Et j'en suis encore à me demander comment a pu faire M. André Chevrillon pour la faire sortir d'un bouquet de palmiers! Oh! les poètes!

Mais la ville est très vaste, très aérée, croisée en tous sens de larges rues encore trop étroites pour la population qui s'y agite. Là comme partout, elle est effroyablement dense, cette population qui ne va pas à moins de trois cents millions d'habitants!

C'est là que l'on trouve ces statuettes d'albâtre peint, représentant des dieux, des almées, des animaux, et dont il faut bien finir par acheter quelques-unes, malgré la révolte du goût, parce qu'elles sont, comme on dit dans un certain jargon, bien « couleur locale ». Cherchez aussi et tâchez de trouver quelques vieux « houkas » avec des fleurs d'argent découpées et incrustées dans l'ébène ou le cuivre. Mais réservez-vous pour Haïderabad. Là, vous trouverez des merveilles en ce genre... car il y en a encore! Mais, dépêchez-vous.

La ville anglaise est sans intérêt. Elle se compose de vastes monuments plus recommandables par leurs proportions que par le goût qui a présidé à leur construction.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

M. Cotteau nous enseigne qu'en 1872 la population de Bombay était de six cent quarante-cinq mille âmes, composée de musulmans, de parsis, de chrétiens natifs eurasims et métis portugais, bouddhistes et jaïns, Européens, Juifs, nègres et Chinois.

La diversité même de ces éléments imprime à la ville une physionomie particulière.

Toutes les races et aussi tous les costumes s'y pressent et lui donnent un singulier accent. Vers le soir, la promenade qui s'étend le long de la mer est fréquentée par de nombreux et riches équipages. Des femmes parsies en élégants costumes de mousseline ou de soie blanche ou de couleurs claires, le cou chargé de lourds colliers de perles ou de diamants, des serviteurs vêtus de riches livrées et coiffés de turbans très variés, donnent l'idée des grandes fortunes réalisées dans le commerce par les Parsis les plus industrieux et les plus intelligents des habitants de Bombay. C'est là, je crois, qu'on les rencontre en plus grand nombre.

Le recensement de 1872 les évalue à quarante-quatre mille. Ils sont facilement reconnaissables à leur singulière coiffure : sorte de casque assez élevé de toile cirée et sans visière. Ils sont très doux, très aimables, et paraissent très laborieux et fort intelligents.

Non loin de la ville noire est un marché tout

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

simple, tout moderne, construit un peu sur le modèle des Halles Centrales de Paris, mais absolument délicieux cependant, précisément parce qu'il est dans l'Inde où tout se transforme comme touché par la baguette d'une fée.

En réalité, rien n'est plus simple. De hautes galeries dallées, recouvertes d'un toit léger soutenu par des poutres de fer. Au point central où se croisent ces galeries, une fontaine. Bien. Maintenant suspendez le long des murs des festons de fruits : grenades à l'écorce de pourpre, oranges à la robe d'or, bananes jaunes, tomates, noix de coco ; chargez les éventaires de piles de légumes, de colliers de fleurs coupées à ras de tiges ; dites-vous que vous êtes à la veille du jour de l'an, qu'à Paris on patauge dans la boue, qu'on gèle sous les morsures d'une bise aigre ou qu'on se perd dans les plis d'un linceul de brouillard, et faites passer un rayon de gai, clair et chaud soleil sur ces fruits qui vous sourient, sur ces fleurs qui parfument l'air ; faites circuler au milieu des corbeilles de fruits et des dalles où ruissellent d'éclatants poissons une foule bariolée de femmes, d'Indiens, de Chinois, vêtus de couleurs claires, coiffés de turbans de toutes formes et de toutes nuances, d'enfants à moitié nus qui vous suivent, vous sourient en vous harcelant, et dites si vraiment ce n'est pas un lieu charmant qui se com-

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

pose tout seul en tableau avec un art infini pour le plaisir des yeux! Et savez-vous pourquoi les enfants vous harcèlent?

Bien entendu pour gagner quelques sous. Mais au moyen d'une gentille et amusante industrie. Dès que vous mettez le pied dans le marché, vous êtes réputé n'en devoir sortir que chargé des acquisitions les plus nombreuses et les plus encombrantes par leur poids et leur volume. Aussitôt vous devenez la proie d'un jeune drôle, aux dents blanches, à la mine éveillée et engageante, aux yeux vifs et provocants, qui, portant sur la tête une immense corbeille, ne vous quitte pas que vous ne lui ayez donné quelque chose à porter.

La corbeille attend les provisions d'un mois pour une famille nombreuse... Et vous n'achetez qu'une orange ou une banane, n'importe! le petit fait si bien qu'il en arrive à vous arracher votre orange; il la dépose dans sa corbeille et, criant, fendant la foule, bousculant les gens, vous précédant avec toute l'importance d'un courrier, il vous conduit jusqu'à votre voiture et vous remet votre orange comme s'il avait fait un véritable effort et acquis des droits éternels à votre reconnaissance.

De toutes parts, ces galeries s'ouvrent sur un jardin où se fait la vente des animaux vivants. De jolis perroquets se balancent sur des per-

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

choirs et font coquettement miroiter au soleil le scintillement de leur plumage varié. Des tourterelles blondes et blanches, des pigeons « coups de poignard », ainsi nommés parce qu'une large tache rouge à leur gorge délicate les fait ressembler à des victimes portant au cou la plaie sanglante faite par le couteau sacrificateur. Puis des singes en quantité, gourmands, fureteurs, grimaçants, sans cesse à l'affût d'une friandise que la main distraite ou curieuse du passant leur offre à travers les barreaux de leur prison. On se demande pourquoi, dans ce pays qui produit en abondance tous ces animaux, on sent le besoin de les acheter pour les tenir en captivité? C'est qu'il semble, indépendamment du goût de la possession, qu'il y ait un instinct secret qui pousse l'homme à se rapprocher de l'animal, à vivre un peu de sa vie et à l'associer à la vie humaine; comme une sorte de tendresse mystérieuse qui invite à un invincible rapprochement tous les êtres créés pour les confondre dans une communion de grâce envers le Créateur et dans l'oubli commun des communes souffrances!

Et voyez: en sortant de ce marché, vous vous faites conduire à l'hôpital des bêtes. C'est un vaste quadrilatère entouré de « box » où s'abritent les plus cruels spécimens des difformités animales. Des zébus estropiés, à trois jambes, ou la tête fixée dans un irréductible

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

torticolis, des faucons aveugles, des singes hors d'usage. Ils sont là, lamentables, et pourtant relativement heureux. Une nourriture abondante et fraîche, une litière généreuse, une eau claire distribuée largement par une élégante fontaine placée au centre de la cour; ajoutez-y un clair soleil qui égaie cet asile et le réchauffe de la douceur de ses rayons, et involontairement la pensée se porte vers les misères de notre Occident, les caves de Lille, les mines de mercure de la Sibérie, les enfers de Paris et de Londres; et l'on se prend à envier la pitié de ces religions si douces à la souffrance, si tendres à la bête, et dont les fidèles nourrissent sans envie et sans colère ces déshérités au milieu de leur pauvreté et de leurs misères à eux-mêmes.

Comme tout change! Cet hospice que nous avons trouvé si propre, si bien tenu, M. Cotteau l'a vu sordide et repoussant. Ce qui prouve qu'on aura tenu compte de ses justes observations et que, de 1878 où il a fait son voyage à 1890 où nous avons fait le nôtre, les choses ont changé d'aspect.

Mais ce n'est pas tout de se promener au crépuscule au bord de la mer, de circuler le jour dans la ville noire sous les rayons du soleil qui l'embrase.

Chaque soir, en regagnant l'Esplanade, nous longeons une longue muraille.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Derrière cette enceinte éclatent des chants et des cris mêlés aux accords d'une musique étrange. Des lueurs d'incendie éclairent le ciel et des tourbillons de fumée mouchetés de vives étincelles s'élèvent jusqu'aux étoiles.

Qu'est-ce?

C'est le « Hindû Burning », c'est-à-dire la crémation hindoue, les bûchers sans cesse allumés, qui rendent à « Agni », le dieu du feu, les corps qu'il a créés dans la généreuse fécondité de sa toute puissante divinité.

Il faut une permission. On la demande et l'on reçoit une carte ainsi conçue :

THE BOMBAY HINDU BURNING AND BURIAL GROUNDS COMMITTEN

Admit M. Cléry party

Honorary joint secretaries.

(Puis la signature)

N.-B. — *Visitors are requested not to touch anything within the premises.*

Ce qui veut dire que M. Cléry et « sa compagnie » sont admis à assister aux funérailles hindoues à la condition de ne toucher à rien dans l'intérieur.

Condition bien facile à observer.

Il est huit heures du soir. Après avoir franchi

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

la porte principale, on entre à droite par une porte basse. Un quadrilatère assez long; de distance en distance, les bûchers sont ainsi disposés : quatre tiges de fer assez élevées figurant un carré en forme de lit. Entre ces tiges, des bûches étendues dans le sens de la longueur. Un chemin assez large borde l'espace funéraire et vient aboutir à un hangar sous lequel se retirent les musiciens, les parents et les curieux. De place en place, déposées à terre, des civières de bambou où reposent les corps qu'attendent les bûchers. Ils sont là, enveloppés d'un suaire de coton blanc, entourés de bandelettes et tout semés d'une poudre rougeâtre que les aspersions d'eau lustrale transforment en taches sanglantes. Au fond, une grande balance où l'on pèse le bois qui doit alimenter le bûcher. Les flammes s'envolent en longues spirales et jettent sur les corps une lumière funèbre; les musiciens font rage et hurlent des stances où revient à chaque instant le mot : « Khâli! » poussé à toute voix. C'est lugubre!

Le bûcher est prêt. C'est le corps d'un pauvre homme qu'il va dévorer. Le fils, avec trois amis, enlève la civière de bambou. Un mouvement saccadé le renverse sur le lit funèbre où on l'accommode, et la civière, selon le rite, est lancée par-dessus le bûcher. Le corps est très long. Les pauvres jambes sèches et noires dé-

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

passent un peu les bûches en une raideur cadavérique.

Puis les parents s'approchent. On entoure le corps en récitant à voix basse les dernières prières, tandis qu'une urne circule de main en main où chacun puise de l'eau qu'il répand sur les yeux et la bouche du cadavre. Cette cérémonie terminée, le fils va prendre deux tisons et s'approche à reculons du bûcher auquel il met le feu à tâtons.

Le bois craque, la flamme pétille. De longs jets de fumée serpentent à travers les bûches. Les jambes, d'abord léchées par la flamme, blanchissent à l'intensité du feu; la peau se gonfle et éclate en de livides boursouflures et cette chair allumée se tord en des convulsions qui donnent l'illusion de la vie se débattant contre la douleur. C'est hideux.

Tout à côté, un bûcher qu'on achève de construire attend le corps d'une jeune femme morte en couches quelques heures auparavant. Elle est là, la pauvre enfant, liée sur son cadre de bambou, entourée des bandelettes sacrées. Sa forme mince soulève le suaire aux taches de sang. Quel âge a-t-elle? Quinze ou seize ans peut-être. La voilà passée de son lit de douleur à la couche funèbre et flamboyante qui va rendre sa douce enveloppe à l'immense nature, et pendant que la flamme s'apprête à la dé-

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

vorer, un voyageur inconnu, venu à travers la mer d'un pays qu'elle ne soupçonnait pas, contemple sa frêle dépouille avec l'attendrissement d'une âme sœur : « Va, pauvre petite fille indienne, doux parfum emporté par la brise du soir, et que Siva te donne pour abri dans son paradis de fleurs la corolle de la plus douce et de la plus tendre de ses fleurs ! »

C'est le mari qui préside aux derniers apprêts. Un grand jeune homme, assez beau garçon. Riche, paraît-il, et commerçant. Il arrange le bûcher comme il arrangerait son comptoir, avec autant de soin mais sans plus d'émotion. Il redresse les bûches, il ménage les intervalles nécessaires au passage de la flamme. Et pendant ce temps la pauvre enfant est là, étendue sur le sol, et peut-être sa petite âme voltige-t-elle au-dessus du bûcher funéraire et, tout inquiète encore de sa vie nouvelle de légère flamme aérienne, ne comprend-elle pas que ces flammes terrestres vont dévorer ce corps qui palpitait à toutes les joies de la vie, de l'amour, et aux espérances de la maternité !

Plus loin, un bûcher achève de se consumer. Il a fait son œuvre. La fournaise encore flamboyante s'apaise peu à peu. Un brahme en fait le tour, marchant à reculons, tenant sur son épaule gauche un vase de terre rempli d'eau qu'il répand goutte à goutte.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Le veuf a fini ses apprêts. Un barbier l'attend pour lui raser la tête en signe de deuil. Il ne pourra se remarier que dans trois ans. En attendant, il va passer la nuit là, et demain matin, à l'aube naissante, il ira porter à la mer, avec les cendres du bûcher, les derniers vestiges de celle qui fut sa compagne.

On ne parle ici que de l'arrivée du Czarewitch. Tout le monde est sur les dents. Enfin, il est annoncé pour aujourd'hui 23 décembre. Dès le matin, la haie des curieux se forme sur la longue voie qu'il doit parcourir en venant de la rade où le cuirassé qui l'amène a jeté l'ancre. Rien de plus intéressant que le spectacle de cette foule. On ne saurait imaginer la diversité des costumes et des couleurs : surtout celles des turbans. Il y en a de rouges brodés d'or avec la corne saillant au milieu, comme la corne du bonnet des doges de Venise. D'autres, énormes, en mousseline blanche pailletée d'or, ou vert tendre, ou lilas, ou bleue... mais je n'en finirais pas : imaginez toutes les couleurs connues et celles à découvrir encore.

Puis les types les plus variés, depuis le géant de l'Afghanistan, au teint presque clair, jusqu'au Mogol à la peau jaune, en passant par toutes les nuances qui vont du noir au blanc à travers toutes les dégradations du brun. Au milieu de cette cohue, des cipayes à cheval, vêtus

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

d'un uniforme bleu foncé, avec le turban gris-bleu et or, presque tous superbes et admirablement montés, s'échelonnent le long de la rue pour contenir la foule.

Des officiers anglais, également à cheval, parcourent l'espace au grand galop et font reluire au soleil qui nous dévore leurs habits rouges, étincelants d'or, et leurs casques d'acier inondés de plumes blanches.

D'élégantes voitures attelées de chevaux magnifiques se croisent en tous sens, portant des Anglais ou de riches « banians ». C'est ainsi qu'on nomme les marchands, revêtus de costumes splendides. Ce ne sont que robes brochées d'or et d'argent, tissées à Bénarès de la soie la plus fine, ou présentant sur un fond de velours les plus délicats ramages. Le canon tonne du port, l'escadre impériale lui répond. Dans cet air sec et cette atmosphère embrasée, les détonations résonnent avec une intensité presque douloureuse.

Le soleil, au plus haut du ciel, répand une effroyable chaleur et fait étinceler l'acier des sabres, l'or des uniformes, les brocarts des costumes, les magnificences des turbans : des fakirs tout nus, le corps couvert de cendre, la figure bariolée de peintures sacrées, se mêlent à la foule. Enfin la voiture de gala est signalée. Attelée de quatre chevaux rapides, elle passe au

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

grand trot, portant le Czarewitch et S. E. lord Harris, gouverneur de Bombay, précédée d'un détachement de cipayes, le sabre nu, et suivie d'autres voitures portant l'escorte.

Elle passe rapide, sous ce soleil de feu, laissant un dernier éclat, une dernière vibration de bruit, de couleurs, de flamboiement... pendant que dans un espace assez vaste que borde la route, des zébus continuent à brouter tranquillement, ne tournant pas même leurs yeux de velours pour voir ce fils d'empereur sur les pas duquel toute cette poussière humaine balaye le sol de ses respects!

Je viens de nommer lord Harris, gouverneur de Bombay. Je serais le plus ingrat et le plus discourtois des voyageurs si je n'en parlais pas ici comme il convient. Lord Harris, en effet, vaut mieux qu'une simple citation en passant. Quand je vous aurai dit que c'est le plus parfait gentleman du monde et le plus accueillant des hôtes, qu'il remplit admirablement les difficiles fonctions que lui a confiées le gouvernement de la Reine, je n'en aurai encore rien dit. Il faudra ajouter qu'à la plus rare amabilité il joint une dignité que lui commandent sa naissance et son poste, qu'il parle de toute chose avec la connaissance approfondie du sujet qu'il traite; que sa sollicitude toujours en éveil ne néglige aucun des graves intérêts dont il a la charge; qu'il sait

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

allier la bienveillance qui vient du cœur, à la fermeté qui vient de la raison et qui assure le respect nécessaire d'une autorité qui s'exerce souvent dans des conditions difficiles. Voilà ce qu'on en sait et ce qu'on en dit à Bombay. Il y faut ajouter, quand on a eu l'honneur d'être reçu par lui, qu'il est aidé dans les soins de l'hospitalité qu'il exerce, par lady Harris, dont on ne saurait assez louer la grâce aimable, le tact parfait et la simplicité familiale mêlée à la plus fine distinction.

La veille de ce grand jour, nous avions été reçus à dîner au palais de la Présidence, situé à la pointe de Malabar-Hill. On y arrive par une route qui, à un kilomètre de la maison, s'engage dans un joli bois de cocotiers, de palmiers et de pins.

Le palais est situé dans un beau jardin, où croissent sans effort les arbres rares et les fleurs les plus délicieuses.

Les appartements de réception, situés au rez-de-chaussée, sont très vastes et donnent sur la mer; le soleil, qui se couche à l'horizon, les éclaire de ses mourantes flammes.

Un très grand salon, meublé avec une élégance sobre et harmonieuse, est séparé de la salle à manger par de hautes portes d'un bois de fer, toutes fouillées et sculptées avec la patience du génie indien qui y a prodigué les

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

fleurs, les animaux et les feuillages les plus délicats. Je me faisais une idée sombre de ce dîner. Pensez donc : n'avoir pas un mot d'anglais à son service, et passer une soirée entière avec des gens que je soupçonnais d'être aussi avancés dans ma langue que je l'étais dans la leur. Et cependant pour rien au monde je n'aurais manqué cette occasion de voir de près la haute vie anglaise aux Indes. Dieu eut pitié de moi... ou plutôt mes hôtes. Ils mirent tout ce qu'ils savaient de français à ma disposition avec une grâce charmante, jusqu'à une très jolie lady près de laquelle je me trouvai à table et qui, reconnaissant du premier coup d'œil une infirmité que je ne pouvais songer à dissimuler, m'honora du plus gentil gazouillement du monde, grâce auquel je pus ne pas me sentir trop isolé. Lord et lady Harris voulurent bien en faire autant, et le souvenir de cette complaisance est resté gravé dans mon cœur en traits ineffaçables!

Le dîner, préparé à la française, était servi par une nuée de boys aux pieds nus, aux caftans écarlates brodés d'or, qui ne vous laissaient pas même le temps de former un désir, et, parmi les convives, quelques très aimables jeunes gens, vêtus d'habits noirs aux parements jaunes, qui forment la maison civile et militaire du gouverneur.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Le lendemain de son arrivée, le Czarewitch assistait à un grand bal auquel nous fûmes conviés.

La salle de bal, ruisselante de lumières, était animée par de brillants uniformes et les costumes magnifiques des Indiens : de jeunes rajahs portant au cou des colliers de perles à plusieurs rangs d'une grosseur et d'un éclat incomparables, des poignards et des sabres dont la poignée seule vaut une fortune par les diamants et les rubis dont elle ruisselle ; et de jeunes et jolies Indiennes vêtues de leur pagne de soie blanche brochée d'or et d'argent et bordée d'un mince filet de soie brodée au Japon. Et sur elles encore éclataient les diamants et les perles à les prendre pour des reines de Golconde en villégiature ou des fées marines en rupture de grottes nacrées !

Loin, bien loin de l'orchestre, dont les sons n'arrivaient que comme l'écho affaibli d'une musique lointaine, dans un petit salon tapissé de fougères et de plantes rares, un jeune homme semblait flirter avec une jeune fille. Derrière le divan où ils étaient assis, une large baie s'ouvrait, sur la mer dont le flot apaisé venait mourir au pied d'une pente tout envahie par des touffes de fleurs et des buissons de plantes aromatiques. L'air attiédi circulait autour d'eux

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

alangui par les parfums de la sève, un rayon de lune glissait sur la mer tranquille et je me disais qu'il eût fallu là, en costume de la Renaissance, Pétrarque disant aux pieds de Laure ces sonnets qui ont traversé les âges.

Dans la salle cependant, la valse continuait, et pour empêcher que les groupes de danseurs ne se heurtassent, deux grands serviteurs tout noirs, vêtus de leur éclatant caftan or et rouge, avaient tendu un long câble de pourpre qui partageait le salon, et ajoutaient ainsi le pittoresque de leur présence au pittoresque de cette réunion déjà si brillante.

Le souper me rapprocha de M. le consul de France, avec lequel j'eus le plaisir de traiter de hautes questions commerciales assez mal à leur aise dans ce milieu; puis le long de la mer une voiture découverte nous ramena à l'Esplanade sous le rayon protecteur et enchanté de la lune. Dans la douceur d'une atmosphère embaumée des parfums nocturnes de la terre indienne et l'esprit tout rempli encore de cette vision charmante où se pressaient les félicités terrestres d'une élite privilégiée, nous rasons le mur lugubre où les clartés mourantes des bûchers qui s'éteignent flamboient encore sur le ciel bleu, et les voix aigres des musiciens et des chanteurs funèbres envoient à nos oreilles le déchirant « Khâli! » comme pour nous rappeler que le bal

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

n'est que l'illusion passagère et que la mort est la réalité sombre!

Après le bal, et le lendemain, la « garden party ».

A Parell, distant d'environ deux kilomètres, le gouverneur possède une vaste maison de campagne au milieu d'un parc immense, où il ne va guère, préférant à cette habitation sa résidence de Pounah, pour laquelle lady Harris et lui paraissent professer le goût le plus vif.

C'est là que doit avoir lieu « le carrousel ». Dans une très longue et très large allée, on a disposé les accessoires de cet exercice. Des têtes de bois placées de distance en distance ou de menues planchettes de quelques centimètres carrés. Vous connaissez tout cela. Une escouade de cipayes, sur des chevaux superbes, attendent le signal. Chacun d'eux s'élance à son tour au galop de sa monture qui semble véritablement voler, et de sa lance enlève la planchette ou la bague pendue à une sorte de potence. Quelques-uns font des prodiges d'adresse. Puis on se réunit dans les salons où une collation attend les invités. C'est à peu près le même personnel qu'au bal de la veille : la même magnificence dans les costumes, dans les équipages et dans les livrées.

On nous avait parlé d'un mariage parsi

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

comme d'une des cérémonies les plus intéressantes pour un étranger. Nous eûmes la bonne fortune d'être conviés à cette solennité. Sur une des rues qui conduisent à la ville noire s'ouvre l'allée d'un joli jardin. La porte est décorée de guirlandes de fleurs, c'est le pandam. Par une haute porte, située sur l'allée, on pénètre dans une vaste salle où a lieu la cérémonie. Dès l'entrée, nous sommes accueillis par les sourires les plus aimables de gens qui, en excellent anglais, nous souhaitent la bienvenue, et je ne saurais trop insister sur l'élégante cordialité qui vous fait tout de suite de la famille.

La salle où nous pénétrons est pleine de monde. Les parents, les amis, les invités en habit de fête causent par groupes, tandis que de jolis enfants, en riches costumes de gala, courent partout en présentant aux baisers de tous leurs petites figures éveillées et joyeuses. On célèbre deux mariages en même temps.

Bientôt les couples font leur entrée. Ce sont les deux frères qui épousent les deux sœurs.

L'un des fiancés est petit, bossu et laid; et l'on est saisi d'une sorte de tristesse en le comparant à la jolie fille qui va devenir sa compagne.

L'autre est assez beau garçon. Ils s'asseyent tous quatre sur des fauteuils préparés au milieu de la salle et la cérémonie commence.

Des jeunes filles entourent les deux mariées

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

et tendent autour d'elles de grands voiles de mousseline blanche pour les dérober à la vue des spectateurs, tandis qu'elles changent de robe. Cette cérémonie se répète jusqu'à trois fois. Puis quand elles ont repris leur place, un prêtre s'approche des deux groupes, les enlace d'un interminable fil blanc qui paraît les lier d'inextricables nœuds. Pendant ce temps, de jeunes garçons vêtus de blanc apportent de grandes châsses d'argent vitrées qui laissent apercevoir des robes infiniment riches, et de nombreux cadeaux, puis des gâteaux, puis des bouquets en filigrane ou en argent ciselé. D'autres jeunes gens circulent dans la foule et offrent aux spectateurs, sur des plats d'argent, de petits paquets de bétel liés dans une feuille verte et prêts à être mâchés, et des bouquets de fleurs arrosés d'essence de rose ou de jasmin.

Enfin, on a délivré les mariés des fils symboliques dont on les avait enlacés.

Le grand prêtre s'avance au milieu de plusieurs autres prêtres. Ils sont de haute taille; leur figure est régulière et majestueuse; ils sont vêtus d'une longue robe blanche bordée d'un liséré d'or et serrée à la taille. Leur tête est coiffée d'un haut bonnet blanc, également brodé d'or. Il s'avance et, d'une voix forte, il entonne une sorte de mélopée : un très aimable assistant explique en anglais à ma femme que

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

c'est un discours dans lequel il exhorte les époux à la sagesse, à la douceur, à la patience et à la vertu, en leur souhaitant toutes les félicités imaginables, et de temps en temps, sans interrompre son allocution, il lance à la tête des mariés une poignée de riz, signe d'abondance.

Il paraît que la cérémonie doit durer une grande partie de la nuit. Nous nous retirons, d'abord par discrétion, puis par désespoir de la voir finir.

Le lendemain, nous nous faisons conduire aux « Tours du Silence ».

Par une assez longue route en pente douce on arrive à un jardin situé sur une éminence qui domine la ville. On franchit une porte, on monte encore, et en haut d'un assez large escalier de pierre se trouve l'entrée du jardin où s'élèvent les fameuses tours.

Le jardin est ravissant. Très bien entretenu, ses allées se croisent sous de beaux arbres au milieu de touffes de fleurs exquises. Puis de distance en distance s'espacent les cinq tours.

Imaginez des puits dont les margelles de pierre s'élèveraient à huit mètres de terre. L'intérieur ne vous en est révélé que par un petit modèle en plâtre que le gardien vous fait voir à l'entrée.

Voici la description très exacte qu'en donne

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

M. Cotteau, et qu'il me permettra de lui emprunter :

« Qu'on s'imagine une rotonde sans toit, haute de huit à dix mètres et large de vingt. Un peu au-dessous du sommet se trouve un plancher légèrement incliné en forme d'entonnoir et aboutissant à un puits central ayant une ouverture de trois mètres de diamètre, profond de quatre étages et percé latéralement de huit rangées verticales de trous correspondant à des souterrains. Le plancher, dont nous venons de parler, est divisé en trois zones concentriques de largeur égale, entre lesquelles on a ménagé un étroit sentier. Chacune d'elles est divisée en soixante-douze compartiments aux saillies peu apparentes, séparées par de petites rigoles rayonnant du centre à la circonférence et ayant leur écoulement dans le puits central. Les dalles de la zone la plus élevée, voisine des murs de la tour, reçoivent les cadavres des hommes, celles de la deuxième les femmes, et celles de la troisième les enfants. Les corps y sont complètement nus et doivent y séjourner quatre mois. »

Et maintenant que vous avez la description exacte des appareils, entrons.

Le gardien, vieil invalide à trogne exceptionnellement purpurine, vous fait signe que vous pouvez avancer. Rien dans ce lieu ne respire

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

l'horreur. Les arbres balancent à la brise de mer la parure de leur éternelle verdure. Tout à coup, au détour d'une fraîche allée, l'une des tours dresse devant vous, sous l'ardent soleil, la blancheur éclatante de sa dure silhouette ; des vautours gras, repus, dorment lourdement sur la margelle de pierre, cuvant leur horrible festin.

Et tout à coup vous vous arrêtez, saisi à la gorge par le sentiment d'une inexprimable angoisse. C'est que votre esprit a franchi l'infranchissable barrière. Votre pensée a pénétré là où ne pénètre aucun œil humain, et le spectacle qu'elle a entrevu vous a cloué sur place dans la vision du plus abominable cauchemar.

A deux pas de vous, derrière ce mur, ils y sont, ces cadavres, nus, étendus sur la pierre brûlante ; et vous les voyez dans les formes de l'agonie suprême, en proie à ces vautours qui les attendaient et qui les dévorent. Eh quoi... Là ces beaux jeunes gens tout à l'heure si pleins de vie et de force?... Et ces jeunes filles du mariage d'hier... là aussi?... Ces yeux profonds et doux comme l'œil de velours des gazelles, ces dents blanches encadrées dans ces lèvres vermeilles... ces jeunes chairs délicates et parfumées déjà pour le chaste baiser des fiançailles... là aussi?... Et ces frêles enfants si gais et si doux... il a suffi d'une diphtérie, d'un vent de fièvre... que sais-je!... et les voilà là,

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

eux aussi, et toute cette jonchée printanière, moissonnée par la mort, attend le funèbre baiser des vautours; et dans ce lieu d'horreur, ce ne sont plus que lambeaux flétris arrachés par ces becs avides, qu'entrailles déchiquetées, membres tordus, seins flétris, prunelles dévorées, et le rictus hideux des lèvres déchirées par les oiseaux sur ces dents restées blanches, et qui semblent rire d'un rire de fou à donner la folie à ceux qui le pourraient entendre!

Et sous ce soleil de feu le frisson se glisse dans vos veines! Il vous semble que ces arbres à l'ombrage délicieux sont les gibets d'où l'on a décroché tous ces morts; ces fleurs si suaves vous paraissent nourries des sucs pestilentiels distillés par la mort... leur parfum vous saisit comme une haleine de typhus échappée de ces lèvres muettes... ces vautours au vol pesant vous semblent le sépulcral et vivant charnier où votre propre chair s'engloutira bientôt; et vous fuyez sans tourner la tête, chassé par le fouet aigu de la vision que votre âme a enfantée!

Mais ce ne sont pas les Parsis qui ont inventé ce dernier supplice après que tous les supplices d'ici-bas ont cessé, cette dernière injure aux cadavres que la mort a soufflétés de sa suprême injure. C'est l'administration anglaise qui a exigé que ces corps, pouvant devenir une cause

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

d'infection, fussent dévorés par les oiseaux de proie qui ne laissent d'eux que leur squelette.

En Perse, les « Tours du Silence » existent aussi, mais une grille défend les morts de l'approche des hideux carnassiers.

Là aussi, exposés dans leur nudité, les cadavres attendent la dissolution suprême. Mais c'est le soleil seul qui les voit et qui les touche de son rayon brûlant. Fils du feu, ils retournent au feu dans le baiser libérateur de son ardente flamme, et lorsque le Dieu a fait son œuvre silencieuse et éclatante, c'est dans une dernière caresse qu'il aspire le dernier lambeau de cette forme qu'il rapporte à l'âme retournée déjà au foyer de lumière, de chaleur et de vie!

Nous voulions aller aux grottes d'Ellora : c'est une des curiosités les plus fameuses de l'Inde. Hélas! il a fallu y renoncer! Le Czarewitch et son escorte, qui partaient pour cette expédition, avaient réquisitionné tout ce qu'il y avait de moyens de transport disponibles. J'ai peur qu'il n'y ait trouvé que la moitié du plaisir que nous nous promettions, et alors, vraiment, la compensation ne serait pas suffisante!

Nous prenons notre parti et nous remplaçons les grottes d'Ellora par les grottes de Carlee. Nous partons à huit heures du matin. Nous déjeunons dans le train, et à deux heures nous

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

débarquons à la station de Carlee, située en rase campagne.

« Très bien. Mais où sont les chariots pour nos bagages et les voitures pour nous-mêmes? »

Et le chef de gare, poli, mais un peu ironique, nous répond qu'il ne sait pas du tout ce que nous voulons dire. Les gens qui nous ont parlé de voitures sont des rêveurs!

« Ah! à Lanoli, peut-être. A Lanoli, je ne dis pas! Mais Lanoli est à six milles.

— Hé bien! Nous allons nous installer au bungalow.

— Oui. Mais il faut y aller. Le bungalow est à plus d'un mille.

— A plus d'un mille! Mais comment y aller?

— Dame! à pied.

— Par ce soleil?

— A moins d'attendre qu'il ne soit couché. »

Pendant ce colloque, nous étions entourés d'une foule. Dans l'Inde, la foule sort des cailloux. Des gens de bonne volonté s'offrent à porter nos bagages. Et nous partons. Pendant le trajet, nous supputions les délices du bungalow. D'abord un bon bain bien frais pour nous débarrasser de la poussière et nous reposer. Puis un bon dîner que nous commanderons avec soin. Puis au retour des grottes et après le dîner, une bonne demi-sieste, étendus sur les longs fauteuils de la véranda, avec la

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

fraîcheur du soir tombant de la montagne, et vraiment nous aurons bien gagné tout cela, car la chaleur est terrible. Enfin, nous arrivons au bungalow, et...

... Nous le trouvons occupé par deux jeunes officiers anglais qui s'y sont installés pour chasser pendant les fêtes de Noël, et qui, l'occupant tout entier, nous enlèvent tout espoir d'y manger et d'y dormir! Nous expliquons notre détresse et ils nous offrent d'envoyer chercher des voitures à Lanoli, distant d'environ six milles, pendant que nous irons visiter les grottes. Celles-ci sont à trois milles, dans la montagne. Nous partons sous un soleil de feu. En route, à travers la plaine, nous trouvons une peau de serpent : c'est une longue couleuvre qui est venue là se déshabiller. Un peu plus loin, autre peau. Décidément, c'est le cabinet de toilette des reptiles. C'est, du reste, le seul vestige de serpents que nous ayons aperçu pendant tout notre voyage. Dans l'Inde où, en moyenne, ces animaux font dix mille victimes par an, on n'en aperçoit pas un seul pendant l'hiver. L'hiver! Si vous saviez la température dont nous jouissons pour aller aux grottes!

Mais il faut y aller.

« Où est-ce?

— Là-haut.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

— Comment, là-haut?

— Oui, ce point blanc que vous apercevez presque au sommet de la montagne, c'est là.

— Bonté du ciel! »

Nous grimpons, nous grimpons toujours. Le soleil n'a pas désarmé. Il fait poudroyer le sol, étinceler le rocher, se tordre et craquer les branches desséchées des menus buissons qui nous accrochent au passage comme pour nous empêcher d'aller plus loin : et la soif devient intense, aiguë comme si nous avalions des lames de nopal, et nous montons toujours! Oui, mais en arrivant nous allons l'éteindre dans le pur cristal d'une source murmurante! Ah! oui! Nous arrivons... et au lieu du pur cristal on nous offre dans des vases de cuivre une eau bourbeuse, fétide, odieux véhicule d'une armée de microbes plus nombreuse que les légions de Tamerlan! Horreur... la soif augmente. Tantale, au fond des enfers, se réjouit d'avoir sur la terre des compagnons de détresse! Et il faudra redescendre, prendre les voitures qui nous ramèneront à la station de Lanoli, et voilà rentrées dans le domaine des chimères nos espérances de repos, de repas et de bain régénérateur!

Ces grottes, c'est la montagne même creusée et sculptée comme à Elephanta. On entre dans une salle majestueuse de soixante mètres de longueur à peu près : elle est bordée de chaque

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

côté par quinze colonnes très hautes dont le chapiteau soutient deux éléphants accostés, portant chacun un groupe de deux personnages : tout cela sculpté en pleine pierre. Les figures sont plus intéressantes que celles qu'on trouve généralement dans le Sud. Les attitudes ne manquent ni d'élégance ni de souplesse, et il y a plus de variété dans les physionomies. Le vestibule est orné à droite et à gauche de trois énormes éléphants pris dans le roc en très haut relief et vus de face, servant de cariatides à une paroi de muraille gigantesque toute sculptée, où il semble que l'art musulman, infiniment plus délicat et plus fin, ait laissé son empreinte. Au-dessus de cette vaste salle, une autre moins haute de plafond, entourée d'une infinité de cellules vides taillées dans le rocher et d'une extraordinaire sonorité : on y arrive par un escalier rudimentaire dans le roc (toujours !) et une échelle de bois... à se rompre le cou. Enfin, nous redescendons au bungalow. Les voitures sont là. Les officiers anglais nous ont fait préparer un lunch très élégant. Nous prenons une tasse de thé : nous échangeons nos cartes, puis un fort « shake hand »... et nous partons, encore une fois les obligés de cette hospitalité anglaise qui, dans l'Inde, ne se dément jamais, toujours empressée, cordiale et aussi élégante que les moyens de l'exercer le permettent.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Allez ensuite à Elephanta, vous aurez à peu près le même spectacle que je me dispense de vous décrire par le menu. C'est encore la montagne taillée et comme pétrie par la main religieuse des ancêtres, et l'on est frappé du contraste entre ces constructions gigantesques qui semblent avoir été dressées par des Titans et ce peuple grêle aux membres minces, aux extrémités fines, que le poids d'une fleur ou d'un éventail semblerait suffisant à fatiguer!

Le lendemain j'étais au Victoria's Garden, très beau jardin botanique et géologique entretenu aux frais de la Reine, auquel il est dédié. Là j'ai assisté à une singulière consultation. Dans un pavillon isolé se tenait un superbe tigre qui, probablement dans un accès de mauvaise humeur, s'était dévoré la queue jusqu'à l'os. Pendant que je le regardais avec la douce pitié due à son accident, arrive un monsieur très grave, mis à l'européenne, orné d'une paire de lunettes d'or et suivi d'un Indien portant un petit vase plein d'un liquide jaunâtre et un long bambou terminé par une plume d'oie. C'était le médecin du tigre. En l'apercevant, celui-ci fit entendre un grognement sourd. L'autre, sans s'émouvoir, trempa le bout de la plume dans le liquide jaune et, passant son bambou à travers les barreaux de la cage, commença à frictionner la plaie béante. Le grogne-

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

ment s'accentua et monta peu à peu jusqu'à des notes farouches, cependant l'animal ne fit pas un mouvement pour se soustraire à la friction qui, évidemment, lui causait une sensation de brûlure des plus désagréables. Mais, évidemment aussi, il avait compris que c'était un traitement qu'il fallait souffrir pour guérir et, s'il protestait contre la cuisson par ses cris rauques, il protestait de son consentement par son obéissance. Là, les animaux sont bien logés, bien soignés, et au milieu du jardin s'élève une petite grotte de rochers habitée par des serpents, qui déroulent leurs longs anneaux au soleil natal qui les caresse de son haleine enflammée.

Mais l'heure du départ a sonné. Nous ne sommes restés que trop longtemps ici, arrêtés par les fêtes impériales et la bonne grâce de lord et de lady Harris.

Ce soir, à onze heures, nous prenons le train. En attendant, nous allons nous promener dans la ville noire, où nous assistons à un extraordinaire spectacle : celui d'un riche mariage hindou. La longue rue qui mène au bazar est éclairée de veilleuses d'huile de coco, qui jettent une lumière vive et gaie. Que dis-je, un mariage! ce sont trois mariages qui vont se célébrer ensemble et dont les riches cortèges défilent successivement sous nos yeux. Car ce

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

sont des gens de hautes castes qui procèdent à ces cérémonies, et la splendeur de la mise en scène l'indique suffisamment.

C'est d'abord un char immense traîné par deux énormes zébus et couvert de musiciens qui font rage de tous leurs instruments. Puis trois landaus découverts encombrés d'une multitude d'enfants parés de leurs plus riches atours. Ce ne sont que robes de velours et de soie brodées d'or et d'argent, colliers d'or et de perles... toute une féerie! Puis une longue file de chevaux richement caparaçonnés, la tête ornée d'un bouquet de plumes, portant chacun un enfant en grand costume. Sur le premier s'avance majestueusement le fiancé, escorté par un serviteur qui l'abrite sous un large parasol, bien qu'il fasse nuit noire, tandis que de l'autre côté un autre serviteur l'évente avec un éventail de métal. A la suite, de vastes châsses en argent repoussé et ciselé, portées chacune par quatre serviteurs et laissant voir à travers leurs vitres les riches cadeaux destinés aux époux. Puis une théorie de brahmes en longues robes blanches brodées d'or, coiffés d'un haut bonnet blanc également brodé. Enfin les invités en habits de fête, revêtus du pagne blanc drapé comme les Romains drapaient la toge et qui fait ressembler tous les Indiens de Bombay à des contemporains de Jules César.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Tous escortés de domestiques portant des machals, longs bambous terminés à leur extrémité par une grille en forme de vase où brûle un bois résineux qui répand une assez vive clarté. Et tout ce cortège se déroule au milieu des bruits, du fracas, de l'agitation, de l'encombrement de la rue : car la vie ne s'arrête pas pour si peu. Ce sont les tramways qui sifflent désespérément pour réclamer passage, ce sont les voitures qui passent au grand trot de leurs agiles chevaux, ce sont les grands chars qui circulent au pas pesant de leurs lourds zébus chargés de balles de coton ou de sacs de grains, des marchands ambulants, des nettoyeurs de la rue avec leur grande corbeille sur la tête et leur petit balai à la main : et tout cela se pousse, s'arrête, repart, se coudoie et se bouscule avec la patience, la tranquillité et la bonne humeur qu'on ne saurait attendre que de cette population si douce et si aimable.

De temps en temps une grosse cloche placée dans une maison silencieuse en bordure sur la rue, fait entendre un son grave, lent et prolongé, qui plane au-dessus du bruit de la rue et s'en va mourir lentement bien haut, bien haut, jusqu'aux étoiles qui se sont allumées dans le ciel, si loin de ces joies.

Nous revenons à l'hôtel. Le long de l'Esplanade, dans de grands espaces vides qui la bor-

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

dent, de petites lumières tremblotent, allumées de loin en loin. Ce sont des groupes de Parsis qui se réunissent là. Leur serviteur étend par terre un petit tapis sur lequel ils s'accroupissent, allume une ou deux lanternes qui les éclairent, et jusqu'au jour ils jouent aux cartes d'interminables parties qui recommencent chaque nuit!

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

BARODA — AHMEDABAD — MONT ABOU

Baroda.

En quittant Bombay, nous nous dirigeons sur Baroda : notre première étape vers le nord. Nous allons entrer en contact plus direct avec l'Inde « des Rajahs », cette partie de l'Hindoustan où la civilisation et surtout l'art musulman ont laissé des traces profondes.

Je dis « l'Inde des Rajahs » en souvenir du beau livre de M. Rousselet qu'il serait bon de lire avant d'entreprendre ce voyage et qu'il est bien agréable de relire au retour, car il vous rend avec fidélité les impressions que vous avez reçues s'il vous donne le regret de tout ce que vous n'avez pas vu. En effet, M. Rousselet a eu la rare bonne fortune de faire ce voyage dans les conditions où il doit être fait. Il y a

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

consacré six ans! Il savait non seulement la langue principale, l'indoustani, mais les différents dialectes qui se parlent dans le pays! A la bonne heure. Aussi M. Rousselet a-t-il vu une foule de choses qui nous ont échappé.

D'abord parce qu'il est impossible, dans un espace de temps aussi court, de faire autre chose qu'*entrevoir* l'Inde. Songez que ce territoire est immense, puisqu'il est grand comme la plus grande partie de l'Europe : c'est-à-dire la France, l'Allemagne, l'Autriche, l'Espagne, l'Italie et l'Angleterre réunies! Que, par conséquent, les distances à parcourir sont considérables, puisque nous avons passé six cent trente heures en chemin de fer.

Et puis l'on croit généralement que les Rajahs, Maharajahs, Nizams, etc., sont des personnages facilement abordables : oui, pour celui qui peut attendre leur bon plaisir; non, pour le voyageur pressé par le temps et talonné par la nécessité du retour. Il faut d'abord une lettre d'introduction pour le résident anglais accrédité auprès du prince. Puis il faut que le résident demande et obtienne une audience qui s'accorde au jour et à l'heure fixés par le Rajah. S'il est en affaires, ou en prières, ou en chasse, ou en déplacement quelconque, ou simplement dans son harem, où il s'absorbe pendant quinze jours et plus dans une absolue

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

invisibilité, il faut avoir la patience de s'en remettre à sa discrétion.

Mais lorsque vous serez en présence du prince, il y aura un obstacle absolu et presque infranchissable à ce que vous gagniez ses bonnes grâces : c'est que vous ne parlez pas sa langue. Or, ce n'est que par ce moyen que vous entrerez dans sa faveur, et ce n'est qu'en entrant dans sa faveur que vous pourrez connaître la grande vie indienne avec toutes ses séductions et toute sa poésie. Aussi M. Rousselet dit-il excellemment :

« Il est certain que vous ne ferez jamais un pas vers la connaissance du caractère hindou, tant que vous ignorerez la langue du pays et que vous refuserez de vous plier aux habitudes nationales. Comme chez tous les peuples peu civilisés, le fond du caractère de l'Hindou est une défiance extrême de l'étranger.

« Que lors d'une première entrevue vous le choquiez, soit par un mot dont vous ne saisissez pas la portée, soit par ignorance des mœurs, il y verra l'ironie ou l'insulte, et, quoi que vous fassiez, vous n'obtiendrez jamais sa confiance. »

Vous pensez bien que ce qui est vrai d'un particulier est bien plus vrai encore d'un prince vivant au milieu de courtisans très courbés devant lui et d'une domesticité qui sent encore l'esclavage.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

C'est donc grâce à cette double connaissance des mœurs et du langage hindous que M. Rousselet put pénétrer auprès du Guicowar ou roi de Baroda, alors Kunderao, car ceci se passait en 1865. Il avait du premier coup conquis ses bonnes grâces, car : « il fut charmé de voir que je lui répondais directement dans son idiome goujirati ! »

Je le crois bien. Il eût été difficile, le « Guicowar », s'il n'eût pas été charmé de voir un simple Français lui répondre dans son idiome, et l'idiome goujirati, car, comme dit Molière :

Ce ne sont pas des prunes que cela!

Mais aussi, grâce à cela, M. Rousselet fut logé dans un merveilleux pavillon tout près du palais du « Guicowar », servi par ses domestiques, entouré par ses courtisans, qui espéraient quelque reflet de la faveur du maître. Il prit part à ses chasses et à ses plaisirs. Il assista à des combats d'éléphants et de rhinocéros; il vit dans l'arène royale des lutteurs nus se déchirant à coups de griffes de corne fixées à leurs doigts. Croyez-vous qu'il eût été l'objet de toutes ces prévenances s'il n'eût pas su le goujirati et s'il eût été réduit à correspondre avec le Guicowar au moyen d'un interprète plus ou moins instruit, intelligent et fidèle?

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Et puis, croyez-moi : à moins que vous ne soyez le prince de Galles voyageant dans ses États ou quelque fils de maison régnante ou ayant régné, le temps des grandes splendeurs est passé dans l'Inde. Non pas que ces princes aient perdu le goût de la magnificence et de l'hospitalité fastueuse, mais leur fortune n'est plus à la hauteur de leur générosité. Ceux qui sont riches encore le sont beaucoup moins qu'autrefois, et ils ont des charges très lourdes qu'ont augmentées encore les besoins d'une civilisation nouvelle : chemins de fer, postes, télégraphes, police. Des rois ont disparu, comme le roi de Lahore ; d'autres se sont amoindris, et leur cour, dont le luxe entourait et augmentait le leur, s'est apauvrie. Cherchez donc maintenant dans l'Inde l'équivalent de la soirée d'adieu donnée, le 30 mars 1832, au prince Alexis Soltikoff par Shir-Sing, roi de Lahore :

« Depuis ma dernière lettre (c'est lui qui parle), voici ce qui s'est passé. Je suis allé prendre congé du roi Shir-Sing, dans le jardin de Shalimar, où il s'était établi depuis quelques jours.

« Il nous a donné une fête magnifique. Tout le jardin était illuminé de bougies, depuis le bord des bassins et des canaux jusqu'aux branches des orangers, au tronc argenté ou doré.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

« Des verres ou plutôt des flacons de couleur placés devant ces bougies teignaient de rouge ou de vert les eaux jaillissantes. (Vous voyez que nous n'avons même pas inventé les fontaines lumineuses! Nous les avons perfectionnées tout au plus.) Ajoutez à tous ces éblouissements un feu d'artifice continuel, la splendeur de cette cour guerrière, tout ce luxe fabuleux, ce jardin aux allées tapissées de châles de cachemire, et tous ces chevaux trépignant sur ces châles; l'odeur enivrante de la fleur des orangers, la danse plus enivrante des bayadères, et dites-moi si ce n'était pas le cas ou jamais de s'écrier avec le pauvre Tom du *Roi Lear* : « Dieu garde nos cinq sens! »

« La veille de mon départ, je suis retourné dans ce jardin de Shalimar pour prendre congé, et quelle fut mon agréable surprise lorsque, après qu'on eut placé à nos pieds des bougies, dans le kiosque où nous étions assis, Shir-Sing, quelques Anglais et moi, nous vîmes apporter sur des boucliers — pensez, sur des boucliers! — des étoffes et ornements précieux que le roi m'offrit en souvenir de mon séjour auprès de lui! Il me fit signe d'approcher et d'ôter mon chapeau (car on le garde devant lui), et suspendit à mon cou un collier de perles; puis il me présenta une aigrette en émeraudes, qu'il ordonna d'attacher à mon chapeau, et me cei-

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

gnit d'un sabre monté en or, disant que la lame n'était pas des meilleures, qu'il aurait pu m'en donner une persane du Khorassan, mais qu'il tenait à ce qu'elle fût Lahorienne; enfin, il ordonna de porter chez moi les étoffes qui étaient sur les boucliers et que les guerriers enlevèrent aussitôt.

« Vint ensuite le tour de Théodore, mon domestique russe, qui fut amené en présence du roi, lequel ordonna de lui mettre sur les épaules un *tshoga,* robe de chambre, en châle de cachemire jaune; et comme François, mon domestique allemand, était déjà parti pour *Hardwar,* on remit à Théodore un autre tshoga vert, également très beau, pour donner à son camarade.

« Ce n'était pas tout : le roi, joyeux de voir qu'il faisait plaisir, se leva et me prit par la main pour me conduire à quelques pas de là, vers un cheval blanc, éclairé par des torches et harnaché d'or et de velours, qu'il me donna. Le cheval était joli et les ornements l'étaient encore plus.

« Revenu à la maison, j'examinai les étoffes. Il y avait deux longs châles à bordure, l'un vert, l'autre bleu, un châle noir carré, un tshoga en châle rouge brodé d'or, une étoffe or et soie pour habit d'hiver, une autre étoffe de soie rayée pour pantalon, une gaze blanche pour

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

chemises, habit et pantalon d'été. Avec cela, comme vous le savez déjà, les bijoux, le sabre, le cheval, la selle de velours, la bride (avec une plaque pour fixer le plumet) en or de ducats, la chabraque en or, en un mot un équipement aussi complet que magnifique. »

Voilà certes une réception somptueuse et un congé généreusement donné.

Splendeurs évanouies! On me dit qu'aujourd'hui on s'en tire avec quelques fleurs et un peu d'eau parfumée sur les mains, une chique de bétel et quelques bonnes paroles. Dame, aussi, la protection anglaise ne se donne pas, et tout se paie dans ce monde, surtout ce qu'on se passerait bien d'avoir même pour rien!

Quant à nous, nous n'avons pas vu le Guicowar de Baroda, mais nous avons vu la ville, autrefois la capitale d'un puissant empire.

On y arrive à travers une route qui, après avoir traversé de vastes plaines poudreuses, rencontre de jolis motifs de paysages : pays cultivés et ensemencés de maïs, de millet, de cannes à sucre, avec une belle végétation et un air de prospérité. Des cabanes aux toits fleuris s'abritent dans des bosquets de beaux arbres, au milieu de grands vergers. « Ce district, nous dit M. Rousselet, passe pour le plus fertile de l'Inde : les Hindous l'appellent le

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

jardin de Goujirate, qui, à son tour, est le jardin de l'Hindoustan. »

La ville est grande, mais elle ne nous a pas paru renfermer grand'chose qui fût digne de remarque. Le palais du prince est un très vaste édifice qui manque de style, par cela même qu'on a cherché à y réunir trop de styles différents. Les salles en sont spacieuses et meublées à l'européenne. Les allées du jardin sont sillonnées par un nombre infini de ces gentils écureuils dont j'ai parlé déjà. On me dit que les soldats anglais leur tendent des pièges et les mangent. J'aime mieux ne pas le croire.

Les rues sont larges, très peuplées, et il y règne une aimable liberté. Jugez-en. Tandis que nous passions le long des boutiques qui bordent la rue principale, un énorme zébu prend peur, il file au grand galop au milieu de la foule et, rencontrant ma femme sur son passage, il la renverse d'un coup d'épaule et la lance à dix mètres dans la poussière, quelque peu contusionnée et un doigt foulé.

Un homme qui semblait être le propriétaire du zébu la poursuivait de sollicitations auxquelles nous ne comprenions rien. On nous apprit qu'elle avait droit à une indemnité d'une roupie et que le malheureux la suppliait de lui épargner ce dommage!

A quelque distance, relevée et à peine re-

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

mise d'une émotion légitime, elle sent une masse qui s'abat sur sa tête : c'était un aigle qui, en passant, prenait un point d'appui sur son chapeau !

Légers accidents, et dont on rit après, soit, mais à distance, car sur le moment je vous assure qu'il est assez pénible et fort inquiétant d'être foulé par un zébu et coiffé par un aigle.

En revenant, nous apercevons à la ceinture d'un indigène un assez singulier poignard à lame recourbée, au manche de bois brut, à la gaîne en argent quelque peu travaillée. Nous le marchandons.

En moins d'un instant nous sommes entourés d'une population compacte, curieuse, intéressée, prenant part au marché, discutant, raisonnant, donnant son avis : et dans toute l'Inde il en est ainsi. L'étranger qui s'arrête est à l'instant même entouré, pressé, regardé, écouté s'il parle, interrogé s'il ne dit rien. Son affaire devient l'affaire de tous : chacun veut en connaître et donner son sentiment, surtout les intermédiaires officieux, interprètes malgré vous, qui vous précèdent, vous suivent, vous escortent, entrent avec vous dans les boutiques, s'y installent et ne permettent pas qu'un marché se fasse sans eux, car en trompant le marchand et l'acheteur, ils arrivent toujours à se

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

faire donner une commission ou au moins une aumône.

A peine rentrés au bungalow, nous avons dix porteurs de poignards qui, tous, veulent nous les vendre à des prix différents selon le degré d'affection qu'ils portent à leur arme.

Le « Guicowar » actuel a encore un fort beau parc d'éléphants. Nous allons le visiter. C'est une enceinte spacieuse, entourée de box où se tiennent les animaux. Il y en a d'énormes, très graves, mais dont la dignité ne va jamais jusqu'à refuser une friandise. Parmi celles qui les flattent le plus, il faut placer la noix de coco. On la présente tout entière à l'éléphant, qui la prend délicatement du bout de sa trompe et l'introduit dans sa bouche.

On entend alors un bruit tout à la fois sourd et terrible. C'est l'animal qui broie la noix entre ses molaires. C'est aussi simple qu'une jolie femme qui croque une praline. Mais quand on sait que c'est une énorme noix et si dure, ce bruit vous ébranle toutes vos propres dents ! Au reste ce n'est pas long : quelques secondes et tout a disparu depuis les cheveux jaunes de l'enveloppe jusqu'au lait sucré de l'intérieur. Non loin de ceux-là, des petits, des très jeunes tout à fait gentils : deux surtout pas encore tout à fait sevrés et qui se contentent de trente litres de lait par jour ! Ils lèvent leur trompe en guise

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

de salut au mot de « salam » pour obtenir quelques bananes qu'on ne leur refuse jamais. Ce sont des éléphants de promenade, de parade, de chasse et de combat. De combat, car cet horrible divertissement n'est pas encore aboli. Il a lieu dans un vaste parallélogramme entouré de hautes murailles où, de distance en distance, sont percées des portes basses pour donner passage aux hommes et deux plus hautes par où l'on introduit les combattants.

Les éléphants de combat sont entraînés plusieurs jours à l'avance par une nourriture spéciale, très échauffante, composée en grande partie de sucre, et par les excitations que leur prodigue leur mahout. Au jour dit on les lance dans l'arène et ils se précipitent l'un contre l'autre, chacun cherchant à saisir le mahout de son adversaire, se frappant à coups de trompe et de défense. Il n'est pas rare que l'un d'eux reste sur la place. Presque toujours ils sortent de là grièvement blessés. Quelques jours auparavant, une de ces représentations avait eu lieu en l'honneur du Czarewitch et nous avons vu de loin un des malheureux combattants dont la trompe était coupée par le milieu. Je vous prie de croire que je ne me suis pas approché pour voir de près cette horrible blessure. Et cependant les Hindous, je vous le répète, sont la race la plus humaine et la plus compatissante

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

aux souffrances des animaux. Expliquez ce contraste!

Le soir, au coucher du soleil, je retourne au parc avec Morot et sa femme. Au milieu de la cour un superbe éléphant, tout caparaçonné de rouge, va partir pour faire à travers la ville sa promenade de santé. Nous demandons si l'on peut nous ramener chez nous dans ce pittoresque équipage. Nous offrons une somme. On nous répond qu'il ne s'agit pas d'argent, qu'il faut la permission du gouverneur des éléphants. On nous conduit vers lui. Il nous demande si nous sommes les amis du « Guicowar ». Nous répondons que non, mais que nous avons tout ce qu'il faut pour cela et que si le Guicowar nous connaissait il ferait tous ses efforts pour conquérir notre amitié!

Il demande qui nous sommes. Adonis, qui nous sert d'interprète, lui explique que je suis un très grand personnage, quelque chose comme un gouverneur de province dans mon pays. Il exige ma carte que je lui remets. Heureusement, il ne sait pas le français! Enfin, il consent. On habille un éléphant et nous nous mettons en marche. La nuit est venue. Nous faisons sur les murs des maisons des ombres démesurées. Mais nous nous perdons en route. Nous avons peur de manquer le train que nous prenons le soir même. Et quand nous arrivons

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

au bungalow notre entrée est manquée. Ma femme et ma fille ont été prévenues. Elles nous accueillent comme si nous descendions d'un fiacre de la Compagnie Générale!

Quand je vous dis que dans la vie tout n'est que déception!

Ahmedabad.

De Baroda à Ahmedabad, la distance n'est pas très grande. Après quelques heures de voyage, nous y arrivons le 31 décembre à minuit et demi. Le temps est splendide. La lune éclaire la gare, toute charmante avec ses grands vases de fleurs, sous ses larges arcades, et des touffes d'énormes capillaires dans des vasques de pierre. C'est là que nous logeons. Les chambres sont propres, la salle à manger claire et gaie, et à l'heure de chaque train des flots de foule murmurante encombrent les quais. Un grand mouvement de soldats anglais et indigènes : on attend le Czarewitch accompagné du gouverneur de Bombay, de lady Harris et de leur suite.

La gare se pavoise. Des drapeaux de toutes couleurs flottent entrelacés à des guirlandes de verdure. On établit une vaste tente pour la

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

réception. Les coups de marteau résonnent de toute part. Et toute cette agitation ne va pas sans un peu d'inquiétude.

Et d'abord comment reçoit-on un Czarewitch? Grave question d'étiquette, d'autant plus difficile à résoudre qu'elle ne s'est pas encore présentée. Lors du voyage du prince de Galles, la chose allait toute seule.

D'abord le prince de Galles était chez lui, et puis c'était un prince anglais et les autorités anglaises étaient à leur aise pour savoir exactement ce qui convenait. Mais ici? Ajoutez à cela la responsabilité de la vie du futur souverain de toutes les Russies! Un mauvais coup est bientôt fait. On l'a bien vu au Japon dans le cours de ce même voyage. Et alors... entendez-vous d'ici tous les mauvais bruits... et les prétentions de la Russie sur Constantinople... et ses coups d'œil équivoques sur le Pamir et l'Afghanistan : tout cela remis en circulation non pas sur les rails du transcaspien, mais sur le coup de couteau d'un fakir ou d'un rajpoute halluciné!

Aussi les Excellences responsables ne dormaient-elles que d'un œil... et je le comprends bien. Plus d'un eût volontiers, à ce propos, ressuscité le mot charmant de M. Haas, ce profond helléniste perdu dans un des greniers de l'Institut d'où il ne sortait guère et où l'on ne

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

pénétrait jamais. Un jour, un savant dans l'embarras sonne chez lui pour avoir un renseignement que seul il pouvait donner. M. Haas finit par désencombrer une chaise chargée de livres jusque par-dessus les bords. Puis la visite s'achève et le visiteur en se retirant s'excuse de l'importunité, du dérangement. Et M. Haas doucement :

« Non. Non... trop flatté! Mais je vais vous dire. Ceux qui viennent me voir me font honneur, mais ceux qui ne viennent pas me voir me font plaisir! »

Ce qui n'empêche pas qu'Ahmedabad fut fondé en 1426, par le sultan Ahmed-Schah, qui se servit pour son établissement des matériaux fournis par les ruines des cités rajpoutes qu'il avait envahies. Admirable simplicité des temps anciens! Un conquérant s'emparait d'une province. Il passait tout au fil de l'épée et détruisait les villes qu'il avait conquises; puis il reconstruisait à son gré, et comme il avait besoin de matériaux, il employait tranquillement les ruines qu'il avait amoncelées. Il n'est rien de tel en architecture que de ne pas être gêné par ses prédécesseurs!

Et pourtant la plupart de ces gens-là étaient des artistes admirables. Nous ne savons plus rien de ce qu'ils ont détruit, mais nous avons ce qu'ils ont construit, et quels monuments!

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Prenez, par exemple, la rue principale d'Ahmedabad, qu'on appelle la rue de Manik-Chank, vaste voie bordée sur tout son parcours de boutiques variées et pittoresques. Elle conduit à un arc de triomphe formé de trois arches sarrasines d'un beau mouvement et d'un style superbe.

Franchissez-le, et vous arrivez à la Djemma-Masjid. Je ne vous la décrirai pas mieux que ne l'a fait M. Rousselet dans l'*Inde des Rajahs*, page 148 :

« On lit sur la porte que le sultan Mahmoud Schah Begarah, le « preneur de villes », la construisit avec les débris des temples infidèles, en l'an de l'hégire 827. L'édifice principal est au bout d'une immense cour dallée, entourée de cloîtres à colonnes.

« La façade est percée de trois portes ogivales d'une grande hauteur, à travers lesquelles apparaissent les innombrables colonnes qui supportent la voûte de la grande salle. De chaque côté de la porte du milieu s'élèvent deux minarets d'une grande richesse de détails, mais dont les sommets furent renversés par un tremblement de terre en 1818.

« En entrant dans la vaste salle des prières on est saisi d'admiration à la vue de ses longues rangées de colonnes richement sculptées ; les dômes, formés d'assises concentriques décou-

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

pées, sont surélevés au-dessus de la voûte par un étage de colonnettes qui laisse entrer un flot de lumière dans le temple. L'absence complète de statues, le nombre des colonnes et la richesse de leurs ornements donnent à ce temple hindou, transformé en mosquée, un cachet éminemment original. Au fond de la salle, en face de la niche de la Mecque, est une immense dalle qui recouvre, d'après la tradition, l'ancienne idole Jaïna du temple; tout vrai croyant, en entrant dans l'enceinte sacrée, vient frapper du pied cette dalle en signe de mépris pour le symbole d'idolâtrie qu'elle recouvre.

« Auprès de la mosquée est la basilique impériale où reposent sous de riches dais de marbre les dépouilles mortelles des empereurs Ahmed et Mohammed Koutab-Ouddin : autour d'eux sont rangés leurs épouses et leurs descendants.

« Ces tombes sont toutes d'une forme élégante, couvertes de sculptures et de mosaïques. »

Tout, dans cette description, est rigoureusement exact, mais ne peut que vous donner l'envie de voir vous-même la mosquée. Allez-y donc et comme nous, sans doute, sous « le soleil qui poudroie », comme dit sœur Anne dans Barbe-Bleue, vous verrez se promener gravement sur les terrasses surchauffées de grands

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

singes qui vous regardent avec une curiosité quelque peu dédaigneuse! Ce n'est pas tout. Il faut voir encore la petite mosquée dite : Rani-Masjid, véritable merveille de sculpture en marbre ouvrant sur l'horizon de ravissantes fenêtres fouillées comme du point d'Alençon : puis la mosquée de Mouhafiz-Khan, puis celle de la reine de Mirzapore! Mais prenez garde : nous entrons dans le règne du marbre, nous abordons les merveilleux séjours illustrés par la prodigalité des conquérants Mogols. C'est ici que les épithètes vont manquer : il faudrait l'inépuisable richesse de la langue arabe pour décrire ces incomparables monuments; vous êtes avertis que l'indigence de notre langue n'y suffira pas.

Essayez donc, par exemple, de rendre l'impression que donne le puits de Dada-Harir, un des monuments les plus intéressants de l'Inde!

On y va par la route la plus poudreuse du monde, qui longe une grande plaine où sont épars quelques tombeaux en ruine. Cette route est bordée de jolis arbres et de nombreuses touffes de cactus épineux aux troncs tordus par la chaleur.

Après trois quarts d'heure d'une marche pénible dans des flots de poussière, on arrive au pied d'une petite mosquée. Là, près d'un groupe de grands arbres, s'ouvre le puits. C'est

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

un parallélogramme de quarante mètres de longueur sur environ douze mètres de largeur.

Des gatts ou escaliers de quelques marches conduisent jusqu'au niveau d'une eau verdâtre d'une profondeur moyenne de quelques mètres. De petits ponts jetés dans la largeur traversent le puits. A l'intérieur, une double galerie soutenue par d'élégantes colonnettes permet de s'y promener et d'admirer les sculptures dont sont revêtus les murs et les colonnes. Pas une pierre qui n'ait été amoureusement caressée par le ciseau de l'artiste! Une flore ingénieuse et charmante s'épanouit sur toutes les parois; chaque pilier est comme ciselé dans toute sa hauteur et sur toutes ses faces, et là, comme toujours, comme dans tous les ornements de l'art musulman, pas une arabesque, pas un détail qui se répète, si bien qu'on ne sait ce qu'il faut le plus admirer de l'habileté de l'ouvrier ou de la fécondité de l'artiste.

On dit que la construction de cet édifice se place en 1556. Prodigieux XVI^e^ siècle qui donnait en même temps ces merveilleux artistes à l'Inde pendant qu'il voyait s'accomplir en Europe l'étonnante évolution que nous nommons « la Renaissance! »

Le lendemain matin, je retournais voir le « Temple des Banians », édifice assez moderne,

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

paraît-il, mais qui offre un des plus étonnants assemblages des deux arts hindou et musulman.

Après avoir chaussé des babouches de velours noir on arrive, par quelques marches, à une vaste plate-forme dallée de marbre sur laquelle s'élève le temple. On y pénètre par une haute porte en cuivre argenté, toute sculptée et d'un travail remarquablement fin.

Étrange association d'idées. Pourquoi cette porte, d'un art si différent, évoque-t-elle le souvenir des portes du baptistère de Florence? Et pourquoi, dans l'intérieur du temple, les colonnes de marbre sur lesquelles repose le dais font-elles songer, par la finesse de leurs sculptures, aux colonnes qui soutiennent la coupole du maître-autel dans la basilique de Saint-Marc à Venise? C'est que, quelle que soit la différence des temps, des milieux, des climats, des religions et des philosophies, les artistes ont tous puisé à cette source divine et commune qui est l'art et que nous autres, artistes, philosophes, voyageurs, il semble que la vibration éveillée dans notre âme par leurs œuvres nous transporte hors du temps, de la patrie, de la religion, et qu'en les associant dans une même reconnaissance pour les jouissances qu'ils nous donnent, nous retournions avec eux à la source commune et divine.

La route qui me ramène à la ville, très large

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

et bien entretenue, a été fraîchement arrosée, car le Czarewitch doit faire cette course dans la journée. De plus, elle est bordée de chaque côté d'une haie de policemen indigènes, espacés de dix en dix pas. Le garry où j'ai pris place passe triomphalement entre cette double haie et, comme dans toute l'Inde, les policemen ont pour consigne de saluer les Européens : je suis salué rigoureusement par chacun d'eux, si bien qu'en arrivant à la gare, j'ai reçu et rendu environ trois cents saluts ! J'ai bien gagné mon déjeuner.

Vers deux heures, le train s'arrête et le Czarewitch en descend. Nous avons pris place sous la tente... non sans quelque peine. Car lorsque je m'y présente un personnage, qui doit être le chef de police, me fait subir un interrogatoire... en anglais. Je n'en comprends pas un mot. Je lui réponds en français qu'il ne comprend pas davantage, et nous échangeons force sourires aimables qui ne dénoueraient pas la situation sans l'intervention de lord Harris qui m'a aperçu et vient gracieusement me réclamer.

Les cantonnements avaient été établis à un mille de distance d'Ahmedabad. C'étaient de vastes tentes dressées pour recevoir Son Altesse. Le soir même nous étions invités à dîner avec Elle, et je pus voir de près le luxe déployé pour sa réception.

Dans un vaste salon meublé et installé comme

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

si l'on eût dû y passer dix ans, le gouverneur entouré de sa maison recevait les invités. A la suite, dans une grande salle à manger toute pleine de fleurs exquises, on avait dressé une table éclairée par de nombreux candélabres d'argent et présentant l'aspect le plus élégant et le plus délicatement luxueux qui se puisse imaginer. Une nuée de serviteurs hindous s'empressaient autour de ces convives en tenue de bal, qui eussent pu se croire dans l'hôtel de l'ambassadeur de Londres à Paris ou chez l'ambassadeur de France à Londres.

Après le dîner, des voitures nous attendaient pour nous conduire au Kankariyah-Tank, et nous partions escortés d'une compagnie de cipayes à cheval portant des torches.

Le Kankariyah-Tank, situé à un kilomètre de la ville, est un lac artificiel d'un mille de circuit, au milieu duquel se trouve un îlot relié à la terre par une longue chaussée. Dans cet îlot un jardin ravissant et un petit palais, ancienne construction rajpoute, remise à neuf. Sur la route se pressait une foule considérable attirée par les illuminations qu'on lui donnait et le feu d'artifice qu'on lui avait promis.

En effet, la longue allée qui conduit au lac et tous les bords du lac étaient brillamment éclairés par ces petites lampes à huile de coco qui donnent une si vive clarté.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Toute la chaussée qui relie l'îlot à la terre était éblouissante, et rien de plus pittoresque que la foule qui la parcourait.

Gentlemen en habit noir et cravate blanche, ladies en robes à traîne, costumes hindous très divers et très éclatants, robes de soie de couleur vive, turbans de gaze rose brodés d'or et d'argent, colliers de perles et de diamants, poignards et sabres étincelants de pierreries.

Puis, tout près de moi, un ravissant enfant de douze ans environ, en robe de velours noir avec une rivière de diamants au cou, un turban orné d'une aigrette de saphirs et d'émeraudes d'une intolérable grosseur; des yeux admirables dans un teint brun et le regard doux, triste et profond, au fond duquel semblait flotter la vision lointaine d'un passé inconnu, l'étonnement d'un présent à peine compris et l'incertitude d'un avenir vaguement entrevu!

A dix heures, les premières fusées d'un interminable feu d'artifice s'élevèrent au bord du lac. Puis les actes connus de ce genre de spectacle se déroulèrent sous la lumière de la lune calme, et comme un peu railleuse dans son sourire d'argent; enfin les derniers feux se noyèrent sous la fraîche surface du lac à peine ridée par la molle brise de la nuit; et fendant de nouveau les flots pressés de la foule ravie, nous rentrâmes à la gare hospitalière.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Le lendemain, nous dînions encore chez le gouverneur. Le Czarewitch était parti, et lord Harris, avec une insistance trop gracieuse pour pouvoir être repoussée, avait voulu donner à ma fille et à ma nièce le propre appartement du prince. Et quel plaisir pour ces deux enfants! Mais vraiment l'appartement en valait la peine.

Imaginez une vaste tente de dix mètres de long sur huit mètres de large, soutenue par deux énormes bambous, à chacun desquels sont fixées six lampes.

Deux lits exquis à faire oublier à jamais les planches trop connues des hôtels indiens; des toilettes luxueuses, un vaste bureau éclairé par une forte lampe et garni de tout ce qu'il fallait pour écrire, comme on dit au Théâtre Français. De grandes psychés pour la toilette, des chaises longues d'une élégance parfaite et le sol recouvert d'un épais tapis de Lahore souple et soyeux.

Une autre tente enveloppe celle-ci de façon à laisser entre les deux un large corridor pour les gens de service... et la surveillance.

Dame... même quand on n'a plus seize et vingt ans comme ces enfants, je ne vous cache pas qu'il y a quelque douceur à passer de la misère des gîtes habituellement rencontrés, des quinquets à pétrole, des meubles boiteux, des

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

faïences ébréchées, à ce luxe si frais, si élégant, si finement compris, et égayé encore par des bouquets de fleurs indiennes semés un peu partout dans des vases de Chine!

Cependant cette nuit devait être troublée. Tandis que les deux cousines se préparaient à prendre possession de leur nouveau logement, une voix lamentable éclate dans le corridor de toile. Cette voix... c'est Cupidon... si j'ose employer cette locution hardie!

Cupidon qui, profitant de la tolérance de la foi catholique pour les liqueurs fortes, et abusant de l'hospitalité anglaise, s'est abominablement grisé. Il veut à toute force pénétrer dans l'appartement des dames qu'il finit par envahir. Sa ceinture flottante à ses pieds qu'elle embarrasse est dénouée comme la ceinture d'une hétaïre antique. Son turban en déroute laisse apercevoir ses cheveux noirs lamentablement collés sur son front de bronze. Il se roule à terre en implorant son pardon; le remords sur cette face tragique se peint en traits plus tragiques encore. Sa voix se perd en des gloussements pleins d'incohérence. On lui pardonne pour s'en débarrasser... et il va rouler entre les bras des soldats anglais qui l'achèvent.

Puis le calme renaît; les lampes s'éteignent... le silence se fait, seulement interrompu par le plaintif aboiement des chacals.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Il semble qu'il y ait de l'ironie dans ces aboiements. Serait-ce à l'adresse de Cupidon?

Le lendemain nous allons prendre le thé chez le chef de police d'Ahmedabad, qui occupe sur le bord de la Jumna un palais construit par l'ancien sultan et qui lui servait de maison de campagne.

Rien de charmant comme cette résidence qui domine le large fleuve au flot indolent. La nuit l'enveloppe de son ombre transparente, et nous partons... après une dernière poignée de main à lord et à lady Harris, que nous ne reverrons peut-être plus... comme tant d'autres, et à qui cependant nous aimerions tant à dire qu'ils ont ici des amis sincères, dévoués, et touchés encore de leur accueil et de leur bonne grâce.

Mais allez à Ahmedabad. Voyez ses mosquées, ses tombeaux; promenez-vous dans la Manik-Chank toute sillonnée par des cavaliers rajpoutes en costume de guerre sur leurs élégants chevaux... des éléphants vêtus de rouge... des chameaux de selle aux étranges allures... Allez voir le soleil couchant éteindre son dernier rayon dans l'eau verte du puits de Dada-Harir... et, surtout, restez-y plus longtemps que nous, qui n'avons eu que la trop courte vision de ces merveilles!

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

MONT ABOU — AJMIRE — POSCHKAR

Mont Abou.

S'il en faut croire la *Géographie universelle* d'Élisée Reclus : « A l'extrémité occidentale des monts Vyndhia, un massif avancé, celui des monts Rajpoutes, projette dans la direction du nord-est la chaîne rocheuse des Aravalli, tandis qu'une cime presque isolée, le mont Abou, couronné par quelques-uns des sanctuaires les plus célèbres de l'Hindoustan, s'élève au-dessus des plaines désertes qui s'étendent au loin vers l'Indus. »

Il en faut croire M. Élisée Reclus; mais surtout il faut aller voir le mont Abou. A Ahmedabad, on n'en est qu'à quelques heures de chemin de fer. Partis le matin, nous arrivons à trois heures et demie à la station d'Abou-road,

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

simple gare au milieu de la plaine. Mais il faut d'abord gagner le bungalow et organiser l'expédition du lendemain. C'est un affreux Parsi assez sale, au profil aigu, qui s'en charge. Il fait avancer des pousse-pousse qui doivent nous conduire. Chacun d'eux nécessite un personnel de six hommes : trois qui tirent, trois qui poussent, et nous partons.

Nous voici dans les plaines désertes qui s'étendent au loin vers l'Indus, comme le dit la *Géographie universelle;* et nous arrivons au bungalow vers le coucher du soleil.

Nous mourons de soif. Rien à boire qu'une bière anglaise échauffée et plus que médiocre. Un dîner assorti à la bière et, pour tous lits, des sangles sans matelas ni oreillers ni couvertures. Mais le temps est splendide. Le soleil s'est couché derrière la montagne. Une brume s'étend sur la plaine; les chacals se répondent en aboiements plaintifs et la lune répand sa douce clarté d'argent sur tout ce paysage baigné d'ombre.

Le lendemain matin dès l'aube, nous partons. La nuit a été fraîche. Les conducteurs des pousse-pousse l'ont passée autour d'un feu qui ne jette plus que de mourantes flammes. Ils secouent leurs pauvres membres engourdis. Quelques-uns toussent à faire pitié; ils s'attellent silencieusement et nous partons. La

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

plaine s'éclaire déjà d'une vague lueur qui n'est pas encore le jour. Nous allons assister au départ de Phébus Apollon : c'est l'heure décrite par Victor Hugo dans la *Légende des Siècles :*

C'était l'heure où sortaient les chevaux du soleil :
Le ciel, tout frémissant du glorieux réveil,
Ouvrait les deux battants de sa porte sonore.
Blancs, ils apparaissaient formidables d'aurore;
Derrière eux, comme un orbe effrayant couvert d'yeux,
Éclatait la rondeur du grand char radieux :
On distinguait le bras du dieu qui les dirige;
Aquilon achevait d'atteler le quadrige.
Les quatre ardents chevaux dressaient leur poitrail d'or;
Faisant leurs premiers pas, ils se cabraient encor
Entre la zone obscure et la zone enflammée.
De leurs crins, d'où semblait sortir une fumée
De perles, de saphirs, d'onyx, de diamants,
Dispersée et fuyante au fond des éléments,
Les trois premiers, l'œil fier, la narine embrasée,
Secouaient dans le jour des gouttes de rosée;
Le dernier secouait des astres dans la nuit!
. . . . . .

Quand on cite de pareils vers, on s'interdit à tout jamais la description; aussi, vais-je me borner à vous raconter tout simplement notre excursion. La plaine qui s'étend jusqu'au pied de la montagne est longue et sèche, et pourtant on y trouve une assez grande flaque d'eau, fréquentée par des grues et d'énormes pélicans plantés sur une patte, encore endormis et la tête

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

repliée sous leur aile grise. C'est toujours un des charmes les plus vifs de ce pays d'y rencontrer par troupes et en pleine liberté de ces bêtes étranges dont en Europe on n'aperçoit de temps en temps qu'un rare échantillon dans l'étroite captivité d'un jardin zoologique. A notre approche ils s'envolent : les grues d'abord, les grandes grues grises à la tête rouge; puis plus lourdement les pélicans, leurs vastes ailes étendues et leurs longues pattes flottant sous eux, à la façon des grues dans les images japonaises : ils planent quelque temps dans la lueur rose qui peu à peu envahit le ciel annonçant le soleil, puis ils disparaissent dans la montagne. Nous commençons à monter et nous avons à faire ainsi à peu près vingt milles pour atteindre le lieu de notre destination. Dès le pied de la montagne, je quitte mon pousse-pousse et je pars à pied. Le soleil se lève peu à peu; mais l'air est vif et assez frais : sa grande pureté, sa transparence où se détache chaque détail du paysage, chaque silhouette d'homme ou de chose, une demi-solitude, la liberté de l'esprit, la vigueur du corps retrempée dans cette atmosphère élastique et sereine font de cette promenade une chose exquise.

La route, tantôt en corniche, tantôt encaissée dans des bois ou des rochers, est particulièrement pittoresque. A mesure qu'on s'élève, la

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

plaine s'efface jusqu'à ce qu'elle disparaisse tout à fait à un tournant du chemin.

Des milliers de perruches encore au bec rose, mais à la tête violette, se lèvent sous mes pas et vont se cacher dans les arbres : de rauques aboiements se font entendre : ce sont de grands singes gris, la figure entourée d'un collier de barbe noire taillée à l'américaine, qui s'appellent et se répondent, pas très farouches : à quelques pas de moi ils se poursuivent dans les branches d'un grand arbre et me regardent passer avec l'étonnement poli et discret de gens qui veulent bien vous recevoir quoiqu'ils ne vous aient pas invité. L'attitude n'est pas hostile, heureusement. Un seul de ces quadrumanes vous sautant tout à coup sur les épaules vous mettrait dans un sérieux embarras. Je retrouve des arbres de nos pays : des hêtres, des saules, des chênes, au milieu de buissons confus, de plantes basses et très sérieusement emmêlées.

Peu de rencontres. Par moments, à un angle du chemin qui s'arrête brusquement sur le précipice, un Hindou nu, avec un simple caleçon de toile autour des hanches, une loque tordue sur la tête en guise de turban, se tient aux aguets, la jambe droite posée sur une pierre, le corps en avant, un arc dans la main gauche et tirant de la droite la corde tendue armée d'une flèche. Immobile comme un bronze dont

il a la couleur, son œil noir fouille l'horizon : cet archer est un chasseur.

De temps en temps un léger nuage de poussière se lève au-devant de moi. C'est un coureur porteur de dépêches. Il passe au pas relevé, tenant un long bâton où sont enfilées des plaques de métal qu'il agite. C'est, dit-on, pour effrayer les serpents et les tigres. Ce qui n'empêche pas beaucoup de ces malheureux d'être piqués ou dévorés.

Les Hindous sont particulièrement imprudents. Quand vient la saison chaude où les serpents pullulent, ils s'endorment au bord de la jungle et, si le terrible « mangeur d'hommes » est par là, il bondit sur eux et les étrangle. Vous savez qu'on appelle ainsi le tigre qui a goûté de la chair humaine et qui n'en veut plus d'autre. On m'en a montré un superbe échantillon dans une cage à Calcutta, qui n'avait pas moins de vingt forfaits de ce genre sur sa conscience de tigre.

A mesure qu'on marche, la montagne s'élargit. Du haut de la falaise, l'œil se perd dans un océan de verdure. C'est la jungle, coupée de temps en temps par un bloc de rochers ou par un bouquet d'arbres qui émerge de l'inextricable broussaille.

Le moindre bruit vibre et résonne dans cette immense solitude. On entendrait le bourdon-

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

nement d'ailes des perruches, et l'aboiement des grands singes y sonne avec une intensité presque effrayante.

Je traverse un village composé de quelques huttes. Sur le bord du chemin, un malheureux zébu, qui a roulé de la montagne, agonise; mais personne ne songe à l'achever, son agonie est sacrée comme sa vie. C'était bien tentant de lui tirer un coup de fusil dans l'oreille pour en finir. Tentation dangereuse! On eût eu une affaire des plus sérieuses. On m'a conté que des Anglais ayant un jour cédé à une inspiration pareille, se sont vus condamner à une forte amende et à quelques jours de prison. Hélas! le lendemain, quand nous repassâmes, la malheureuse bête agonisait encore! C'est le cas de dire : « Pitié! que de crimes on commet en ton nom! »

Vers une heure, nous arrivons à Abou. Le petit hôtel situé en haut du village nous dédommage du bungalow. Il est propre et un déjeuner exquis nous y attend, et pendant que, Parisiens mes frères, vous êtes plongés dans les horreurs de la margarine, un beurre parfumé formé du lait pur de la vache sacrée et digne de Krishna, réjouit nos yeux et nos palais.

Après les ablutions rendues nécessaires par une longue course au soleil et à la poussière, nous voulons aller voir les temples situés à

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

quelques kilomètres dans la montagne. Mais nos pousse-pousse réclament. Ce n'est pas la fatigue qui décourage ces pauvres gens, mais ils demandent un supplément de salaire. Cependant tout a été réglé au départ, mais j'ai bien peur que celui que j'ai qualifié d' « affreux Parsi » et qui s'est chargé de l'organisation de notre caravane, n'ait confisqué une partie du prix. Nous résistons, et de part et d'autre la mauvaise humeur s'en mêle.

Il est évident que l'harmonie de nos relations est sérieusement compromise. Enfin, moyennant une transaction de mauvaise grâce nous voici en route pour les temples. C'est égal, si on m'avait écouté on aurait cédé tout de suite... et de bonne humeur. Si vous saviez le métier que font ces malheureux pour quelques roupies! Et si vous saviez les merveilles vers lesquelles ils allaient nous conduire!

Le temple principal est celui de Vimalaça.

Rien à l'extérieur n'en révèle la richesse. Mais à peine entré dans le sacré parvis, l'œil est ébloui. Ce temple est tout entier construit en marbre blanc, dans un pays qui n'en produit pas!... Si bien qu'il a fallu transporter chacun des blocs au sommet de la montagne où on l'a mis en œuvre. L'architecture est du style jaïnique, expression tant soit peu inexacte, car le jaïnisme n'étant qu'une secte du boud-

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

dhisme, c'est proprement à l'architecture bouddhique que se rattachent les monuments élevés dans ce style. L'histoire nous dit qu'il fut commencé vers l'an 1030. A quelle époque fut-il terminé? Qui pourrait nous dire le temps et les efforts consacrés à porter au sommet du mont la masse de marbre nécessaire à son édification? Qui pourrait nous dire surtout le temps qu'il a fallu pour fouiller ce marbre et inscrire dans ses délicates ciselures la pensée des artistes qui l'ont sculpté?

Il se développe sur une enceinte rectangulaire de trente-quatre mètres de longueur, autour de laquelle s'élèvent de nombreuses chapelles contenant chacune une idole, fermées par une porte de bronze finement sculptée, et devant laquelle s'élève une double rangée de piliers supportant un toit formant véranda. Le plafond de chacun des espaces ménagés entre les groupes de piliers se compose d'un caisson sculpté avec la plus étonnante fantaisie et où pas un ornement ne ressemble à l'ornement voisin. Au milieu de cette enceinte s'élève un dôme de marbre soutenu par quarante-huit piliers ciselés de la base au sommet. Ciselés aussi tous les murs qui séparent les chapelles, et le Dr E. Lebon, dans son excellent ouvrage, *Les Civilisations de l'Inde,* a bien raison de dire : « Comparant ce dôme à ceux des cha-

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

pelles d'Oxford et de Westminster cités partout pour leur richesse, Fergusson trouve ces derniers grossiers en comparaison, et je ne puis que partager entièrement son opinion sur ce point. »

Et moi aussi. Il faudrait de longs jours pour étudier et admirer cette extraordinaire merveille. En songeant au temps qu'il a fallu pour la réaliser, l'esprit se reporte vers les étonnantes miniatures de ces vieux livres d'heures manuscrits que nous ont légués les siècles passés de la foi chrétienne. On revoit ces moines pieux penchés pendant des années sur ces pages de parchemin où leur inaltérable patience prodiguait, avec les scènes de l'Écriture, les fruits, les fleurs et les oiseaux qui s'animaient sur les fonds d'or de leurs marges. Sans autre salaire que la satisfaction d'une œuvre agréable à Dieu, ils mouraient en remettant à un autre le pinceau tombé de leur main. Comme ici, ces rares sculpteurs offraient leur œuvre à Bouddha et, sans compter avec le temps, ciselaient à sa gloire un monument que d'autres reprenaient après eux, et qui s'achevait enfin pour l'étonnement et l'admiration de la postérité!

Non loin de l'hôtel que nous allons quitter le lendemain matin, s'étend un ravissant petit lac tout encombré de lotus qui ouvrent leurs

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

fleurs roses au soleil levant et reposent leur petite tête sur un lit de larges feuilles vertes. Quelques temples, de loin en loin, sur ses bords, mirent leur blanche coupole dans son eau claire, des perruches scintillent dans les arbres qui baignent leurs pieds dans un nid de roseaux, et les cercles tournoyants des grandes grues et des pélicans font de petites taches lointaines sur l'azur pâle d'un ciel surchauffé.

Après cette visite au lac et un déjeuner parfait, je remonte en pousse-pousse avec ma femme et ma fille. Morot a déclaré qu'il passerait la journée et la nuit à Abou, pour exterminer les bêtes du bon Dieu. Au fond, il n'est venu dans l'Inde que pour rapporter une descente de lit en peau de tigre. Il en veut aux fauves. Et quand un chasseur se met à en vouloir aux fauves!... Cependant nous partons. Il ne peut plus être question de descendre à pied. Nos pousse-pousse lancés au grand trot nous font rouler sur la pente au milieu de flots de poussière. Quel admirable paysage ou, pour mieux dire, quelle suite d'admirables paysages! A chaque tournant de la route, l'aspect de la montagne change. Tantôt ouverte sur d'incommensurables profondeurs, tantôt resserrée en des bois épais, ici large de plusieurs kilomètres, là tout étroite et comme un défilé de verdure, et partout et toujours cette admirable végéta-

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

tion que rien ne lasse, que rien ne décourage. Et toujours le frôlement aérien de mille peruches qui nous entourent comme un tourbillon d'émeraudes échappées d'on ne sait quelle inépuisable mine, et toujours l'aboiement sonore des grands singes qui semble protester de leur imprescriptible droit à la possession de ces vastes solitudes. Vers le soir nous traversons un petit bois mélancolique et frais comme les bois sacrés de l'ancienne Thessalie. Autour d'un roc à fleur de terre, une trentaine de singes sont assis gravement. La plupart tiennent entre leurs mains leur genou droit plié sur la jambe gauche.

Le hasard n'a pas présidé à cet arrangement. Il est évident qu'ils délibèrent. Il est évident aussi qu'ils sont de haute caste, car à quelques pas d'eux un autre groupe est aussi réuni, mais l'attitude de celui-ci n'a ni l'importance, ni la gravité de l'autre. C'est un groupe inférieur : quelque chose comme un simple centre gauche en présence d'un groupe de droite extrême ou d'extrême gauche.

Cependant la situation toujours un peu tendue avec nos pousse-pousse n'est pas sans amener quelques réflexions. A cause de la poussière que soulèvent leurs pas, nous avons dû les forcer à s'espacer assez pour en diminuer le flot. Nous sommes donc isolés les uns des autres...

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

la solitude est profonde... la falaise escarpée... le précipice discret... Un coup d'épaule est bien vite donné et les aigles seuls et les grands singes gris seraient témoins de notre disgrâce. Ajoutez que nous sommes dans le Rajpoutana, plutôt incliné que soumis, que les rajpouts sont une race fière et belliqueuse, que les Anglais n'y exercent guère qu'une sorte de souveraineté nominale... et que peut-être les Anglais tiennent moins à nos os que nous-mêmes.

Et tout à coup, pendant que nous réfléchissons à ces choses, en face de l'immense nature, voici que le premier groupe de pousse-pousse lance avec ensemble un cri formidable, trois fois répété, avec des intonations gutturales qui s'achèvent en une sorte de sanglot. Le deuxième groupe l'imite en passant à la même place, puis le troisième groupe.

Pour le coup, c'en est fait, c'est le signal, c'est le cri de mort de l'Européen barbare, incongru et rapace! Non, c'est seulement une invocation à je ne sais quelle déesse qui habite à cet endroit précisément du bois que nous traversons; c'est un hommage que lui rendent tous ses fidèles en passant devant son sanctuaire. Ce que nous avons pris pour un chant de guerre, n'est qu'un acte de piété!

La route s'abaisse et s'ouvre largement sur la vaste plaine où sa pente insensible nous con-

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

duit. Nous apercevons dans l'ombre, qui descend lentement, la silhouette du bungalow inhospitalier.

La petite flaque d'eau se plisse doucement au souffle caressant d'une brise insensible, les grandes grues et les pélicans au bec énorme tournent autour de leur gîte nocturne. Les plaintes du chacal se répondent dans la plaine, et tout au fond de l'horizon une petite étoile, qui scintille comme une pâle améthyste, se lève en souriant au dernier rayon du jour qui flotte devant elle.

Ajmire.

« Ajmir est une ville d'une grande antiquité; elle fut fondée, dans les premiers siècles de notre ère, par le Tchoan Aja Pal, que les légendes désignent comme un berger qui, après avoir construit la célèbre forteresse qui domine la ville, s'empara peu à peu des pays voisins et devint un monarque puissant. De là le nom de la ville, que les uns appellent Aja Mir, la Montagne du Berger, ou Aji Mir, la Montagne invincible. Vers 485, nous trouvons un de ses descendants, Doula Rac, sur le trône d'Ajmir; lors de la première incursion musulmane, il fut tué

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

et la citadelle prise, mais son frère Manika Rac chassa les envahisseurs. En 1191, le sultan Shahab-Ouddin s'empara de nouveau d'Ajmir, et en 1559, Akbar réunit la province à l'Empire. » (Rousselet, p. 245, note.)

Grâce à M. Rousselet, ma chère amie, vous en savez autant que moi sur les origines d'Ajmir. Son climat, particulièrement favorable, la désignait comme une proie pour les envahisseurs et comme un lieu de délices pour les seigneurs et les riches habitants du Rajpoutana. Elle présente encore les traces visibles de cette faveur. Entourée de jardins délicieux et d'élégantes demeures qui s'élèvent sur les rives du lac, elle renferme des monuments admirables : notamment le palais des Sèth, construction moderne appartenant à de riches banquiers, un des plus beaux spécimens de l'art Rajpoute. Les bazars s'étendent le long de larges voies sans cesse parcourues et encombrées par une foule énorme de marchands ambulants, de fakirs tout nus et couverts de cendre.

Les petites boutiques basses où, à côté des produits indigènes, s'étalent les produits de l'exportation européenne, sont envahies par les acheteurs de tout rang et de toute qualité, sans compter les curieux et les oisifs qui forment la majorité.

Parmi les monuments, tenez le plus grand

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

compte de l'Araï Din Ka Johpra. La Dourgah de Khodjah Sayid... que je ne vous décrirai pas, parce que je ne vous ai déjà décrit que trop de monuments que vous ne verrez jamais, hélas! Sachez seulement qu'Akbar n'a jamais entrepris ni terminé une expédition sans venir y rendre grâces aux dieux, et que sa piété pour ce saint asile était telle qu'il interrompait même une expédition commencée pour venir y faire ses dévotions.

Je remarque qu'on est accueilli dans le lieu saint sans empressement, et qu'on vous oblige à quitter vos chaussures pour obtenir la faveur d'y pénétrer.

C'est une grave impiété de fouler le parvis musulman avec une chaussure qui peut être souillée, comme chez nous ce serait une inconvenance impardonnable d'entrer dans une église catholique la tête couverte. Je remarque encore la froideur avec laquelle nous sommes reçus par les prêtres du lieu. C'est souvent l'accueil qu'on rencontre de la part des véritables dévots qui sont un peu fanatiques. Pour eux, nous sommes des infidèles : bien heureux encore quand ils ne disent pas « des chiens ». C'est ainsi qu'à peu près partout dans l'Inde, nous avons été repoussés des temples de Vishnou. On nous admettait bien jusqu'au seuil de la porte extérieure, d'où nous pouvions

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

jeter un coup d'œil sur la cour et sur le monument placé au fond de cette cour, mais il ne fallait pas songer à pousser plus loin. Et que de déception, que de regret, lorsque, comme à Kumbaconam, nous entendions la musique sacrée qui semblait nous inviter à participer aux fêtes d'un culte inconnu, lorsque nous apercevions la fumée monter en colonnes bleuâtres sous la voûte sacrée qui ne nous apparaissait que comme une indistincte vision d'autant plus désirable que nous ne pouvions la saisir!

Et ne croyez pas, comme on a semblé l'insinuer quelquefois, que la cupidité des brahmes vous offre un moyen d'irrésistible séduction. Très gracieusement, ils vous demanderont l'offrande la plus large possible, mais ils ne vous livreront pas l'entrée du sanctuaire; du moins, ils ne nous l'ont jamais livrée. Je le comprends d'autant mieux qu'une infraction grave à la loi qu'ils servent leur ferait perdre tout crédit sur l'esprit du peuple qui les nourrit. J'ajoute encore qu'il faut distinguer entre les brahmes hindous et les prêtres musulmans qui paraissent encore plus graves, plus austères et plus fanatiques.

Vous avez vu que le dourgah de Khodjah Sayid est fréquenté par des millions de pèlerins qui viennent demander au saint des miracles qu'il est réputé ne pas refuser toujours.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Les lieux de pèlerinages sont nombreux dans l'Inde, et même variables. C'est ainsi que chaque année, ou à des intervalles plus éloignés, un certain étang est désigné pour les ablutions sacrées.

De toute part les fidèles s'y rendent. D'immenses trains de marchandises sont frétés par les compagnies de chemins de fer. D'interminables wagons sont attelés, où, au lieu de balles de coton, on entasse les pèlerins. Tout un peuple, dans une indescriptible confusion, envahit ces voitures qui font douter de pouvoir jamais contenir la foule qui s'y presse et qui, cependant, par un miracle réprouvé de la saine mathématique, arrivent toujours à la contenir. Les trains succèdent aux trains, et, le jour désigné, au lever du soleil, la foule toute entière est immergée dans l'eau sainte et pressée à ce point que tout mouvement y paraît interdit aux fidèles! J'ai une photographie qui représente l'étang sacré de Kumbaconam un jour d'ablutions; rien n'est plus étrange, et il faut vraiment le savoir pour admettre qu'il y a là un étang et des gens qui s'y baignent.

Dans un des faubourgs de la ville et sur l'emplacement des anciens remparts, se trouve une sorte d'étang profondément encaissé, avec des bassins successifs, tout entourés de gatts à moitié ruinés, sans cesse parcourus par les

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

femmes qui viennent y puiser de l'eau. Ce spectacle qui devrait être toujours le même, varie cependant à l'infini par la condition et le costume des femmes. Les vases dont elles se servent, le lieu même où s'accomplit cette fonction domestique, et l'heure aussi où on le regarde sous les mille jeux de cette lumière vibrante ou amortie qui, à elle seule, est un spectacle, tout cela forme un spectacle aux actes toujours changeants et toujours variés.

Quoi que vous en disiez, ma chère amie, vous irez peut-être dans l'Inde, et si vous allez dans l'Inde vous irez à Ajmir. Ne négligez pas de visiter la mosquée de l'Araï Din Ka Johpra. C'est là que vous serez particulièrement frappée de la juxtaposition des deux styles hindou et musulman, qui m'a tant intéressé déjà ailleurs et dont je vous ai parlé à propos des temples du mont Abou.

Le phénomène historique qui explique cette juxtaposition est des plus simples, et je vous l'ai laissé entrevoir.

Lorsque les conquérants musulmans s'emparèrent de l'Inde, ils y trouvèrent les temples du culte établi. Le fanatisme de leurs soldats en détruisit un certain nombre en totalité ou seulement en partie. Quand il fallut établir le vrai Dieu à la place des faux dieux qu'on avait brisés, on utilisa les artistes et les ouvriers hindous, et

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

lorsqu'il ne s'agit que de restaurations ou de reconstructions partielles, on fit appel aux musulmans, qui restaurèrent ou réédifièrent dans le génie de leur art et selon l'inspiration de leur culte. Voilà pourquoi l'on rencontre souvent une coupole musulmane soutenue par des piliers hindous, et comment se marient aux ornements si purs et si graves de l'art arabe qui exclut la reproduction de la figure humaine, les luxuriantes représentations de guerriers, de dieux, de bayadères et d'animaux qui éclatent sur des colonnes supportant un plafond où se lisent les versets du Coran!

Poschkar.

A environ neuf milles d'Ajmir, se trouve l'oasis sacrée de Poschkar. C'est encore un lieu de pèlerinage des plus anciens et des plus vénérés de l'Inde. Une voiture nous y conduit à travers une route qui ne tarde pas à devenir très accidentée et quelque peu difficile pour les chevaux.

Elle est bordée par une suite de montagnes peu élevées, mais d'aspect suffisamment farouche : repaire de fauves. A une distance de quelques milles, un groupe formé d'indigènes est arrêté sur le bord du chemin. Nous des-

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

cendons de voiture pour savoir la cause de ce rassemblement. Dans un piège assez élémentaire on vient de prendre un superbe léopard. Le piège se compose d'une grossière imitation de caverne en pierres entassées les unes sur les autres. L'entrée en est fermée par une porte de bambous qu'un mécanisme très simple fait jouer lorsque l'animal l'a franchie. Près de la porte on attache un agneau dont les bêlements attirent le fauve. Celui-ci se précipite sur la proie, et sans se demander si la caverne est artificielle ou naturelle, s'il va y trouver la mort ou l'hospitalité, il y entraîne l'agneau, car les fauves mangent le moins possible en plein air. La porte s'abaisse, et l'animal est prisonnier. Celui-là est énorme. Il se promène avec une agitation furieuse. Ses yeux clairs luisent dans l'obscurité de sa prison. Je m'approche pour le voir mieux, et il s'élance, les griffes en avant, sur les barreaux de la porte, dont la solidité n'est pas faite pour inspirer une confiance absolue.

Gravement, au milieu du groupe des indigènes rassemblés autour de lui, un policeman achève de charger son fusil. Il est évident qu'il se prépare à une exécution qui, pour nécessaire qu'elle soit, ne nous paraît pas moins répugnante. Nous lui défendons de tirer en notre présence, et nous remontons en voiture. A notre retour, tout est consommé et tout a dis-

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

paru : le piège seul reste de nouveau tendu, soigneusement nettoyé pour une nouvelle victime que la vue ou l'odeur du sang pourrait mettre en défiance.

Nous continuons notre chemin. La route a été frayée à travers de grands blocs de marbre noir, d'arbres géants et de nopals épineux. Elle est la plus pittoresque du monde. Mais, je l'ai dit, Poschkar est une oasis : on sent le désert à quelques pas et, par le grand soleil, il nous arrive de chauds effluves qui font paraître exquis les frais détours de la montagne, abrités par les arbres séculaires, et la mousse toute baignée de la rosée qui scintille aux rayons du matin, dans les anfractuosités du marbre noir.

Enfin nous arrivons. Il semble que Poschkar ait un peu perdu de son ancienne splendeur, alors que les rajahs se disputaient les bords de son lac sacré pour y construire des temples, et que, rivalisant de prodigalité pour enrichir les brahmes, ils menaçaient de se dépouiller complètement en leur faveur.

Le lac est une création artificielle due à une circonstance légendaire.

On raconte que Brahma, au moment d'accomplir une cérémonie sainte pour laquelle la présence de son épouse Saravasti était nécessaire, dut, en l'absence de cette dernière, avoir recours à l'une de ses femmes. Saravasti, en

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

proie au plus profond désespoir de cet abandon momentané, se réfugia dans la montagne où l'abondance de ses larmes la fit changer en fontaine. Plus tard, un prince indien, s'étant abreuvé à cette fontaine, fut guéri d'une maladie cruelle.

C'est en reconnaissance de ce bienfait et pour célébrer la vertu de la miraculeuse fontaine qu'il fit creuser le lac de Poschkar. Je ne vous garantis pas la chose, mais je ne vois aucun inconvénient à ce qu'elle ait eu lieu ainsi.

Quoi qu'il en soit de la légende, le lac est des plus intéressants à cause des monuments de toute sorte qui se pressent sur ses bords. Temples, tombeaux, maisons plus ou moins ruinées élevées par les riches Hindous, dont la conscience religieuse se trouvait plus à l'aise auprès de l'eau sainte!

Ce ne sont que dômes, coupoles, minarets, larges vérandas, soutenus par d'élégants piliers sculptés de la base au sommet, escaliers monumentaux conduisant par de larges accès jusque dans le lac où nagent, indolents, de grands crocodiles, dont le museau noir se confond parmi les touffes de nénuphars et qui ne gênent en rien la liberté des pèlerins, dont les ablutions les effrayent et les tiennent éloignés de tentations qui pourraient devenir dangereuses.

Le plus élégant et le plus beau de ces tem-

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

ples qu'on dit moderne, est celui de Rama. On accède au péristyle par un large escalier aux rampes pleines et sculptées. Le gopuram très élevé donne passage dans l'intérieur du temple par une porte très ornée, dont le toit en surplomb est soutenu sur quatre colonnes d'une grande finesse. Tous les styles d'architecture se sont donné rendez-vous dans cette construction, mais l'ensemble, avec ses tours et ses minarets indo-musulmans, est d'une grâce et d'une élégance incomparables. Il me faudrait des études tout à fait spéciales et très approfondies pour vous dire à quel genre appartient chacun de ces détails. Mais vous ne seriez pas beaucoup plus avancée si je vous apprenais que tel motif que vous n'avez pas vu et que vous ne verrez probablement jamais, est du style jaïna, tandis que tel autre appartient au genre sikh, ou bien rappelle la manière des architectes rajpoutes. Contentez-vous de savoir qu'il y a là une quantité considérable de monuments, tous plus pittoresques et plus intéressants les uns que les autres, et que leur silhouette qui se penche sur les eaux sombres du lac sacré peuplé de crocodiles et fleuri de lotus, fait oublier l'ardeur du soleil qui brille sur vos têtes et vous éblouit de son rayonnement.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

JEYPORE — LAHORE — AMRITSAR

Jeypore.

De la station d'Abou-road, on part pour Ajmire à deux heures du matin ! Et d'Ajmire on s'embarque pour Jeypore. Ce que nous avons fait hier, 8 janvier 1891; mais comme il n'y avait pas de compartiment de première classe dans le train, nous n'avons pas résisté à la tentation d'en commander un à nos frais. Total de cette prodigalité : douze roupies, moyennant quoi nous avons passé tout le long de la route pour d'extravagants seigneurs. Vous voyez que dans l'Inde la somptuosité n'est pas ruineuse. Nous arrivions en gare hier, 9 janvier, à une heure du matin, mais, comme on détachait notre wagon du train des simples mortels, nous

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

avons obtenu d'y finir la nuit, et à sept heures nous débarquions au milieu d'une troupe de paons qui se prélassaient en liberté sur la voie et nous ont regardés passer sans qu'un seul œil de leur queue splendide exprimât le moindre étonnement ou la plus simple admiration!

Nous voici au cœur du Rajpoutana et dans sa capitale. Les Rajpoutes (nom qui veut dire : Fils de Rois) sont des hommes superbes. Grands, bien faits, d'une rare élégance et de teint très clair, d'où ils tirent la preuve de la pureté de leur race et de leur supériorité sur les autres habitants de l'Inde. Leur barbe, dont ils ont le plus grand soin, est divisée au menton en deux touffes qu'ils relèvent vers les oreilles et qu'ils maintiennent au moyen d'une mentonnière, pour lui faire prendre ce pli qui les flatte. M. Cotteau remarque, non sans raison, qu'au premier abord on les prendrait volontiers pour des gens affligés du mal de dents. C'est la race la plus ancienne de l'Inde, la plus fière, la plus courageuse, celle qui par ses héroïques efforts a rendu la conquête si difficile aux différents envahisseurs de son pays, témoin notamment le siège de Chittor, où, selon le Dr G. Lebon, les femmes se brûlèrent par milliers plutôt que de se rendre au vainqueur et dont les combattants se firent tuer jusqu'au dernier.

Ils forment la noblesse la plus antique du

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

monde, et le rajah d'Odeypour doit considérer les Hapsbourg, les Hohenzollern et les Bourbons comme de bien minces seigneurs, lui dont les ancêtres ont régné pendant mille ans avant de lui remettre le trône qu'il occupe. Leur longue résistance à l'effort des musulmans ne céda que devant Akbar, qui les incorpora à son empire, mais avec tous les ménagements que l'on doit à des ennemis redoutables. Il leur laissa leur constitution politique, s'entoura de leurs princes et mit leurs filles au rang de ses épouses.

Aujourd'hui encore les princes Rajpoutes sont plutôt des alliés de l'Angleterre que des vassaux, et si leur indépendance est relative, elle suffit cependant à conserver au pays une physionomie particulière. Il semble en effet que dans le Rajputana et notamment à Jeypore, l'air qu'on respire n'est pas de la même qualité que l'air qu'on respire ailleurs. Si l'on pouvait comparer des périodes et des milieux si différents, on se croirait, dans les rues de cette vaste cité, à la cour d'un seigneur féodal dans l'Europe du XII^e^ siècle. Et cependant Jeypore ne fut bâtie qu'en 1728, par le roi Jey-Sing. Mais ce roi était un astronome remarquable et devait être un artiste servi par d'étonnants architectes. Le plan de la ville est admirablement compris. De larges rues de quarante mètres, bordées de trottoirs, éclairées au gaz, soigneusement arrosées,

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

se coupant à angle droit, viennent converger à une grande place ornée d'une belle fontaine aux eaux abondantes.

Rien ne saurait vous donner une idée de l'aspect de ces rues sans cesse parcourues par des cavaliers aux armes éclatantes, montés sur de magnifiques chevaux, des chameaux de somme ou de promenade, des éléphants au visage et à la trompe enluminés de couleurs voyantes, le cou chargé d'un triple collier de clochettes aiguës, caparaçonnés d'étoffes de pourpre et d'or et portant leur haoudah qui semble attendre des seigneurs somptueux.

Et lorsque le jour baisse, des nuées de pigeons, ramenés là par l'habitude, se pressent à tire-d'aile de tous les points de l'horizon et s'abattent autour de la fontaine où la main libérale d'un serviteur du rajah leur jette des poignées de grains. On se croirait à Venise, sur le pavé de Saint-Marc. Impassible dans son vêtement blanc, sous son turban sombre, le doux semeur ouvre d'un geste rythmé sa main d'où s'échappe la vie des bêtes : et les petites ailes grises, diaprées de vert ou bordées de bleu, palpitent en se repliant à ras de terre, et les petits becs de corail frappent à coups précipités ce sol poudreux devenu nourricier, tandis que le biski promène son outre de peau, répandant sur la poussière l'onde qu'il dirige d'une main

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

légère, et se garde bien de troubler le repas des innocents oiseaux.

Puis c'est un fauconnier portant sur son poing couvert du gantelet de cuir brodé le faucon coiffé du casque à grelots d'argent, orné de perles. Ou c'est un guépard nonchalamment couché au pied d'un arbre, étendu sur un lit de bambou, sous la garde d'un vieillard à barbe blanche. Le guépard est une sorte de tigre de chasse aux oreilles de loup, à l'œil clair. Il porte sur la tête, quand on s'en sert pour la chasse, une petite casquette de cuir qu'on rabat sur ses yeux quand il a égorgé l'animal poursuivi.

Dans les rues de l'Inde on ne court jamais de véritable danger, mais il faut avoir l'œil à tout. Nous nous approchons d'un chameau tranquillement rangé le long d'un mur. Tout à coup, il sort de sa bouche un effroyable paquet de chair violette. C'est simplement sa langue. Puis il pousse un rauquement formidable et l'on nous avertit de nous ranger vivement. Il est méchant. Et nous n'avons aucune envie d'entrer en contact avec ses dents : moins encore avec son horrible langue. Le mouvement nous jette dans un groupe compact. Trois fakirs, les cheveux démesurément longs, flottant sur leurs épaules, font la quête autour d'un autre fakir. Celui-ci est accroupi sur une sorte d'estrade. Il est nu aussi. Son ventre

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

énorme retombe en lourde cascade sur les cuisses. Il avale sans relâche des paquets de filasse qu'on lui tend. Un des fidèles lui offre de temps en temps un cornet de papier sale, où il plonge les doigts pour y prendre une pincée de sucre qu'il mêle à sa filasse. Si, par hasard, il avalait un cordier, je vous assure qu'il y aurait dans son laboratoire intestinal de quoi fabriquer des câbles pour toute la marine anglaise!

Les vastes rues sont bordées d'une quantité de petites et étroites boutiques au bord desquelles on s'assied sur la marche de pierre qui sert d'entrée. Là, toutes les industries s'exercent côte à côte. Femmes et jeunes filles tournent gaiement la meule de pierre qui écrase le grain, bijoutiers, teinturiers, brodeurs, cordonniers et fabricants d'armes ou d'instruments de musique. C'est dans la boutique de l'un d'eux, fabriquant de flûtes, que nous avons vu la plus délicieuse jeune fille qu'on puisse imaginer. Notre admiration, toute délicate qu'en fût l'expression, la fit rougir, et elle se sauva en souriant... toujours Galatée!

Le palais du Maharajah a été élevé par Jey-Sing, le royal astronome auquel Jeypore doit son ancienne splendeur. C'est une vaste construction à laquelle on accède par une énorme cour qui fait penser à ce que devaient être

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

les habitations des seigneurs féodaux au moyen âge. Imaginez un grand espace nu où circulent les gens, les zébus énormes aux cornes peintes, traînant des chars au long timon cambré, avec des dômes Louis XV peints et dorés ; des chèvres, des mendiants, des chameaux, des fakirs. Tout ce monde-là a l'air parfaitement chez lui et c'est ainsi que l'histoire nous représente le palais de Charlemagne comme une grande ferme où la vie agricole se mêlait à la vie civile et militaire. Ce qui complète la ressemblance ici, c'est un vaste corps de garde à l'entrée du palais et de nombreux secrétaires écrivant sur leurs genoux tout le long des vestibules. Le Chandra Mahal forme le centre du palais ; c'est un immense édifice pyramidal qui donne sur de ravissants jardins coupés d'étroits canaux dont la fraîcheur entretient la végétation. Au rez-de-chaussée une salle immense, salle du durbar, d'un effet très majestueux et d'une belle architecture avec ses colonnes de marbre blanc. Et cependant j'y ai eu un vif chagrin ! Figurez-vous que le Czarewitch avait dîné hier dans cette salle et, pour lui faire honneur, on en avait couvert l'immense superficie de tapis anciens. Mais quels tapis ! D'une laine si fine et si serrée qu'on eût dit la pure soie des chèvres du Thibet. D'admirables dessins empruntés à tout ce que l'orne-

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

mentation arabe et persane a de plus délicat! Des tons d'une richesse, d'une harmonie, d'une souplesse à faire évanouir un amateur de tapis orientaux. Tout cela datant du xv^e^ siècle et frais comme le sourire d'une fille de seize ans. Eh bien, le croiriez-vous? Ces chefs-d'œuvre devant lesquels il aurait fallu prosterner dans la poussière du respect et de l'adoration tous les Aubusson et autres Gobelins de la terre et tout ce que le métier Jacquard a produit d'horreurs à Manchester et ailleurs... ces chefs-d'œuvre coupés, taillés, tailladés, meurtris, déchiquetés, opérés, éventrés au gré des portes et des meubles! Sang et misère! Il s'est trouvé des mains d'esclaves pour porter des ciseaux dans ces tissus plus précieux mille fois que toute la peau de ceux qui donnaient ces ordres criminels, et aussi la peau de tous leurs ancêtres jusqu'à la génération la plus reculée, et aussi la peau de leurs fils jusqu'à la vallée de Josaphat... car deux cents kilomètres de leur infâme peau ne valent pas une seule toute petite rosace bleu de ciel avec un peu de rose au cœur dans le moindre coin du moindre de ces tapis!

Un serviteur passe, cueillant des roses du maréchal Niel pour nous les offrir avec le regard attendri par l'espoir du prochain bachschisch. Je me précipite vers lui et je lui crie :

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

« Serviteur au regard attendri, va trouver ton maître. Demande-lui s'il connaît Laban chez qui Isaac a servi sept ans pour obtenir Lia aux yeux chassieux? Dis-lui que je le servirai sept ans pour un de ses tapis... »

Mais le serviteur n'a pas compris. Il me tend ses roses jaunes, et je m'éloigne emportant au fond de mon cœur une blessure que le temps qui calme tout n'a fait qu'aviver!

Et pourtant ce rajah... il a trois cents éléphants, trois cents chevaux, trois cents bayadères, trois cents femmes et trois épouses légitimes!

Tout par trois, comme vous voyez.

Numero deus impare gaudet,

qu'il faut se garder de traduire comme un de mes camarades de collège :

« Le numéro deux se réjouit d'être impair... »

Ce qui n'est pas vrai.

A travers la foule qui encombre les rues, nous avons été voir le haras aux trois cents chevaux. C'est un immense quadrilatère entouré de box. Chacun des chevaux a son serviteur, et dans le mur du box une petite logette d'un mètre de long sur soixante centimètres de large, où couche un boy microscopique dans le

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

cas où le cheval se réveillerait la nuit! L'espace libre entre les box est réservé pour la promenade et l'exercice des chevaux. On amène au rajah les plus beaux échantillons du pays. En ce moment on en soumet un à l'appréciation de son intendant qui siège gravement en caftan jaune sous un léger kiosque de bois. L'animal est merveilleux, gris de fer avec une étoile blanche au front. Sa jambe droite est serrée au-dessus du genou par une écharpe de soie blanche qui flotte à chacun de ses mouvements en faisant sonner des grelots d'argent.

Son cavalier, bien assis sur une très belle selle de velours rouge brodée d'or, le fait évoluer avec une grâce, une sûreté et une souplesse incomparables.

Il est vêtu d'une tunique blanche, serrée à la taille par une ceinture de soie; il porte un turban bleu foncé brodé d'argent et de hautes bottes de maroquin noir. Il est impossible de voir une plus belle bête montée par un plus beau cavalier. Il est littéralement lié à sa monture; c'est l'image parfaite du centaure antique.

L'intendant n'est pas beau. Il a l'air grognon de l'acheteur qui défend sa bourse. Il n'a pas pris le cheval, car nous l'avons rencontré plus tard dans Jeypore avec son cavalier qui le ramenait chez lui. A mon humble avis, il a eu tort. Moi j'aurais acheté le cheval et le cavalier

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

avec. Il est vrai que j'en aurais été bien embarrassé!

Le jour baisse. Les chevaux rentrent. Une poussière brûlante soulevée par leurs pas brille aux rayons mourants du soleil qui va s'éteindre. Nous revenons par le Palais des Vents, bizarre et curieuse construction avec ses mille clochetons et ses mille girouettes, élevée par Jey-Sing pour servir à ses observations météorologiques.

Notez que je ne vous ai pas dit un mot de la couleur des monuments et des maisons qui tous sont teints en rose, ce qui est du plus charmant effet. Pour cela je vous renvoie au livre de M. Chevrillon, où vous trouverez une petite symphonie en rose majeur qui vous en donnera une idée suffisante. Comme tous les voyageurs il a été frappé du goût particulier des rajpoutes pour les couleurs éclatantes. Et, en effet, là tout est peint et tout est teint. Aussi les teinturiers y florissent-ils. On teint les zébus, et non seulement les cornes, comme ailleurs, mais tout l'animal, et aussi les poules, et aussi les chiens. Selon le caprice on a aujourd'hui un chien vert d'eau et demain un chien lilas. Au reste, rien n'est plus amusant que de voir ces teinturiers à l'œuvre. J'ai voulu avoir un turban rose. Voici les opérations successives qu'entraîne cette fantaisie. Il a fallu d'abord aller acheter une

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

pièce de gaze blanche. Puis je me suis rendu chez un teinturier : une petite boutique basse encombrée de bassines qui égouttent sur un pavé luisant toutes les nuances de l'arc-en-ciel. J'ai présenté mon étoffe et j'ai choisi ma teinte. L'artisan a versé sa couleur dans un vase de cuivre, puis il y a plongé la pièce de gaze. Après l'y avoir agitée quelque temps, il l'a tordue et me l'a montrée. Ce n'était pas tout à fait ça. Alors il a coupé un citron dont il a exprimé quelques gouttes sur l'étoffe. L'acide a produit une réaction qui nous a donné le ton juste. J'ai fait oui avec la tête. Il a souri, a coupé et pressé une dizaine de citrons, et la gaze plongée dans ce nouveau bain en est sortie rose comme une aurore. C'est M. Chevrillon qui aurait été content! Moi aussi, du reste. Puis il l'a pressée, tordue, tordue encore, et deux hommes la prenant chacun par un coin sont sortis et l'ont agitée dans la rue jusqu'à ce qu'elle fût sèche. Cinq minutes à peine! J'ai payé quelques sous et j'ai pris mon étoffe, que j'ai portée chez un vieil homme, qui l'a reçue et qui l'a fripée entre ses pouces sur un billot de bois dur jusqu'à ce qu'elle fût irréprochablement plissée.

J'avais vu les chevaux, je voulus voir les éléphants. C'est un véritable village. Chaque animal a son réduit où il règne en maître. Le mahout, attaché à sa personne, habite auprès

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

de lui dans une case avec sa famille. Au milieu de toutes ces huttes est un vaste puits. Sur la margelle se tient un vieillard, dont la fonction consiste à tirer l'eau du puits et à la verser dans des seaux de cuir disposés sur le rebord de pierre. Successivement les éléphants arrivent à l'heure voulue, et chacun d'eux absorbe facilement de vingt à vingt-cinq seaux d'eau qu'il puise avec sa trompe et verse dans son estomac. Pendant cette opération, son petit œil clair et un peu gouailleur qui se plisse sous un sourcil à longs poils rares ne quitte pas l'échanson, pauvre Danaïde occupée à remplir ce puits sans fond qu'on appelle la panse de cent cinquante éléphants!

Puis on les promène dans la ville où on les rencontre majestueux, tranquilles, leur sonnerie de clochettes au cou, le mahout les jambes croisées sur leur nuque, sensibles aux friandises qu'on veut bien leur donner, mais ne demandant rien, comme des éléphants qui se sentent des animaux sacrés et que le dieu Ganesa, qui leur ressemble, met au-dessus des sollicitations vulgaires. Quelques-uns sont enchaînés dans leur logement. Ils se balancent avec inquiétude d'une jambe sur l'autre; leur petit œil est chargé d'ennui et de mauvaise humeur.

On vous prie de ne pas trop les approcher.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

On dit qu'ils sont « baris », c'est-à-dire méchants. Ils souffrent simplement du mal d'amour, de l'infécondité qui leur pèse, de la solitude perdue, au fond des forêts sauvages, sous le sourire des claires étoiles, et, non sans raison, l'homme leur apparaît comme un tyran stupide et féroce.

Dès le matin, la voiture était commandée pour le palais d'Amber. C'est une ancienne forteresse moyen âge construite sur la montagne. On y va en voiture, mais à trois milles à peu près avant d'arriver à Amber, on met pied à terre et l'on trouve un éléphant que le rajah a eu la complaisance d'envoyer à votre rencontre.

Jusqu'au voyage du prince de Galles, la route, à partir de ce point, se composait de vastes dalles rapprochées plutôt que réunies, où seul le pied mou et large d'un éléphant pouvait avancer sûrement.

Depuis le voyage souverain, et à cette occasion, la route a été achevée, unie, macadamisée, superbe, si bien que l'éléphant n'a plus de raison d'être que la curiosité et le snobisme des voyageurs.

On le prend tout de même, et par un joli chemin, sur cette monture à l'allure cahotante et fatigante au suprême degré, on arrive à cette merveille qu'on appelle le Palais d'Amber. On met pied dans une vaste cour.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Au fond un large escalier vous conduit au palais. A droite, un temple. On franchit le seuil et l'on se trouve dans un vestibule assez mystérieux où vous parvient l'écho lointain des voix murmurantes de fakirs en prière. C'est un couvent qu'entretient dans le palais la pieuse munificence du rajah. Près de l'entrée une fosse : au bord, un long et large coutelas à la lame très aiguisée teinte encore du sang de la chèvre que chaque matin on immole en sacrifice. La terre à l'entour est humide et rouge.

Le palais renferme un nombre infini de salles, de galeries, de tourelles, de terrasses, d'une grande richesse et d'une grande beauté. Les parois de marbre sont sculptées ou peintes et souvent décorées de mosaïques d'une finesse exquise et d'une foule de petits miroirs dont la réflexion augmente et prolonge indéfiniment les images. Par un escalier de marbre, construit dans l'épaisseur de murailles énormes, pour y entretenir une continuelle fraîcheur, on arrive aux bains des femmes, tout en marbre aussi, avec une infinie combinaison de bassins, de logettes, d'escaliers conduisant aux piscines, et de tuyaux discrètement dissimulés par où s'élançaient des jets d'eau parfumée à la rose, au jasmin, à l'ambre, au santal, tandis que sur des coussins de velours et d'or, se tenaient cachés dans des salles voisines des musiciens chargés

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

de charmer les oreilles des royales baigneuses. Dans quelques salles, de petites niches creusées dans le marbre en nombre infini permettaient de placer des lampes dont la lumière, reflétée par les miroirs enchâssés dans le plafond, donnait l'illusion du jour. Des terrasses de marbre blanc s'étagent au-dessus les unes des autres : sur l'une d'elles le rajah tenait son durbar, la nuit, aux rayons de la lune, et de la terrasse supérieure les femmes assistaient à l'audience, derrière des moucharabis de marbre sculpté. On descend et l'on arrive aux jardins qui s'élèvent au milieu d'un petit lac où nagent des crocodiles. On y accède par une chaussée qui les relie au palais. Là encore des bains dont toutes les salles étaient revêtues de faïences persanes dont il reste de merveilleux débris.

Dans une des cours supérieures, s'élève un kiosque de marbre dont le dôme est soutenu par d'adorables colonnes sculptées, reposant sur de vastes dalles de marbre. C'est là qu'on avait dressé notre déjeuner.

Le balcon s'ouvre sur la campagne. La vue se promène sur la plaine infinie que le soleil fait éclater dans un rayonnement d'or. Autour de nous volent des corbeaux implorant les miettes de notre repas qu'ils viennent chercher jusque sous la table. Un peu plus loin, de grands aigles, observateurs attentifs, suivent ce

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

spectacle d'un œil curieux. Tant qu'il ne s'agit que de morceaux de pain ou autre menue provende, ils restent dédaigneux. Mais, au premier morceau de viande emporté par un corbeau, un aigle perché sur le coin d'une corniche accourt d'un coup d'aile et se fait rendre la proie illégitimement conquise par cet usurpateur. Ce spectacle nous amuse. Nous jetons des débris de chair que les aigles saisissent au vol; puis, peu à peu, ils s'enhardissent, et c'est jusque dans notre main qu'en passant ils saisissent la proie d'une serre avide, aiguë et tranchante.

Nous avons cherché dans Jeypore, au milieu des tas d'armes offerts en vente dans la boutique des armuriers, quelque chose qui valût la peine d'être rapporté en France.

Les belles armes sont rares au point d'être presque introuvables. J'ai eu cependant la bonne fortune de rencontrer au fond d'une boutique obscure une belle armure du XVI^e^ siècle en acier damasquinée d'or... et complète! Et si je vous en parle, c'est que dans cette petite négociation j'ai pu apprécier la touchante honnêteté de ces marchands.

J'avais été accompagné dans la boutique par un affreux boy grêlé comme une écumoire, gras, très vilain, dont, malgré tous mes efforts, je n'avais pu me débarrasser.

Il était entré, il s'était installé, parlant, ges-

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

ticulant, se mêlant au marché que je voulais faire sans que je pusse parvenir à le renvoyer. Enfin, je tombe d'accord avec l'armurier sur le prix de trois cent cinquante roupies; je paye et j'emporte l'armure.

Le lendemain, Adonis nous raconte une longue histoire dans son affreux charabia télégraphique qu'il prend pour du français.

Ça commençait par:

« Moi aller bazar... chercher nourriture... pour l'Indien... »

J'abrège et je traduis. Il avait vu au bazar mon marchand de la veille, musulman comme lui. Celui-ci lui avait raconté que son armure ne coûtait que trois cents roupies, que l'affreux grêlé qui se trouvait là m'avait fait croire qu'elle en coûtait trois cent cinquante et qu'il voulait s'adjuger la différence, mais que lui, armurier, ne voulait pas se prêter à cette volerie, qu'il lui avait refusé les cinquante roupies et qu'il me les renvoyait.

Je ne veux rien dire... et mon amour-propre d'Européen m'en fait un devoir. Je voudrais bien savoir tout de même dans quelle capitale du monde civilisé me fût arrivée une pareille petite aventure? J'ai bien souvent acheté dans ces pays-là. Le marchand ne m'a jamais rappelé que quand il s'était trompé à son préjudice.

Et pourtant, voyez comme il faut se garder

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

d'être trop absolu. Je me rappelle qu'un matin, au bazar de Constantinople, j'avais acheté un tapis que j'avais payé : puis, donnant une indication vague, j'étais parti disant, comme dans un magasin de la rue Vivienne :

« Vous me l'enverrez. »

Je n'y pensais plus, lorsque le soir je vois arriver à l'hôtel le malheureux marchand. Il avait couru toute la journée. Il m'avait demandé à tous les échos. Il avait battu tous les quartiers de Péra ; il était exténué, mais satisfait. Il avait du même coup retrouvé son client et la paix de son âme.

J'ai visité le musée où, à propos de tapis, il y en a un admirable, de ceux qu'à Paris on appelle des « tapis de Lahore ». Vite, je demande où on en trouve de semblables. « Ici même, me dit-on, ils se fabriquent à la prison. » J'y vole. Déception : tout ce qu'on me montre est terne et absolument quelconque. En revanche, je trouve des prisonniers en train de laver dans un baquet d'eau bouillante la tête d'une superbe tigresse qu'on a fait tuer la veille au Czarewitch et que S. A. veut emporter à Saint-Pétersbourg.

Je n'ai pas trouvé à Jeypore d'autres monuments dignes d'intérêt. Mais ce qu'il faudrait pouvoir rendre, c'est la couleur extraordinaire de cette ville et sa physionomie ; c'est ce mouvement de foule compacte sans cesse bourdon-

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

nant comme les abeilles d'une immense ruche dans ce bazar animé : de cette foule aux brillantes et claires couleurs, de ces chevaux couverts de harnachements somptueux parcourant d'un pas rapide et relevé ces larges allées où circulent les chameaux à l'allure cadencée, les éléphants enluminés, les guerriers du XIV^e^ siècle aux costumes de paladin, ces pages étincelants de soie et de velours, ces grands seigneurs étendus dans des voitures Louis XV et précédés des saïs rouges portant la longue canne en argent ciselé, signe du commandement, ces fauconniers d'un autre âge et ces guépards de chasse, tout cela miroitant au grand soleil comme les grains d'une poussière d'or envolée vers le zénith au souffle d'un vent caressant et parfumé!

Lahore.

On quitte Jeypore à sept heures du soir pour arriver à Lahore à huit heures du matin. Mais... on change trois fois de train : à une heure du matin, à quatre heures et à six heures! Et par un froid de loup!... C'est que nous sommes en plein Nord. On attend les trains dans une gare sombre ; dans des salles à peine éclairées par des

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

quinquets fumeux au pétrole... et l'on souffle dans ses doigts pour se réchauffer, à moins qu'on n'aime mieux faire les cent pas le long du quai en battant la semelle.

De la gare, une voiture attelée de deux rosses ultra-maigres nous conduit à Heudou's Hôtel où nous sommes presque obligés de nous battre pour avoir des draps! Cet hôtel est situé dans un vaste jardin qui s'ouvre par deux portes sur une grande avenue. Avec un peu de soin et de propreté on y serait très bien, mais...

On attend le Czarewitch... Comme toujours! Le lendemain de notre arrivée, le ciel est bas et gris. Il a plu. La grande route qui borde notre hôtel est garnie d'une double haie de policemen et de soldats afghans. Ce sont les plus beaux hommes que l'on puisse voir. Très grands, le teint clair, des membres superbes, la face bronzée sous d'épais cheveux luisants, l'œil très ouvert, noir comme le jais et intelligent, ils sont alignés avec la correction de gens qui sont de vrais soldats, qui l'ont montré, et au besoin le montreraient encore. La foule circule au milieu d'eux. Ce ne sont plus les foules bigarrées du Sud et du Rajpoutana. Il fait froid, et les longs vêtements de laine, les caftans sombres ont remplacé les gazes claires et la fantaisie des couleurs tendres. Quand je parle du froid, il faut s'entendre : ce n'est que le matin

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

et le soir qu'il se fait sentir, car au milieu du jour le soleil darde encore de fort jolis rayons et je ne conseillerais à personne de s'y exposer sans casque et sans ombrelle!

Dans la journée nous allons voir la « Mosquée du Padischah », élevée, paraît-il, par Aurengzeb, l'aimable fils de Schah-Jehan, l'immortel constructeur du Tadj, et qui, après avoir détrôné son père, l'enferma dans le fort d'Agra. La mosquée du Padischah n'en est pas moins fort belle : elle est placée, comme la plupart des édifices de ce genre, dans une grande cour où croissent des arbres de toute sorte, notamment des orangers. Le jardinier nous en offre quelques-unes. Nous les épluchons de confiance, et nous en rejetons le premier quartier avec horreur... c'est du vitriol pur! A quoi pense le soleil, d'emmagasiner une fiole d'acide sulfurique dans la robe d'or de ces jolis fruits? Pour l'honneur de Lahore j'espère qu'il y pousse d'autres oranges; en tout cas il a poussé là, par les soins d'un architecte de génie, une admirable porte qui ouvre sur la cour ses arcades mauresques, couronnées de quatre tours carrées du plus bel effet. Puis on pénètre dans le fort où le palais de Runjetsing offre les débris les plus curieux avec ses vestiges de briques émaillées dans les salles qui ont survécu à la ruine. Un caporal anglais vous en fait les honneurs, ainsi que du

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

musée d'artillerie qui ne présente qu'un intérêt assez relatif.

Je n'en dirai pas autant du musée proprement dit, qui se trouve dans la ville même. Très bien aménagé comme les musées de presque toutes les villes de l'Inde, installés et entretenus par les Anglais, celui-ci renferme comme les autres des spécimens de la faune, de la flore et de l'industrie du pays. Mais ce qu'on ne trouve pas ailleurs, c'est le fac-simile du Ko-hi-nor! Le Ko-hi-nor est le plus beau diamant de l'Inde et, de père en fils, il ornait la couronne du roi de Lahore. Le dernier souverain avait onze ans. L'Angleterre, qui convoitait le Punjab, suscita une petite révolte sur un des points du territoire. Notez qu'il n'y faut ni grande habileté, ni même grande dépense! Une mince querelle entre deux sectes dévotes peut aisément se transformer en une conflagration redoutable. Là-dessus, les Anglais « rétablirent l'ordre », mais en même temps ils firent signer son abdication à cet enfant de onze ans! Ce n'est pas tout; comme prix du service qu'on lui rendait en rétablissant l'ordre dans ses États dont on le chassait, on lui « emprunta » le pur et merveilleux diamant qui ornait sa couronne, et le Ko-hi-nor brille désormais à celle de l'Impératrice des Indes.

Mais ce qu'on pourrait appeler « le comble de

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

la tranquillité », c'est que les « *emprunteurs* » ont fait tailler un morceau de verre dans les proportions exactes du Ko-hi-nor et qu'ils l'ont exposé sous une vitre avec une légende qui ne permet pas de s'y tromper. Ce morceau de verre et la légende, je les ai vus.

Quant à l'histoire, si vous en doutez, lisez une lettre du malheureux roi de Lahore réfugié à Paris, adressée à « Sa très gracieuse Majesté », et dans laquelle, en exposant les faits, il réclame son diamant. Pour toute réponse on lui supprima la pension qu'on lui sert en représentation de son royaume et de son diamant. L'infortuné, pour avoir le morceau de pain qu'on lui supprimait, a reconnu tout ce qu'on a voulu. Oui : mais vous n'aurez pas le droit de jouer une polka le dimanche dans les États de Sa très gracieuse Majesté ! Si avec ça le bon Dieu n'est pas content !... aussi l'est-il.

Lahore a été la résidence des empereurs Mogols. A quatre kilomètres, au Nord, sur la rive droite de la Ravi, se trouve le tombeau de l'un d'eux, Jehanghir. On y parvient par des marches un peu délabrées, donnant accès sur une vaste terrasse où s'élève le monument de grès rouge au centre duquel se trouve la tombe décorée d'arabesques finement sculptées.

On voit sur l'édifice de belles mosaïques et des versets du Coran se détachant en noir sur

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

un fond de marbre blanc. La ville est très peuplée; et cette population circule dans un labyrinthe de petites rues ornées de charmantes maisons de pierre décorées de balcons et de miradors en bois qui sont des merveilles de sculptures. On trouve, du reste, depuis Bombay, dans toutes les villes indiennes, des chefs-d'œuvre de ce genre. Les encadrements des portes et des fenêtres, les corniches, les balcons, tout ce que l'architecture met en saillie, a été fouillé, ciselé, sculpté avec une patience infinie et un art souvent exquis, par des artistes ignorés qui n'avaient, dans leur modestie, d'autre prétention que d'être des ouvriers habiles.

Ici, en particulier, les balcons et l'ouverture des fenêtres s'égayent de femmes très jeunes et fort souvent jolies, ornées de leurs plus belles parures et fumant des cigarettes dont elles soufflent la fumée en vous regardant d'une façon particulièrement provocante. Je ne les crois pas d'une vertu bien farouche; et, du reste, si elles l'étaient, je ne les verrais pas, car elles appartiendraient aux hautes castes, et je ne crois pas qu'un voyageur ait jamais pu se vanter sérieusement d'avoir vu dans l'Inde une femme de haute caste.

Jugez, par ce détail, des précautions dont elles sont entourées. Quand elles voyagent, la voiture qui les conduit au chemin de fer pé-

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

nètre jusque sur le quai, et vient appuyer sa portière sur la portière du wagon où doit entrer la voyageuse. Avant qu'elle ne quitte sa voiture, des serviteurs étendent une pièce d'étoffe sur le toit du wagon et sur le toit de la voiture, et c'est sous une sorte de voûte de toile qu'elle passe d'un véhicule dans l'autre. Puis toutes les glaces sont levées et les stores sont abaissés.

Même cérémonie au débarquement. J'ajoute que la présence d'un Européen dans le « zénana » ou appartement des femmes serait l'occasion d'une souillure telle qu'on frémit en pensant à ce qu'il faudrait pour en obtenir la purification.

Écoutez un trait de sévérité des mœurs indiennes ou peut-être une légende qui les affirme.

Vers le centre de la ville se trouve une merveilleuse mosquée. Elle était tout entière, à l'intérieur et à l'extérieur, revêtue de faïences. Située au milieu d'une vaste cour, on y pénètre par une porte très haute surélevée de quelques marches. La cour est flanquée de quatre minarets, tout décorés de ces mêmes faïences aux tons éclatants, aux dessins exquis. Ce sont les motifs de la belle décoration persane : des ifs allongés, bleus sur un fond jaune, des fruits, des fleurs, des vases ou des corbeilles de la forme la plus élégante, et tout cela d'une variété, d'un éclat, d'une richesse et d'une harmonie de tons absolument éblouissants. C'est le hasard qui

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

nous conduit à cet édifice dont personne ne parle. Nous entrons dans la cour au moment où le soleil se couche. Il dore de ses derniers rayons les minarets de faïence, et sous la dégradation de la lumière ceux-ci se revêtent de nuances d'une douceur et en même temps d'un éclat infinis. Voici l'histoire : On raconte qu'une favorite d'Akbar ayant répondu au sourire de Jehanghir, le fils de l'empereur, fut enterrée vive par ordre de celui-ci. On ajoute qu'arrivé au trône, Jehanghir fit élever cette mosquée en expiation du meurtre et comme pour servir d'écrin à la tombe de la pauvre martyre. Dans la cour on vous montre un mausolée de marbre sur lequel tous les vendredis soirs les femmes et les jeunes filles viennent brûler des branches de santal.

J'ai peine à croire à cette légende; j'ai surtout peine à croire qu'Akbar en fût le héros. Akbar était un grand homme dans toute la force du terme. Il avait le génie et il avait la bonté. Dans l'Inde, où son souvenir est resté vivant, on en parle en l'appelant « le bon Akbar ».

Je sais bien que ces empereurs Mogols avaient, au sein de la toute-puissance, des vivacités singulières; mais autant l'histoire du Kohi-nor paraîtra toute naturelle à la postérité de « Sa très gracieuse Majesté », autant pour nous qui sommes la postérité pour Akbar cet acte

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

d'extraordinaire barbarie nous paraît peu vraisemblable!

Je ne dirai qu'un mot, en passant, du Shalimar (palais du plaisir) qu'ont noté tous les voyageurs. M. Cotteau dit, avec raison, que c'était le Versailles des souverains de Lahore. Là, dans des canaux et des bassins de marbre, on a accumulé tout ce que la fantaisie la plus riche peut suggérer en fait de jets d'eau.

Et le croiriez-vous? Ils avaient trouvé les fontaines lumineuses bien avant l'Exposition de 1889! Un des bassins est entouré de parois de marbre où une main ingénieuse a pratiqué une foule de petites niches. Chacune de ces niches recevait une lampe dont la lumière, traversant un verre de couleur, allait teindre l'eau qui jaillissait du bassin.

Versailles est plus beau; mais il est si loin! La route qui conduit au Shalimar est superbe et le jardin, où la somptuosité des souverains du Punjab a convoqué toutes ces naïades, est véritablement exquis.

Je vous ai dit que le Czarewitch était arrivé. Le soir il y a réception chez le Résident. Nous sommes invités. Le « Résident » habite, comme toujours, dans un vaste édifice. La fête devait consister en un bal, mais un deuil soudain survenu à la Cour de Russie l'a fait remplacer par une simple réception.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Le Résident se tient dans un immense salon, très brillamment éclairé, dans lequel circule, au son d'un double orchestre, la foule brillante de ses invités. Je dis brillante, surtout, à cause de l'élément Indien. Des rajahs, des chefs hindous, venus de toute la province pour être présentés au prince, se pressent autour de lui dans des costumes d'une splendeur inouïe : les colliers de perles, de diamants, ruissellent sur les robes de velours noir. Les turbans, les manches de poignards, les fourreaux de sabre disparaissent sous les émeraudes, les saphirs, les rubis. Tous ces seigneurs forment une longue et triple haie au milieu de laquelle passe le jeune Czarewitch : très jeune en effet, l'air timide, tiraillant sa blonde moustache, et faisant sortir ses poignets de chemise des manches de son habit noir avec de petits gestes saccadés et ennuyés, d'un qui aimerait mieux être ailleurs. Et puis, il me semble qu'on l'entoure de plus près, qu'on le serre davantage, qu'on le garde plus étroitement qu'à Bombay, par exemple, où il y avait plus d'air autour de lui. On m'explique mystérieusement qu'on « a reçu des nouvelles, qu'il s'est répandu des bruits »... qu'enfin, on sera bien content quand il sera parti... parce qu'enfin... la responsabilité... vous comprenez?...

Je crois bien que je comprends! En atten-

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

dant, on sort des salons et on se dirige, sous la conduite hospitalière du Résident, vers une grande prairie située à environ cent cinquante mètres du palais.

Là sont dressées deux belles tentes, l'une pour S. A. I. et sa suite, l'autre pour les invités.

Au milieu de l'enceinte fermée par une corde tendue sur des piquets, brûle un *immense* brasier qui envoie jusqu'au ciel des tourbillons de flamme et de fumée.

Autour de ce brasier sont des guerriers afghans au nombre d'environ trois cents.

Ils sont vêtus d'un large pantalon blanc serré à la cheville, d'un gilet noir brodé, terminé par des manches flottantes en toile blanche; les pieds nus et le turban blanc ou bleu foncé. Ils sont superbes; ils portent à chaque main un long sabre affilé comme un rasoir et dont, paraît-il, ils décapitent un homme d'un seul coup, et sans avoir jamais besoin de s'y reprendre! Rangés sur une seule file, ils sont guidés par une musique barbare composée de musettes et de tambourins, qui marche en avant sous la conduite d'un jeune chef d'orchestre. Celui-ci porte un long tambourin, presque plus long que lui, sur lequel il frappe avec rage en dansant. Puis peu à peu il s'excite par sa danse, par ses cris, par les sons de son instrument, à ce point que, ne se possédant plus, il se livre à

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

des culbutes violentes ; puis il se redresse, toujours jouant de son tambour, toujours criant, toujours dansant et toujours en mesure !

Pendant ce temps, les soldats qui le suivent exécutent une sorte de danse très cadencée et font voler autour d'eux leurs sabres avec une telle rapidité et une telle violence que les éclairs du brasier, qui frappent l'acier des armes, les enveloppent d'un rayonnement de fer et de flamme.

Puis ils déposent les sabres autour du brasier et, reprenant leur marche, cette fois très grave et très lente, les bras croisés sur leur poitrine, ils l'accompagnent d'un chant monotone et doux, qui semble une sorte de prière.

Le bûcher ne jette plus que des flammes mourantes. Le Czarewitch a gagné la calèche à la Daumont qui l'attend à la porte de sa tente. A la suite, des équipages plus ou moins élégants emmènent les invités européens ou indigènes, et à travers la double haie des cipayes immobiles défilent les uniformes anglais, les ladies en robes de soie, et, plus parés qu'elles, plus éclatants dans leur somptueuse simplicité, la foule des chefs indiens dont les pierreries étincellent à la flamme vacillante des torches agitées sur leur passage par les mains des serviteurs empressés.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Amritsar.

Amritsir, que vous pouvez prononcer également Amritsar et Amritsur, n'est éloigné de Lahore que d'une quarantaine de kilomètres. Ce n'est rien pour des voyageurs habitués à ne se mettre guère en route pour moins de vingt-quatre heures.

Le jour même de notre arrivée, nous allons rendre visite au fameux « Temple d'or », le seul monument remarquable de la cité sainte des Sikhs. Tout le monde vous dira que leur religion a été fondée en 1469 par le « Gourou » ou chef religieux Nanakh ; qu'elle consistait dès le début en un pur déisme, rejetant le système des castes ; que Govind, leur cinquième « Gourou », fut assassiné par les musulmans, et que cet acte, essentiellement impolitique, devint l'origine d'une haine implacable des Sikhs contre les musulmans. Si vous ne savez pas tout cela, vous le trouverez dans « l'Inde des Rajahs » de M. Rousselet, où vous trouverez encore une foule de choses intéressantes et utiles, si bien que je ne vous engage pas à vous mettre en route sans cet excellent conducteur.

Ce qui m'importait plus que le culte qu'on y

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

célèbre, c'est le lieu même où s'en accomplissent les cérémonies. Ce Temple d'or est une véritable merveille. Situé au milieu du lac de l'Immortalité, on y accède par une large chaussée en marbre blanc. Le temple lui-même, tout en marbre aussi, est un assez petit édifice rectangulaire surmonté d'un dôme élevé et d'une infinité de clochetons tout revêtus, comme le dôme, d'une calotte d'or. A l'intérieur, des musiciens, accroupis sur des tapis, exécutent une symphonie qui paraît ne jamais finir. Au milieu d'eux, des brahmes, vêtus de longues robes blanches brodées, recueillent dans des plats de cuivre les dons des fidèles qui consistent en beurre, lait, fruits, fleurs, sucreries et autres attentions peut-être plus solides, dont le désintéressement des prêtres n'a pas l'air de s'effaroucher. Le plafond est en bois admirablement sculpté. Les portes sont en argent et l'or éclate dans les ornements sous le moindre prétexte. Un escalier intérieur vous conduit à une galerie circulaire d'où l'on peut suivre tous les détails de la sainte cérémonie qui s'accomplit en bas. Les murs de cette galerie et les parois de l'escalier sont ornés de mosaïques précieuses ou de peintures représentant des bouquets de fleurs dans des vases de la construction la plus ingénieuse et la plus délicate. Quelques-uns de ces motifs sont encadrés

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

de versets en caractères hindous, du moins je le crois. Ce serait une source inépuisable de décorations merveilleuses pour ces beaux tapis qui se fabriquent à Amritsar même et que nous connaissons ici sous le nom de tapis de Lahore. Malheureusement, il paraît qu'il est interdit de les copier.

Si vous allez dans l'Inde, tâchez d'y arriver en même temps que le Czarewitch. La veille, il était au Temple d'or et le Temple d'or avait fait, pour le recevoir, sa plus belle toilette. Sur la chaussée qui mène au temple, de hauts chandeliers en argent doré sont disposés de distance en distance pour éclairer, la nuit, la marche du Grand-Duc héritier. A l'entrée de l'édifice, un dais somptueux soutenu par des tiges d'or élégamment ciselées. Quelle que soit la bonne opinion que nous ayons de notre mérite et quelque soin que nous prenions pour la justifier à nos yeux, je doute fort qu'on ait exposé toute cette orfévrerie en notre seul honneur.

Mais le jour baisse; il faut nous hâter d'aller visiter la fabrique de tapis de Davee Sahai Chumba-Mull.

Imaginez une sorte de long corridor ouvert sur une cour et divisé en une centaine de cellules. C'est là que des jeunes gens et même des enfants exécutent en chantant, sous la direction d'un contre-maître, ces riches tapis qu'on nous

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

vend si cher sur les marchés de Paris et de Londres.

Ces enfants sont tout à fait gentils : leurs grands yeux noirs vous regardent doucement au passage ; leurs petites mains agiles font courir sur la trame la navette de bois, et sous leurs doigts apparaissent les fleurs délicates, les fruits et les ornements qui se teignent en naissant des plus vives et des plus douces couleurs.

Ce n'est pas que des tapis qui se fabriquent à Amritsar. Là vit un grand nombre de ces brodeurs qui réalisent ces merveilles compliquées qui, sous le nom de châles cachemyrs, ont été si longtemps recherchés par la mode européenne et hindoue.

Là se file aussi la laine soyeuse du Thibet, et des châles de plusieurs mètres de long passent à travers la bague d'une jeune fille.

Nous avons trouvé chez un marchand de curiosités d'anciennes robes de cachemire, toutes brodées d'or, qui sont de purs chefs-d'œuvre ; et l'on n'a pas plutôt su que nous avions ce goût dépravé des vieilles et belles choses que notre hôtel a été envahi par une foule de marchands chargés de ballots dont ils tiraient à l'envi des tissus brodés comme on n'en voit que dans les Mille et Une Nuits.

Bien nous en avait pris de voir le temple par un rayon de soleil. Le lendemain, une pluie

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

fine et froide que nous chassait au visage un vent glacial et violent nous montrait une Inde mélancolique, grise et terne, sans aucune ressemblance avec l'Inde triomphante et vibrante dans le clair et chaud soleil, que nous avions vue jusqu'alors.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

DELHI — MUTTRA — AGRA SIKANDRA : LE TOMBEAU D'AKBAR FUTTEHPORE

Delhi.

D'Amritsar à Delhi, il ne faut pas moins de vingt-deux heures en chemin de fer. Nous voici logés dans un hôtel isolé au milieu de vastes terrains coupés par les jardins des habitations anglaises. Je vous écris au son d'une étrange musique : ce sont les hurlements des chacals qui font rage autour de notre demeure, et si près, que leur conversation est vraiment insupportable pendant la nuit. Aussi émigrons-nous demain pour « Royal Hôtel », plus à portée de la ville et des excursions que nous aurons à y faire.

Avant de parcourir Delhi, voulez-vous faire

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

un peu d'histoire? Suivons encore « l'Inde des Rajahs ». Voici ce qu'on y lit à la page 608 :

« Les plus anciennes légendes historiques de l'Inde font mention de trois cités : Madhanti, Hastinapoura et Indrapêchta, qui se seraient succédé à peu près sur l'emplacement occupé aujourd'hui par la moderne Delhi. La dernière de ces villes, Indrapêchta, dont le nom est resté attaché jusqu'à ce jour par les Hindous orthodoxes à la ville moderne, aurait été fondée, si l'on en croit la tradition, au trentième siècle antérieur à notre ère. Parmi les héros de la grande épopée indienne du Mahabâratta, on trouve le nom de Joudichtéra, qui régnait sur Indrapêchta au xv^e^ siècle avant Jésus-Christ.

« Sortant de l'époque fabuleuse, nous voyons apparaître, en 57 avant Jésus-Christ, le nom de Delhi, cité nouvelle, fondée sur les ruines dix fois séculaires d'Indrapêchta par le roi Dilou, dont la dynastie s'éteignit obscurément après une ère dont la prospérité nous est attestée par la splendeur des monuments qu'elle nous a laissés.

« Cette ville, abandonnée à son tour, s'écroule, est réédifiée par Ananh-Pâl I^er^, en 736, qui en fait la capitale de l'empire Touar, et de nouveau délaissée par les successeurs de ce prince, qui la quittent pour Kanoudje. Relevée de ses ruines par Ananh-Pâl II, en 1060, elle est tour

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

à tour détruite et réédifiée par Viçala Dêva en 1152, et par le sultan Koutab en 1193.

« Devenue la capitale du grand empire musulman de l'Inde, Delhi est au gré de chaque nouvelle dynastie transportée sur de nouveaux emplacements, et, dans cette sorte de pérégrination qui ne s'arrête qu'à la fondation de la ville moderne par Schah-Jehan, en 1631, la cité nomade jonche de ses monuments une plaine de cent vingt-six kilomètres carrés.

« Nulle part au monde, pas même à Rome, il n'existe sur un même point une réunion aussi considérable de monuments anciens. La plaine de Delhi mériterait d'être considérée comme le musée archéologique national de l'Inde, car elle expose côte à côte les plus beaux spécimens existants des divers styles d'architecture de ce pays, depuis le jour où les Hindous employèrent pour la première fois la pierre dans leurs monuments jusqu'à la période la plus rapprochée de nous. »

Et ce n'est pas tout. Indépendamment des vicissitudes imposées par le caprice de ses maîtres, la malheureuse ville eut encore à compter avec les désastres de la guerre. En 1398, Tamerlan la prend et la pille; et ne croyez pas que ces expéditions étaient des campagnes à l'eau de rose d'où l'on sortait avec quelques morts, quelques blessés, et un bon traité de paix.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

En 1739, le roi de Perse Nadir-Schah prend la ville à son tour. Nous sommes en plein XVIII[e] siècle, le siècle des encyclopédistes, et Nadir-Schah ne consent à arrêter le massacre que lorsque cent mille personnes, dit la tradition, ont déjà été égorgées. Le sang ruisselait dans les rues et venait battre de ses flots une petite mosquée située dans le « Chandi-souk » qu'on vous montrera encore et dans laquelle se tenait Nadir-Schah pendant le massacre des habitants de Delhi.

Aussi bien c'était la tradition de ces farouches conquérants.

L'empereur Jehan-Ghir, père de Schah-Jehan, écrit :

« A Delhi, j'appris qu'une rebellion éclatait à Kanoudje. J'envoyai des forces pour l'écraser. Trente mille rebelles furent mis à mort; dix mille têtes furent envoyées à Delhi; dix mille corps furent pendus, la tête en bas, le long des arbres de plusieurs grandes routes. Malgré de fréquents massacres, les révoltes se renouvellent constamment dans l'Hindoustan. Il n'y a pas une province de l'empire dans laquelle un demi-million de gens n'aient été tués durant mon règne ou celui de mon père. »

Les Anglais n'ont pas laissé périr la tradition. Seulement, ces empereurs construisaient le Tadj, la mosquée perle, le palais d'Agra ou le

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

fort de Delhi. Les Anglais tuent aussi bien, mais ils construisent incomparablement plus mal.

Je n'abuse pas des citations historiques, mais ici c'est l'histoire même qui rend compte de la physionomie de la ville, et sans le secours de l'histoire, sans un coup d'œil en arrière qui fait apparaître ces dévastations, ces destructions, ces abandons et ces reconstructions successives, on ne comprendrait pas ces enceintes en ruines marquant la place de ces différentes cités successivement abolies et jonchant la plaine de leurs débris gracieux ou grandioses : pans de murs écroulés, tours ou temples à demi détruits, tombeaux de ministres ou de sultans racontant au passant émerveillé la puissance, les luttes, la grandeur et les amours de ces empereurs et de ces reines disparus.

Et pourtant, telle était l'extraordinaire vitalité de ce peuple, qu'après tant de massacres, tant de pillages et d'incendies, il semble que le sang dont on l'arrosait donnait à ce sol prodigieux la fécondité nécessaire à faire pousser une autre ville sur les débris de la ville détruite, et cela jusqu'à neuf fois de suite, car les débris interrogés ne racontent pas moins de neuf villes se succédant les unes aux autres jusqu'à la ville moderne.

C'est à l'extraordinaire artiste qui a élevé le

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Tadj que Delhi doit sa dernière splendeur; c'est en effet Schah-Jehan qui a construit la plupart des édifices merveilleux qui la décorent.

« Le Chandi-souk », ou rue des Bijoutiers, la principale de Delhi, est une grande voie, superbe, bien arrosée et bien entretenue, sans cesse parcourue, comme toutes les rues de l'Inde, par une foule pressée, compacte, qui circule au milieu des chevaux, des voitures, des chameaux et des éléphants. Elle est bordée d'un nombre infini de petites boutiques où se vendent et se fabriquent les produits de l'industrie indigène. Parmi ces industriels, beaucoup de bijoutiers qui, lorsqu'ils se sont emparés de vous, étalent sous vos yeux une quantité de bijoux remarquables par la beauté des pierres qu'ils sertissent souvent avec une rare élégance.

Je dis à dessein « qu'ils s'emparent de vous », car nulle part au monde le voyageur n'a moins la disposition de lui-même. Assailli, entouré, dès son arrivée à l'hôtel, par une foule de marchands, il ne s'appartient plus. Cerné de toutes parts, il faut qu'il assiste au déballage des tissus, à l'étalage des écrins, au défilé de toutes les marchandises dont ces intrépides marchands ont juré de se débarrasser à son profit. Veut-il sortir, ils ont leur voiture qu'ils lui offrent, et dans les rues de la ville, tiraillé, appelé, cerné,

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

circonvenu, il n'a d'autre ressource que de céder à cette intransigeante obsession que rien ne saurait décourager ni même ralentir.

C'est dans le fort que se trouvent les restes des anciennes constructions élevées par Schah-Jehan.

Il faut rester longtemps dans la salle « des musiciens » et dans la salle « des audiences ». Et lorsque vous y aurez passé de longues heures vous n'aurez pas encore vu le détail de ces merveilleux piliers tout incrustés de mosaïques où les pierres précieuses s'enchâssaient dans le marbre pour former les dessins les plus exquis, ni toutes ces sculptures élégantes, ni ces moucharabis de marbre découpés à jour sur une épaisseur de vingt centimètres.

C'est dans une de ces salles que se trouvait le fameux « trône du Paon » qu'au XVII^e^ siècle l'orfèvre Tavernier évaluait à cent cinquante millions de francs de la monnaie d'alors! Nadir-Schah ne nous en a laissé que le souvenir.

Écoutez ce qu'il en fit. Voici ce que raconte Abd-ul-Kerim qui fut son médecin favori, dans la relation de son voyage de l'Inde à la Mecque :

« Nadir-Schah était encore à Delhi quand il ordonna que l'immense quantité de joyaux qu'il possédait fût employée à orner des armes et des armures de différentes espèces et à construire une vaste tente. On rassembla donc les

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

meilleurs ouvriers qui travaillèrent pendant les quatorze mois de notre marche. En arrivant à Hérat, le *mo'abir bachy* (ou quartier-maître général) annonça au monarque que l'on avait déjà établi une grande partie des objets commandés, tels que des harnais de chevaux, des fourreaux d'épées, des carquois, des boucliers, des étuis de lances, des massues et des *sendélys* ou sièges de différentes formes; enfin une tente enrichie de pierres précieuses. On dressa cette tente dans la salle du Diwan, où l'on plaça aussi le *takht thaouey* ou trône du Paon, apporté de Delhi, et le *takht Nadiry* ou trône de Nadir, et ceux de plusieurs autres monarques avec les sièges dont nous avons parlé. On battit le tambour dans Hérat et dans le camp pour annoncer que tout le monde avait la liberté de venir voir la plus belle et la plus riche exposition qu'il y eût jamais eu dans aucun siècle et dans aucun pays.

« Nadir n'aima pas la forme de la tente; et outre qu'elle était garnie en satin vert, plusieurs bijoux ne lui parurent point disposés de manière à bien ressortir. Il ordonna donc qu'on la défît et qu'on en établît une nouvelle, dont le toit se séparerait des murailles pour la commodité du transport, telles que celles qu'on nomme *raouty* dans l'Hindoustan. Au retour de son expédition dans la Transoxiane, cette nou-

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

velle tente était finie, et on l'exposa à Meschehed, de la même manière que la précédente. Elle était d'une beauté et d'une magnificence au delà de toute expression. L'extérieur était couvert d'un beau drap écarlate, doublé de satin violet, sur lequel on avait représenté tous les oiseaux et les animaux de la création, avec des arbres et des fleurs ; le tout enrichi de perles, de diamants, de rubis, d'émeraudes, d'améthystes et autres pierres précieuses ; les mâts de la tente n'étaient pas moins chargés de bijoux que le reste. A chaque côté du trône du Paon, on voyait un écran sur lequel on avait brodé en pierres précieuses deux anges. Le toit de cette tente, composé de sept pièces, se démontait pour la transporter ; deux de ces pièces, enveloppées dans du coton, se mettaient dans des caisses de bois, dont deux formaient la charge d'un éléphant : les écrans remplissaient encore une autre caisse. Les murailles, les mâts et les piquets de la tente, qui étaient d'or massif, formaient la charge de plus de cinq éléphants ; de manière qu'il en fallait sept pour la transporter tout entière. On ne manquait pas de la dresser à toutes les fêtes dans la salle du Diwan d'Hérat pendant le règne de Nadir. »

Mais quelle éblouissante vision évoque ce récit au milieu de ce palais de Delhi !

Imaginez sur ce trône d'or et de pierreries

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

l'empereur Mogol ou Persan tenant le durbar, vêtu d'une robe de brocart étincelant de joyaux, la beauté de son visage; et je pense à Schah-Jehan, rendu plus imposant encore par l'éclat de sa parure à ce point que des yeux mortels peuvent à peine soutenir le rayonnement qui s'échappe de sa personne presque divine.

Autour de lui ses ministres, ses favoris, ses officiers ruisselants d'or et de pierreries, puis ses esclaves et le peuple foulant de leurs pieds nus ces pavés de marbre et circulant à travers ces légères colonnes ornées de leurs mosaïques de pierres précieuses où s'appuie la voûte de filigrane d'or et d'argent. Et toutes ces richesses, tous ces hommes, ces éléphants aux haodahs d'or fin, ces soldats au cimeterre d'acier incrusté de diamants, tout est à cet homme : le brahme orgueilleux qui commande à la multitude, le Kchatria farouche et le vil paria, tout ce qui pousse sur la terre, tout ce qui dort dans la mine profonde, l'air même avec les parfums dont le charge la fleur à peine éclose... tout ce qui pense, tout ce qui vit, et la montagne qui borne son horizon et la mer qui caresse son empire... tout est à lui... Sur un signe de sa main, les têtes volent dans le sifflement d'une lame docile... et lui, recueillant les revenus de provinces immenses, entouré de musiciens, de poètes et d'artistes, il n'a qu'à faire un signe

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

pour couvrir la terre de chefs-d'œuvre qui apprennent son nom à la postérité éblouie!

Un de ces chefs-d'œuvre, c'est la Djemma-Masjid.

Un escalier monumental de quarante marches conduit sur une plate-forme élevée; au centre, une pièce d'eau. A chacun des angles de cette vaste cour s'élève un pavillon de marbre d'une charmante architecture. Sur trois des côtés se suivent à intervalles réguliers des arceaux délicats reliant des portails majestueux. Sur le quatrième côté se dresse la mosquée. Elle est couronnée de trois dômes de marbre blanc décorés d'ornements en bronze doré. L'intérieur, pavé de dalles de marbre blanc avec des bordures noires dont chacune marque la place d'un fidèle, éclate en une infinie prodigalité de sculptures sur ses parois de marbre. Les « mirabs » notamment sont de purs chefs-d'œuvre. Vous savez qu'on appelle ainsi dans les mosquées la chaire ou le siège élevé toujours dirigé vers l'Orient où se place l'officiant. Il y en a un admirable dans la mosquée de Cordoue. De chaque côté s'élance un minaret construit en marbre et en pierre rouge. Il faut les voir au coucher du soleil lorsque sa lumière apaisée fond les nuances de ces bandes alternées dans un ton adouci. En face de la mosquée, dans un petit pavillon particulièrement

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

sacré à cause de la relique qu'il renferme, on fait voir un poil de la barbe de Mahomet!

A une heure de Delhi se trouve le fameux « Koutab Minar ».

On l'appelle aussi « la colonne du Géant ». « C'est la plus haute tour du monde, » disent les Hindous. « Après la tour Eiffel, » répondent les Parisiens.

— « Oui, répliquent les Hindous, mais votre tour Eiffel ne date que de 1889. Elle a à peine deux ans, c'est une tour en nourrice! La nôtre date des premiers jours du XIII^e^ siècle. Au lieu d'un simple ingénieur, elle a été construite par l'empereur Altamsch dont vous verrez le merveilleux tombeau. Elle n'est pas percée à jour comme les finesses de la triple alliance, mais édifiée en un beau grès rouge et un marbre bien solides, où la main d'un artiste précieux a ciselé des versets du Coran, et au lieu d'un ascenseur qui ressemble à une boîte à élever des vers à soie, c'est le pied libre et nu du fidèle qui gravit ses trois cents marches pour le conduire au sommet d'où il peut contempler la vaste plaine de Delhi toute parsemée de ces tombeaux en ruine où brillent encore des revêtement de faïence persane! »

Et les Hindous ont raison.

Ne vous lassez pas. Parcourez avec soin cette mosquée qui se trouve auprès du Koutab, avec

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

ses piliers hindous si délicatement fouillés, où vit tout un peuple, et la magistrale porte d'Aladin! Et puis allez par une belle route semée de ruines pittoresques au magnifique tombeau d'Humâyoun, père du grand Akbar.

Près de Delhi se trouve la tombe de Safdâr-Yâng, le premier souverain indépendant du royaume d'Aoudh, élégante réduction du Tadj. Puis dans un des faubourgs de la ville, faites-vous montrer un tout petit cimetière où, comme dans un écrin de marbre blanc, sont renfermées les dépouilles de quelques jeunes princesses dont j'ai oublié les noms. Là il semble vraiment que le marbre ait vécu sous la main des admirables artistes qui l'ont modelé. Des portes entières d'un seul morceau tournent sur leurs gonds avec la légèreté de deux ailes de papillon; du haut en bas elles sont découpées comme la plus fine dentelle et s'enchâssent dans des chambranles ciselés comme un coffret de Benvenuto Cellini. Mais dans tous ces monuments consacrés à la mort, ce qui émeut surtout c'est qu'il semble qu'on ait voulu continuer la vie: aux grands empereurs, aux conquérants, les voûtes énormes, les coupoles majestueuses, comme si les vastes desseins qu'ils ont conçus avaient encore besoin, après la mort, de l'espace où se meut leur grande âme; aux jeunes filles, aux femmes moissonnées en pleine lu-

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

mière d'amour, les ornements délicats, les frêles emblèmes, les symboles gracieux et tendres, les fruits et les fleurs, et sous la main émue de ces artistes poètes le marbre chante encore l'épithalame interrompu par la mort!

Avant de quitter Delhi, montez vers le soir au sommet du Koutab; appuyé sur la balustre de grès rouge, regardez le soleil embraser la plaine de sa lueur sanglante, et dans la brume grandissante où se noient les coupoles des tombeaux abandonnés, vous verrez reparaître dans votre esprit la prodigieuse histoire de ces murs détruits : combats sanglants qui jonchent le sol de morts et de mourants, bataillons pressés à l'assaut des tours qui s'écroulent, murs crénelés d'où ruissellent le soufre et le plomb fondus, chevaux bondissant dans la plaine éclairée du reflet des flammes qui dévorent la ville, et debout, dominant le massacre et l'incendie du haut de quelque minaret sinistre, l'empereur aux têtes coupées rêvant d'élever quelque palais magique où sur le pavé de marbre encore ensanglanté les poètes et les bayadères célébreront sa gloire et sa magnanimité.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Muttra.

On quitte Delhi à dix heures du soir; on change de train à quatre heures du matin, ce que nous avons fait par une pluie diluvienne et un froid très vif, et on arrive à Muttra à huit heures, ce qui vous explique que je ne puis guère vous renseigner sur ce qui s'est passé en route. A notre arrivée, la pluie durait toujours et le froid n'avait pas cessé. Une voiture délabrée nous conduit de la gare au bungalow, plus que médiocre : pas de draps, comme toujours, et trois lits pour cinq! Des Anglais, très recommandés, arrivent presque en même temps que nous et se font remettre ce qu'il y a de moins mal dans l'établissement... presque jusqu'à nos couverts que nous défendons avec des mines terribles et des gestes menaçants qui finissent par impressionner l'Indien préposé à la garde de cet infâme gourbi.

Enfin, vers midi, la pluie cesse et un soleil encore quelque peu maussade nous permet de nous diriger vers la ville autrefois splendide de Muttra.

C'est qu'en effet il faut se reporter à l'histoire pour avoir une idée de ce qu'ont pu être

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

ces cités indiennes dans les temps évanouis. En 1019, Mahmoud-el-Ghazni, le conquérant musulman, entra dans Muttra. Voulez-vous savoir ce qu'il y vit et comment il exprima son admiration des richesses qui s'offrirent à ses yeux?

« Cette ville merveilleuse renferme plus de mille édifices, la plupart en marbre et aussi fermement établis que la foi des vrais croyants. Si l'on calcule l'argent qu'ont dû coûter tous ces monuments, ce ne serait pas trop de l'estimer à plusieurs millions de dînars; et encore faut-il dire que pareille cité ne pourrait être construite même en deux siècles.

« Dans les temples païens, mes soldats trouvèrent cinq idoles d'or dont les yeux étaient formés de rubis d'une valeur de cinquante mille dînars; une autre idole portait comme ornement un saphir pesant quatre cents miscals, et l'image elle-même produisit à la fonte quatre-vingt-dix-huit miscals d'or, pur. Nous trouvâmes en outre une centaine d'idoles d'argent, représentant la charge d'autant de chameaux.» (Dr Lebon. *Les Civilisations de l'Inde.*)

La pauvre Muttra est aujourd'hui déchue de son ancienne splendeur, mais elle reste un lieu de pèlerinage particulièrement révéré, car c'est là que naquit Krishna, une des incarnations de Vishnou, mais qui commença par être, comme dit V. Hugo, « un garnement de dieu fort mal

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

famé ! » Fouetté par sa mère pour lui avoir, dans son extrême jeunesse, volé un pot de beurre, les sculpteurs des temples élevés à sa gloire, ceux mêmes où il trouve simplement sa place parmi les autres divinités du panthéon hindou, le représentent volontiers dans cette peu vertueuse posture.

Plus tard, ses nombreuses galanteries firent parler de lui jusqu'au moment où il s'éleva tout seul à la dignité de conquérant, et où la piété de ses fidèles l'éleva à la dignité de dieu, qu'il occupe encore. La ville de Muttra dresse en amphithéâtre, sur le bord de la Jumna, ses maisons et ses temples. Deux fois sacrée par elle-même et par le voisinage du fleuve, de nombreux gatts descendent dans les eaux saintes où la foule des pèlerins va se purifier et mériter, par ces ablutions, la remise de ses péchés et l'entrée au paradis de Brahma. Pour bien voir la ville, il faut prendre un bateau et se promener sur la Jumna. Rien de pittoresque comme la silhouette de tous ces temples parmi lesquels se distingue la mosquée d'Aurengzeb.

C'est une réduction de Bénarès. Mais les grands arbres qui bordent le fleuve, la riche végétation qui s'épaissit le long des gatts, lui donnent un aspect plus riant. Çà et là des temples en ruine dressent leur coupole de marbre dans des bouquets de verdure, et cette

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

fraîche et aimable nature encadre gaiement les austérités d'une architecture qui, à Bénarès, éclate durement sous un soleil de feu.

Muttra pourrait être appelée « la ville des singes ».

En reconnaissance de je ne sais plus quel service rendu à la cité sainte par le dieu Hanouman, dans les temps fabuleux, le singe est à Muttra un animal tout à fait sacré. Il le sait et il en abuse avec un manque de tact tout à fait remarquable. La ville est à ces animaux et je ne crois pas exagéré d'en porter le nombre à plusieurs milliers. Perchés sur tous les toits, suspendus à toutes les corniches, en course dans les arbres et sur les balcons, ils sont chez eux bien plus que les habitants, bien plus que les voyageurs surtout, qu'ils n'accueillent qu'avec l'arrière-pensée d'en tirer un profit personnel. Ils entrent dans les maisons et y prennent ce qui leur convient sans jamais rencontrer de contradiction que chez les musulmans dont l'histoire n'a rien à démêler avec Hanouman. Dans les temples où toutes les dévotions leur sont permises, ils parcourent les galeries, les balcons et les toits en longues théories jamais troublées. Ils vous regardent passer avec le juste dédain que leur donne leur titre d'animal sacré et témoignent par leurs grimaces que s'ils consentent à vous prendre aussi

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

pour des animaux, vous ne serez jamais à leurs yeux des animaux sacrés! Cependant, vous avez un sûr moyen de faire leur conquête. Achetez quelques poignées de grains à des marchands ambulants qui circulent autour de vous et répandez-les à terre. Aussitôt une nuée de singes dégringole des arbres, des toits, des balcons, des corniches, et se précipite sur cette aubaine espérée. Les mâles, les femelles, portant de tout petits cramponnés par les quatre pattes à leur poitrine; des aïeux à barbe grise, des enfants à peine sevrés vous entourent, se disputant le grain avec les mines les plus comiques, gestes brusques et violents, grimaces grotesques où passe la gamme des passions gastronomiques les plus aiguës, poursuites enragées des plus faibles par les plus forts pour s'emparer de leur provende. Mais ne cédez pas à la tentation de prendre un des petits, ne fût-ce que pour le caresser; la tribu entière, se méprenant à votre intention, s'élancerait sur vous et vous mettrait en pièces.

Quelques-uns sont assez agressifs : un des plus gros avait, on ne sait pourquoi, pris ma nièce en grippe. Il se jeta tout à coup sur elle et la poussa violemment comme pour la faire tomber, sans cependant la mordre ni la griffer. Menacé par nos cannes, il se réfugia sur une corniche d'où il nous adressa ses grimaces les

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

plus irritées, nous devançant de balcon en balcon, de saillie en saillie, et nous regardant d'un air tout à fait provocant, les sourcils froncés et les badigoinces en mouvement comme s'il versait sur nos têtes un torrent de muettes injures. En sortant de la mosquée d'Aurengzeb que nous venions de visiter en détail, un spectacle assez étrange nous attendait dans la ville. Sur le bord de la Jumna, un kiosque en bois très moderne et sans aucun intérêt attira nos regards par ce qui s'y passait. Au centre était accroupi un fakir tout nu et couvert de cendres comme ils le sont presque tous. Groupés autour de lui et accroupis également, un certain nombre de fidèles.

L'un d'eux, d'une voix douce et chantante, récitait de longues tirades (en vers ou en prose? je n'ai pu le savoir) à la louange du fakir. Celui-ci, âgé d'environ trente ans, aux traits réguliers, doux et intelligents, écoutait le panégyriste avec un air de satisfaction marquée. Nous ne comprenions pas un mot, bien entendu, à ce qu'on lui disait, mais rien n'était plus facile et plus intéressant que d'en suivre l'impression sur sa mobile et intelligente physionomie. Elle affectait tour à tour des airs de contentement sans réserve et de modestie un peu blessée par l'excès de la louange. Tantôt il avait l'air de dire :

« Oui, cela est bien. Je mérite en effet d'être apprécié ainsi. »

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Ou bien :

« Non, cela est trop. Je vous assure que vous allez trop loin. Je ne mérite vraiment pas tous ces éloges. De grâce, épargnez-moi ! »

Puis, après cette muette protestation, on sentait qu'il se résignait, et que, par un effort de sa modestie vaincue, il consentait à se laisser diviniser par complaisance pour une admiration qu'il se reprocherait de décourager.

Et, je vous le répète, ses traits étaient si expressifs, qu'on ne perdait rien de sa pensée.

Elle n'eût rien gagné pour nous à être exprimée par le langage, et chaque expression semblait dictée par le sentiment le plus délicat des nuances les plus subtiles. Lorsque l'orateur était fatigué, un autre prenait sa place et jamais le dithyrambe ne s'interrompait... jusqu'à la nuit que ce malheureux passait en plein air, tout nu et sans souci de la pluie, du vent et du froid assez vif qui succède le soir à la température clémente de la journée. Mais aussi vous n'avez jamais vu le peuple rendre de pareils hommages à un bon propriétaire qui ne sort qu'en douillette fourrée et chauffe devant un feu clair des jambes qui n'ont pas de prétention à la sainteté.

Si les singes ont droit à une tolérance spéciale, là comme partout ailleurs, les autres animaux vivent sous la protection d'un culte doux

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

et tendre. De jolis pigeons, de vertes perruches viennent sans façon plonger leur bec rose dans des sacs de grain à moitié ouverts, sans que jamais le marchand qui les garde fasse un geste pour les chasser; et au coin de chaque balcon un léger plateau, suspendu comme un plateau de balance et chargé de grain par une maternelle précaution, dispense tous ces petits hôtes emplumés d'aller aux champs chercher une incertaine pâture.

Il ne faut pas quitter Muttra sans une visite à Bindrabund située à peu de distance et qui, ville sainte, elle aussi, contient un assez grand nombre de curieux monuments.

Agra.

Nous voici à Agra, et nous courons au Tadj. On arrive au seuil d'une vaste porte de grès rouge où se lisent des versets du Coran de cette pittoresque écriture arabe aux caractères élégants qui sont, à eux seuls, une décoration. La porte s'ouvre sur une voûte très élevée, pleine d'air et de lumière. On franchit une seconde porte pareille à la première, et l'on entre dans l'allée longue et étroite d'un merveilleux jardin plein de roses et de jasmins, dont la fraîcheur

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

entretenue par des eaux abondantes qui courent dans des canaux de marbre, caresse d'une brise embaumée les bouquets d'arbres animés par le vol d'oiseaux aux mille couleurs. Puis au bout de l'allée, sur une terrasse immense dallée de marbre où l'on arrive par un double escalier, se dresse le Tadj. La première rencontre avec le Tadj en plein soleil est un éblouissement. Mais ne prenez pas le mot pour une figure de rhétorique, c'est la sensation même dans toute son exactitude. L'atmosphère de rayons lumineux qui enveloppe cette masse de marbre d'une invraisemblable blancheur vous aveugle au point qu'on ferme involontairement les yeux avec une impression de réelle douleur. Mais... vous y restez... et vous y resterez tant que vous séjournerez à Agra, parce que Agra c'est le Tadj. Aussi le fort; mais surtout le Tadj, car si vous trouvez un peu l'équivalent du fort à Lahore, à Delhi, à Amber, nulle part dans l'Inde et nulle part dans le monde vous ne trouverez l'équivalent du Tadj. C'est une de ces rares merveilles qu'on peut chanter, qu'on peut décrire, et dont rien, ni les descriptions les plus enthousiastes ni les chants des poètes les plus délicats, n'affaiblit l'impression même sur l'âme la moins disposée à l'admiration. Vous savez qu'il a été construit par Schah-Jehan pour y enfermer les restes de la femme

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

qu'il avait aimée pendant toute sa vie. Vous savez qu'il y a consacré dix-sept années; qu'il y a employé un nombre infini d'ouvriers et d'artistes; que rien ne lui a semblé trop rare, ni le marbre rose de Jeypore, ni les pierres précieuses dont il a brodé ce marbre, et vous savez aussi que, détrôné par son fils Aurengzeb et enfermé dans le fort, il a passé les dernières années de sa vie dans la contemplation lointaine de son chef-d'œuvre. Aussi le Tadj n'est presque pas un monument. C'est comme un rêve d'amour infini qu'un dieu complaisant aurait réalisé au moment même de son éclosion dans le cœur et la pensée qu'il visitait. Et, au fond, allez, c'est vrai! Quelque nom que les hommes aient donné à l'architecte qui a combiné ces lignes, établi ces proportions merveilleuses, aux artistes qui ont sculpté ces grilles de marbre autour de ces tombeaux, fait courir ces fleurs sur les murailles, ciselé ces arabesques délicates, enlacé les pierres précieuses pour figurer des branches et des fruits; quelque nom qu'aient porté ces hommes parmi les hommes, c'est le souffle d'amour sorti du cœur de Schah-Jehan qui a passé dans leur âme, et c'est ce souffle d'amour enfermé dans le marbre qui vibre encore au-dessus de la tombe aimée. Approchez-vous de cette tombe, penchez-vous sous le dôme où elle repose; laissez échapper

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

de vos lèvres un murmure, et le murmure soulevé en un écho aérien va monter dans les spirales d'une invisible haleine, comme pour porter à l'âme qui l'attend dans les sérénités célestes le parfum d'une pensée humaine et le souvenir de la terre où elle a aimé.

Il vit, vous dis-je, ce tombeau! Après l'éblouissement du plein jour j'ai voulu le revoir au coucher du soleil. Lorsque sa lumière commence à s'éteindre dans la Jumna, il faut monter au minaret d'une des mosquées qui entourent le Tadj comme pour le défendre ou l'admirer. Peu à peu la flamboyante auréole dont le soleil l'enveloppe s'apaise et il apparaît baigné dans une lueur rose d'une infinie douceur; puis à cette lumière succède un nouveau rayon d'un vert pâle qui peu à peu s'atténue et insensiblement s'efface pour laisser le dôme de marbre rose se plonger dans une sorte de transparence gris perle; puis... c'est la nuit.

Mais la lune s'est levée. D'abord toute rouge, semblable à un globe de feu sortant de la Jumna où elle dormait comme dans une fournaise; la voilà qui monte peu à peu dans la profondeur bleue de l'horizon; puis le Tadj s'éclaire et sa coupole éclate et les minarets rayonnent comme si la main d'un serviteur invisible les avait habillés d'une armure d'argent; les grandes portes ouvrent leur porche

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

béant où s'engouffre l'ombre ; des versets arabes touchés par la lumière apparaissent par moments, tandis que le reste du Centon plonge dans la nuit. Puis dans l'intérieur du monument une lampe s'allume et vacille derrière la grille de marbre, des chants étouffés sortent du tombeau avec le bourdonnement très doux d'une ruche d'abeilles qui s'éveille ; le ciel s'emplit d'étoiles et le silence n'est interrompu que par les éclats entrecoupés des chants et des instruments de musique autour de quelque bûcher qui fume solitaire sur les bords de la Jumna.

Après avoir vu le Tadj, arrêtez-vous à la Djemma-Masjid ou grande mosquée, dressée sur sa terrasse de marbre avec sa façade de grès rouge alterné de bandes de marbre, ses trois portes monumentales et ses trois coupoles où bourdonne sans cesse le murmure des prières récitées par les fidèles dont chaque place est marquée sur le sol par des dalles blanches entourées de pierre rouge.

Puis, montez à la citadelle.

Construite par Akbar, elle s'élève de plus de vingt-cinq mètres au-dessus des fossés qui l'entourent comme pour la rendre imprenable avec ses murs crénelés de grès rose et ses bastions formidables.

L'espace qu'elle couvre est immense. C'est

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

bien là que devait s'écouler la vie de ce grand empereur qui donnait le spectacle des combats de tigres et d'éléphants luttant dans les fossés, tandis que, couchées sur des tapis de cachemire, les princesses de sa cour opulente se dérobaient aux yeux de la foule, derrière les moucharabis du plus pur marbre de Jeypore. Le gouvernement anglais a transformé ce merveilleux palais en un très vilain arsenal, mais ce qui en reste suffit à donner une idée du goût et de la somptuosité de cette magnifique construction.

Là encore, la main prodigue de ces extraordinaires artistes a semé sur le marbre, souple sous leurs doigts comme une cire docile, les fines arabesques et les délicates dentelles : vous verrez les chambres réservées aux femmes, avec leur profusion de miroirs incrustés dans les murailles et les plafonds, puis les innombrables petites niches sculptées dans la pierre pour recevoir d'innombrables lampes, et les bains de marbre blanc où, dans des bassins profonds, s'épandaient ou jaillissaient des eaux de senteur.

Sous ce palais magique s'étendent de vastes souterrains. Pénétrez-y. Le guide armé d'une torche vous conduira à la chambre de mort des femmes de l'empereur. Un cachot obscur, creusé dans le roc, où n'arrive pas un rayon de lumière; au centre une poutre transversale où l'on pendait les condamnées, et au-dessous

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

la vaste ouverture d'un puits souterrain où les eaux de la Jumna venaient chercher le corps de la suppliciée. Rien de lugubre comme ce morne cachot sans air, sans jour, avec sa poutre finement sculptée comme l'ironique et suprême attention d'un prince artiste pour des victimes dont la vie subitement tranchée s'est écoulée par son ordre et par ses soins au milieu des raffinements de l'art le plus délicat.

Là, on a bien la sensation de l'irrévocable. On assiste par la pensée aux détails de l'exécution. Deux esclaves muets, une torche. La malheureuse est saisie au milieu des somptuosités du zénana : un voile sur ses lèvres charmantes, une soie passée autour de ses poignets délicats, et en quelques minutes tout est consommé, sans jugement, sans appel, sans grâce possible, sur un froncement de sourcil du sombre empereur penché sur la fosse profonde où les tigres combattent contre les éléphants.

Remontons vite. En quittant le souterrain, l'éclat du soleil va dissiper cette vision et nous voici à l'extrémité du fort, à la Mouti-Masjid ou mosquée perle, ou plutôt encore, comme dit M. Rousselet, la « perle des mosquées », car même à côté du Tadj il n'est pas possible d'imaginer rien de plus exquis. Toute en marbre encore, bien entendu, et sur une terrasse de marbre rose.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Elle s'élève au milieu d'une cour entourée d'arcades de marbre. A l'intérieur, elle se divise en trois nefs couronnées chacune par un dôme doré... et puis rien. Pas un ornement, pas un motif de décoration, pas une sculpture qui puisse distraire l'œil de l'art merveilleux avec lequel ont été comprises les proportions de cet extraordinaire édifice qui, même au point de vue de l'impression religieuse, arrachait un cri d'admiration et un soupir d'envie à l'évêque Huber... un Anglais, pourtant!

Franchissons la Jumna pour arriver au mausolée de Kwaji-Aeïas plus connu sous le nom de l' « Etmaddaolah », construit dans un jardin entouré d'élégants palais. C'est encore un de ces monuments où la somptuosité des artistes musulmans s'est dépensée avec prodigalité. Les tombeaux *vides,* selon la coutume adoptée, et en quelque sorte *officiels,* sont au premier étage, dans une sorte de belvédère de marbre sculpté et ciselé à jour; les murailles sont tout entières décorées de mosaïques. Le monument est extraordinaire; mais l'histoire de Kwaji-Aeïas est bien plus extraordinaire encore.

Écoutez-la.

Kwaji-Aeïas était originaire de la Tartarie occidentale. Des revers successifs de fortune l'avaient fait descendre du rang élevé où l'avait placé sa naissance. Pour surcroît, un mariage

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

d'inclination, comme aurait dit M. Scribe, rompit les derniers liens qui l'attachaient à une famille opulente et aristocratique.

Il en vint à ce point de détresse d'être obligé de se mettre en route avec sa jeune femme, pour fuir la colère des siens, sans autre monture qu'un vieux cheval épuisé encore par les privations. Le malheur voulut qu'arrivés au milieu d'un désert, sans secours, sans ressources, mourant de faim et de soif, la jeune femme fût prise des douleurs de l'enfantement et qu'elle accouchât dans cette solitude. Que faire dans cet irrémédiable abandon? Laisser au hasard l'enfant nouveau-né tandis que le cheval épuisait ses dernières forces à porter la mère et que Kwaji-Aeïas le suivait à pied. Au bout de quelques pas, la douleur de cet abandon fut plus forte que leur résolution. Le père revint sur ses pas pour reprendre l'enfant qu'il trouva enveloppé dans les plis d'un serpent noir. A la vue de Kwaji-Aeïas, l'animal, déroulant ses anneaux, s'éloigna sans avoir fait aucun mal à la petite créature que le père rapporta à sa femme. Des voyageurs survinrent, qui les secoururent et leur permirent d'achever leur voyage jusqu'à Lahore où Kwaji-Aeïas se rendait à la cour d'Akbar.

Il ne tarda pas à attirer l'attention de l'empereur et, peu après, il devint grand trésorier de

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

l'empire. Cependant, l'enfant sauvé miraculeusement était une petite fille qui, entourée de tous les soins imaginables, était devenue un prodige de beauté, de grâce et d'intelligence, à ce point que le prince Sélim, fils d'Akbar, l'ayant aperçue à la cour de son père, en devint éperdument amoureux et demanda à l'empereur la permission de l'épouser, qui lui fut refusée avec un empressement et une fermeté qui ne devaient lui laisser aucun espoir.

Son père, Kwaji-Aeïas, pour ne pas encourir la disgrâce de l'empereur en paraissant favoriser la passion du prince Sélim, se hâta de la marier avec un noble turcoman du nom de Schère Afkan, avec lequel il l'avait fiancée depuis longtemps. Or, ce Schère Afkan, de son véritable nom, s'appelait Asta-Gillo. Il était d'une force musculaire si prodigieuse, qu'on racontait que d'une seule main il avait tué un lion; de là son surnom de Schère Afkan qui signifie : *tueur de lion.*

C'est alors que le prince Sélim, devenu son rival, fit répandre sur son compte des bruits calomnieux qui l'obligèrent à se retirer dans le Bengale, où le gouverneur lui confia la vicegérance de Burdwan.

Puis l'empereur Akbar mourut, et le prince Sélim lui succéda sous le nom de Jehan-Ghir.

Vous pensez bien que le prince, devenu empe-

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

reur, n'avait pas oublié la belle Mhen-ul-Hissa (soleil de beauté).

Son premier soin, en arrivant au trône, fut de mander à sa cour le brave Schère Afkan qui n'hésita pas à s'y rendre, se fiant en sa force, en son intelligence, en sa probité, en son courage reconnus pour défendre son honneur de mari.

Vous ne doutez pas non plus, n'est-ce pas, que la première préoccupation de l'empereur fut de se défaire de son rival en le faisant assassiner gentiment et surtout sans en avoir l'air.

Comme plus tard Rodin dans le *Juif Errant* d'Eugène Sue, il comptait surtout sur les imprudences de Schère Afkan pour en avoir raison. Et il faillit réussir.

Un jour, il le convia à une chasse où abondaient les lions et les tigres.

Puis se tournant vers sa cour, il demande qui veut combattre le premier tigre détourné par les chasseurs. Trois omrahs (nobles) se présentent. Schère Afkan, ne pouvant leur ravir le mérite de leur offre et sentant bien que les yeux des courtisans sont fixés sur lui, déclare qu'il est honteux de combattre un animal armé des seules armes de la nature avec d'autres armes que celles de la nature. Aux muscles il faut opposer les muscles, aux griffes les mains, à l'instinct qui se défend, la raison qui attaque.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Et il s'avance seul contre le tigre. Les récits du temps consacrent de longues pages à cet héroïque combat. Enfin Schère Afkan, après une lutte terrible, plonge sa main dans la gueule du tigre et l'étouffe avec sa langue.

A peine remis de ses blessures, c'est un éléphant énorme et indompté qu'on dirige dans une rue étroite de Lahore à la rencontre de son palanquin.

Les porteurs s'enfuient affolés. Schère Afkan descend du palanquin, marche sur l'éléphant, lui plonge son épée au défaut de l'épaule et le tue d'un seul coup. L'empereur, caché derrière la jalousie d'une maison de la rue, court à lui et l'embrasse en le félicitant de sa force et de son courage!

Puis c'est une quarantaine de spadassins qui, sachant que, comptant sur sa force, il ne se fait pas garder, envahissent une nuit la chambre où il dort sans défiance.

Cependant l'un des assassins, pris de remords, s'écrie : « Comment! quarante contre un seul! et endormi, encore! »

Schère Afkan s'éveille, saute sur son épée, bondit sur les assaillants, en tue cinq, en blesse d'autres mortellement, et le reste s'enfuit.

Cependant il fallait en finir.

Schère Afkan, attiré dans une embuscade par

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

le Suba (gouverneur) du Bengale, finit par succomber sous le nombre, non sans avoir fait payer de sa vie au traître Suba la trahison dont il était la victime.

A peine mort, sa veuve fut emmenée à la cour. Mais, soit que sa passion fût éteinte, soit qu'il pensât que les charmes de la belle Mhenul-Ilissa eussent diminué avec le temps, soit dissimulation, l'empereur refusa de la voir et la fit enfermer dans le plus humble appartement du Séraï, sans serviteurs et presque sans moyens de vivre.

Mais cette femme extraordinaire surmonta cette nouvelle épreuve.

Elle employa ses talents de brodeuse et se mit à fabriquer pour les femmes de la cour les ajustements les plus merveilleux. Bientôt, aucune de ces femmes ne voulut revêtir que les ornements qui sortaient de ses mains, et Jehan-Ghir voulut voir enfin celle dont le nom était sans cesse répété autour de lui par la bouche de ses courtisans.

Un jour, il la surprit chez elle.

L'histoire raconte qu'elle était couchée sur un divan, vêtue d'une simple robe de mousseline qui ne la voilait que pour la mieux découvrir. Elle se leva soudain et se tint devant lui dans l'attitude de la soumission et de la crainte.

A la vue de la pureté de ses traits, des ad-

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

mirables lignes de son corps, de la chaste et incomparable beauté qui éclatait en toute sa divine personne, Jehan-Ghir, subjugué et sentant renaître en lui les ardeurs d'une passion inoubliée, lui déclara qu'elle était impératrice.

Il lui fit changer son nom contre celui de Nour-Jehan (lumière du monde). Il lui donna, avec le titre d'impératrice, un pouvoir et des honneurs inconnus jusque-là. La monnaie fut frappée en son nom et cette femme, prodigieusement intelligente, adroite, astucieuse, cruelle même, dit-on, ne cessa d'inspirer l'empereur sous le nom duquel elle gouverna l'Inde de la façon la plus remarquable.

C'est à son beau-père Kwaji-Aeïas que Jehan-Ghir fit élever le merveilleux tombeau qui se voit au bord de la Jumna.

Et si vous doutez de cette histoire, vous la trouverez tout entière dans les *Tableaux de l'Inde* de R. H. Caunter, traduits par P. J. Auguste Urbain.

Sikandra : le tombeau d'Akbar.

Vous ne me pardonneriez pas de quitter Agra sans vous avoir menée à Sikandra au tombeau d'Akbar ; et je ne me pardonnerais pas de

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

laisser passer ce nom sans payer à la mémoire du Grand Empereur le tribut que lui doit tout voyageur qui passe dans son ombre.

Il vint au monde le 14 octobre 1542. Retenez cette date. C'est celle de la naissance d'un des hommes qui ont le plus honoré l'humanité. Il était fils d'Houmâyoun et petit-fils de Babar, de la dynastie de Timour-Lang (Tamerlan en français).

Sa naissance fut dramatique.

Son père Houmâyoun, engagé dans une guerre longue et sanglante avec ses frères et ses principaux vassaux, avait connu toutes les alternatives de la fortune des armes. Aux prises avec Schère-Khan, qui depuis devint Schère-Schah, rude homme de guerre et fin politique, il venait de subir deux défaites désastreuses. Il était campé, avec les débris de son armée, à vingt-quatre milles d'Amarcote, lorsqu'il apprit à son camp la délivrance de l'impératrice Maryam-Makany. Il réunit ses chefs autour de lui, mais il était trop pauvre pour leur faire les présents d'usage en pareille circonstance. Il ne lui restait plus, des splendeurs impériales, qu'une poche de musc! Il la partagea entre ses courtisans, en leur disant :

« Voilà tout ce que je puis vous offrir à l'occasion de la naissance de mon fils. J'espère cependant que sa renommée remplira un jour le

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

monde, comme le parfum de ce musc se répand aujourd'hui autour de nous! »

Akbar ne devait pas tromper cette espérance. A seize ans, en 1555, il gagnait sa première bataille où son courage faisait l'admiration de ses ennemis eux-mêmes!

Le 14 février 1558, à Kalanour, il prenait possession du trône après la mort d'Houmâyoun. Cet empire qui avait plus d'une fois échappé à son père, il le reconstitua et l'étendit à force de victoires. Maître enfin du plus grand territoire qui ait jamais reconnu les lois d'un prince Mogol, il s'appliqua à le gouverner pour le bonheur de ses sujets. Législateur autant que guerrier, administrateur vigilant, sa prévoyance embrasse tout. Il défriche, et il peuple; sous sa main le désert recule, la lande infertile s'habitue à produire les arbres fruitiers qu'il y plante. Les chemins sont purgés des bandes qui les infestent, et les forêts des bêtes féroces qui les habitent; et quand on a parcouru cet immense territoire, on se rend compte de ce qu'il a fallu de volonté, de persévérance et d'énergie pour obtenir ces résultats. La chasse à l'homme après la chasse au fauve; et au milieu des soucis de la guerre établir par des lois sages un cadastre, une équitable répartition des impôts; donner la confiance aux faibles dans la justice et la bonté de l'empereur, inspirer aux

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

puissants la terreur de ses armes et de son autorité. C'est à cette tâche qu'a suffi Akbar pendant les quarante-sept ans qu'il a régné. Artiste, il ne se contentait pas de faire construire le fort d'Agra, il voulait que le palais qu'il y enfermait fût orné des merveilles de l'art dont le temps et de brutales conquêtes n'ont pas aboli tous les vestiges. Je n'en voudrais pour preuve que son étrange et merveilleuse conception de Futtehpore-Sikry, que nous verrons plus loin.

Centre et, suivant la loi, *propriétaire* de tout l'Empire, c'est entre ses mains que venaient aboutir toutes les sources de revenus publics. Il s'en servait avec une générosité et une somptuosité sans égales. Ce doit être cette somptuosité qui a formé ces légendes accueillies en Europe où les mots : *Cour du Grand Mogol,* représentaient le dernier terme de la magnificence. Et vraiment sa cour devait être la plus somptueuse du monde si l'on songe qu'il entretenait cinq à six mille éléphants, douze mille chevaux, mille chameaux, mille léopards pour la chasse! Imaginez ce que devait être ce peuple de serviteurs : fauconniers, écuyers, pages, etc., et faites-vous une idée des fêtes de ce souverain entouré de ses courtisans, de ses guerriers, de ses bayadères, de ses esclaves, de ses jongleurs, tout ce monde ruisselant de perles et de pierres

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

précieuses, de brocarts, de damas et de velours ; vêtu des châles de Kachemyr, des étoffes de Bénarès, marchant sur les tapis de Lahore et d'Agra, porté sur des éléphants aux haoudahs d'or et assistant aux combats de bêtes féroces donnés dans les fossés du palais, du haut du kiosque de marbre ciselé, brodé de mosaïque de pierres fines !

Et cependant au milieu de ce luxe inouï, de cette cour prodigieuse, des préoccupations de la guerre, des occupations de la paix, des soucis d'une rare élévation hantaient sa pensée. Akbar voulait donner à ses sujets la meilleure religion comme il leur donnait le meilleur gouvernement. Mal satisfait des différents cultes pratiqués dans ses États, il cherchait la vérité religieuse avec l'inquiétude d'un esprit qui sent tous les bienfaits de la vérité. Sûr de sa puissance, sachant que sa volonté serait obéie et qu'il n'avait qu'un mot à dire pour plier les âmes comme il avait incliné les résistances, il cherchait même en dehors de l'Inde la conviction qui devait présider à l'établissement définitif d'une religion supérieure. Le christianisme l'attirait et il voulut en recevoir les enseignements ; au moins voulait-il qu'il fût discuté en sa présence, se réservant de choisir entre les différents cultes celui auquel, dans l'examen qu'il en comptait faire, resterait la

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

supériorité. C'est dans cette intention qu'il s'adressa aux Jésuites, qui envoyèrent auprès de lui deux missions en 1580 et en 1591.

C'est dans l'intervalle de ces deux missions qu'il adressa au roi de Portugal l'admirable lettre que voici :

« Répandons le tribut de nos louanges au pied du trône du *vrai roi* dont la puissance est à l'abri du choc de la décadence et dont l'empire est inaccessible à l'atteinte des révolutions.

« L'étendue de la terre et du ciel n'est qu'un petit recoin de sa création, et l'espace infini un échantillon de ses œuvres. C'est lui qui *gouverne* et maintient, par des règles immuables, l'ordre de cet univers, et qui dirige la société humaine par l'organe de la haute raison des souverains, dont la justice et la fermeté assurent l'exécution des lois. C'est lui dont la volonté toute puissante a mis dans chaque individualité le besoin d'affection et d'amour qui unit l'immense variété des êtres par une inclination mutuelle, et fait sortir de cette tendance commune l'harmonie et le lien de la création.

« Louange infinie soit aussi offerte aux âmes pures de toutes les catégories de prophètes et d'envoyés qui ont constamment marché dans les voies du Seigneur, et ont guidé leurs semblables dans les voies de la vérité!

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

« Ceux d'entre les hommes clairvoyants qui empruntent leurs lumières aux flambeaux de la sainteté savent bien que, dans ce bas monde où se réfléchit le monde spirituel comme dans un miroir, rien n'est préférable à l'amour ou plus sacré que l'amitié. Aussi attribuent-ils l'économie et la disposition admirable de l'univers à l'affection et à l'harmonie.

« Quand le soleil de l'amour éclaire nos cœurs, il dissipe jusqu'au fond de l'âme les ténèbres de la vie mortelle, et cela est surtout désirable pour les princes dont la bonne intelligence mutuelle est la garantie du bonheur des peuples.

« C'est pourquoi tous les efforts d'une intelligence élevée tendent à favoriser, à entretenir ces sentiments d'union et d'amitié parmi les serviteurs de Dieu, et surtout parmi les rois que la faveur divine a placés à la tête de l'humanité.

« Plus particulièrement devons-nous désirer resserrer les liens de fraternité qui nous unissent à un prince dont l'esprit éclairé et le zèle qui l'anime pour la propagation des ordonnances de Jésus, sont au-dessus de toute description et de tout éloge.

« Le voisinage de nos États de ceux d'un prince aussi renommé rend cette alliance plus indispensable encore; mais, attendu que plusieurs

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

obstacles et raisons rendent une conférence personnelle impraticable, on ne peut y suppléer que par des ambassades et par la correspondance.

« Puisque c'est le seul moyen de remplacer les avantages d'une entrevue et d'une conversation intime, nous y avons recours, avec l'espoir que ces communications ne souffriront aucune interruption, et qu'ainsi s'établira une manifestation mutuelle de nos sentiments et de nos désirs en ce qui touche nos intérêts réciproques.

« Votre Majesté n'ignore pas que les savants et les théologiens de tous les temps et de tous les pays, malgré la diversité de leurs opinions sur le monde extérieur et le monde intellectuel, s'accordent en ce point, que le monde extérieur n'est d'aucune importance par rapport à l'autre, et cependant les prétendus sages de toutes les nations et les grands de la terre se donnent un mal infini pour améliorer leur condition dans ce monde périssable où tout n'est qu'apparences, et consacrent le meilleur de leur vie et leur temps le plus précieux à l'acquisition des trompeuses délices, des vains plaisirs et des joies passagères qui les absorbent tout entiers.

« Le Très-Haut, dans sa bonté infinie et par l'effet de sa grâce éternelle, a permis qu'au milieu de tant d'obstacles et du tourbillon des affaires, mon cœur le cherchât toujours; et

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

bien qu'il ait soumis à ma puissance tant d'États considérables, que je m'efforce de gouverner de mon mieux et de manière à rendre tous mes sujets contents et heureux, cependant (et j'en bénis son saint nom!) sa volonté a été ma règle, et l'accomplissement de mes devoirs envers *lui* le but constant de mes actions et de mes désirs.

« Considérant en même temps que la plupart des hommes, enchaînés par la coutume de leurs habitudes héréditaires, ou entraînés par l'exemple, suivent aveuglément la religion dans laquelle ils sont nés, sans se donner la peine de peser dans leur esprit la juste valeur des arguments ou des preuves qu'on invoque en faveur de leurs croyances, et sont ainsi privés de l'excellence de la *vérité*, dont la découverte est le but légitime de tout esprit raisonnable, je me plais à converser avec les hommes les plus instruits des diverses religions et profite des discours de chacun d'eux.

« Comme la différence des langues est un obstacle entre nous, il serait à désirer que vous voulussiez bien m'envoyer une personne qui fût en état de me faire comprendre toutes les hautes questions, afin que je puisse les graver dans mon esprit. J'ai entendu dire que *les livres divins*, tels que le Pentateuque, les Psaumes et les Évangiles, ont été traduits de l'*arabe* en

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

persan : si l'on peut se procurer dans votre pays ces traductions, ou celle de tous autres livres d'une utilité générale et parfaite, faites qu'ils me soient envoyés.

« Afin de cimenter notre amitié et de donner une base plus solide à l'affection qui doit nous unir, nous avons envoyé vers vous, le refuge de la *Sayadat* (descendance des Prophètes), le personnage rempli de mérites qui nous a donné maintes preuves de fidélité et d'un entier dévouement, Sayed Mazaffer, qui est l'objet de notre faveur et de notre distinction particulières.

« Il est chargé de vous communiquer quelques paroles de notre part. Fiez-vous à ce qu'il vous dira.

« Tenez toujours ouvertes les portes de la correspondance et des ambassades réciproques, et que la paix soit avec celui qui suit le divin guide!

« Écrite dans ce mois de rabi-ul-awwal (avril 1582). »

Je n'ai certes pas la vanité de croire que ce petit livre s'imposera à l'indifférence du public, mais si quelque chose pouvait le sauver d'un oubli rapide et complet, ce serait ce monument si peu connu et si intéressant.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Si je n'avais pas fait ce volume, rien que pour cela... je l'achèterais !

Peu d'années après, le grand Akbar, qui eut la suprême grandeur, qui est la bonté, descendait dans le caveau de Sikandra, où il dort son éternel sommeil dans sa sépulture de marbre.

Sikandra est situé à quelques kilomètres d'Agra. La route est facile mais n'offre rien de remarquable.

On arrive au tombeau placé au milieu d'un beau jardin. Presque tous les mausolées importants sont entourés de jardins : c'est une coutume orientale pleine de grâce et qui va bien à un peuple habitué à regarder la mort sans horreur.

Quatre portes monumentales s'ouvrent sur des allées conduisant à la vaste plate-forme qui soutient le monument.

C'est une haute pyramide formée de terrasses s'allongeant les unes sous les autres et portant des arcades élégantes et de fines coupoles posées sur des colonnettes. Par un large escalier, on arrive à une cour spacieuse toute en marbre blanc, au centre de laquelle se trouve le tombeau lui-même couvert d'inscriptions arabes, qui reproduisent les quatre-vingt-dix-neuf appellations de Dieu.

Un grillage de marbre enferme la cour, et chacune des fenêtres qui s'ouvre sur la cam-

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

pagne est sculptée, ciselée et fouillée avec cette patience, cette merveilleuse habileté et cette prodigalité dont souvent ailleurs déjà nous avons trouvé tant d'exemples.

Akbar est là. Comme dit Victor Hugo, en parlant d'un autre conquérant :

On se le figurait couronne au front dans l'ombre,

lui, ce remueur d'hommes et ce remueur d'idées, et sous les rayons de l'ardent soleil qui fait éclater la blancheur de son marbre, on a l'impression que ce tombeau va s'ouvrir et qu'il en va sortir quelque chose de vivant, tant il semble peu que l'inquiétude du génie se puisse accommoder de l'immobilité de la mort!

Futtehpore-Sikri.

Les ruines de Futtehpore-Sikri empruntent leur nom à celui de deux villages : Futtehpore et Sikri, qui se sont élevés auprès de l'étrange et grandiose caprice d'Akbar. On raconte qu'il fut attiré en ces lieux par la réputation de sainteté d'un anachorète musulman, Sélim-Chisti, qui habitait une des cavernes de la colline. En 1560, il résolut d'y construire une ville

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

pour laquelle il aurait renoncé au séjour d'Agra. En onze ans, la ville sortit de terre toute peuplée! Puis reconnaissant son erreur et l'impossibilité de transporter la capitale de son vaste empire au milieu de plaines sablonneuses, arides, et loin de tout cours d'eau, il abandonna Futtehpore à peine construit, et laissant là ses mosquées et jusqu'au tombeau de Sélim, qui l'avait un moment passionné, il retourna à Agra, sans plus de souci des millions dépensés que s'il se fût agi d'une tente en poil de chameau! N'oublions pas que c'est le même homme qui disait dans la lettre que je vous ai fait lire que « le monde extérieur n'a aucune importance », et qui blâme *les grands de la terre, se donnant un mal infini pour améliorer leur condition dans ce monde périssable où tout n'est qu'apparences, et consacrant le meilleur de leur vie et leur temps le plus précieux à l'acquisition des trompeuses délices, des vains plaisirs et des joies passagères qui les absorbent tout entiers!*

A qui se fier?

Allez tout de même à Futtehpore-Sikri, si vous voulez savoir ce qu'étaient les *trompeuses délices* d'Akbar, et comment il entendait *les vains plaisirs* et *les joies passagères!*

C'est d'abord le mausolée de Sélim.

M. Rousselet, qui a passé plusieurs jours à Futtehpore quand nous n'avons pu y consacrer

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

que quelques heures, en donne une très exacte description qu'il me permettra d'emprunter à son *Inde des Rajahs,* page 339 :

« La tombe de Sélim, le patron de la montagne, occupe la partie la plus élevée du plateau ; elle est placée au centre d'un vaste *dourgah* que ses grands murs rouges font ressembler, de l'extérieur, à une forteresse. Le mausolée est précédé d'un péristyle supporté par deux colonnes ; contrairement aux monuments que j'ai déjà décrits, il n'offre que peu d'incrustations ; mais ce qui lui donne une grande originalité, c'est que ses murs sont un rideau de marbre découpé à jour, de sorte que les piliers, seuls, supportent la voûte ; chaque panneau est formé d'une dalle très mince mesurant deux mètres cinquante sur deux mètres. De grandes corniches inclinées, soutenues par des consoles, arrêtent les rayons du soleil. La salle intérieure est petite et doucement éclairée : le saint repose au centre, dans un sarcophage de nacre et de turquoises, couvert de riches étoffes ; de la voûte pendent des lampes et des œufs d'autruche rapportés de la Mecque.

« Les descendants de Chisti sont encore préposés à la garde du dourgah. »

Je veux bien, comme le dit M. Rousselet, que « les grandes corniches inclinées arrêtent les rayons du soleil. » Mais vraiment ce n'était

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

pas ce jour-là, car le soleil était effroyable; ou plutôt nous avions le tort de ne pas rester tout le temps sous les grandes corniches inclinées.

Quant aux descendants de Sélim, je n'affirmerais pas qu'ils existassent encore, mais je n'en serais pas surpris. Un grand jeune homme très intelligent, très joli, fin comme un cheval de course, se présenta à nous pour nous accompagner à travers les ruines. Il parlait parfaitement l'anglais, et, près du tombeau de Sélim, il frappa la terre du pied en nous disant que ses ancêtres étaient enterrés là, et il parlait d'eux avec une fierté et une certitude qui nous faisaient sentir qu'auprès de notre guide, nous étions de bien petite noblesse..., et je suis tout prêt à en faire l'aveu!

Il était charmant du reste. Il nous promenait partout, et s'arrêtant devant toutes les inscriptions persanes qui ornent la plupart des monuments, il nous les lisait avec une voix chantante et douce qui semblait le bercer comme une musique sacrée.

Il nous conduisit dans le palais de l'Empereur encore debout. Puis dans celui de la princesse Marie, l'épouse chrétienne d'Akbar, puis dans celui d'une autre épouse, la Ranie Soultani, fille d'un sultan de Constantinople, et dans le zénanah, palais réservé aux autres épouses

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

du maître. Dans le vestibule du palais de la princesse Marie se trouve encore une fresque représentant « l'Annonciation ».

Près du zénanah se trouve le Pantch Mahal, étrange construction composée de cinq plates-formes en retrait, terminées par un kiosque, et soutenues par des arcades et de minces colonnes, sans qu'on puisse deviner à quel usage fut destiné ce singulier monument.

La salle du Conseil n'était pas moins étrange. C'est un beau pavillon composé d'une unique pièce qui en occupe toute la hauteur. Au centre, un énorme pilier qui se termine par un chapiteau très évasé, revêtu d'admirables sculptures. Du chapiteau partent d'étroits ponts de pierre qui vont aboutir aux angles où ils se perdent chacun dans une niche. L'Empereur se tenait au centre de ce chapiteau, ses ministres dans les niches et les assistants en bas, au pied du pilier, de façon qu'on ne pût voir ni l'Empereur, ni ses conseillers pendant l'audience qu'ils accordaient!

Et puis ce sont les logements des domestiques, et les écuries, et les étables, que sais-je encore, tout ce qui s'employait à la vie somptueuse et aux magnificences de cette cour : jusqu'à un jeu d'échecs vivants dont il ne reste plus que l'échiquier, une vaste cour divisée en carrés rouges et blancs sur lesquels évoluaient

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

des personnages qui changeaient de position sur un signe des joueurs.

Puis il faut partir, regagner Agra, non sans avoir promis à notre guide, qui nous l'a demandé, de lui envoyer de Paris des livres qui lui serviront à apprendre le français, comme il a déjà appris l'anglais : et nous avons tenu notre promesse.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

CAWNPORE, LUKNOW — GWALIOR BÉNARÈS

Cawnpore, Luknow.

Peu de chose à vous dire de ces deux villes, la première surtout, intéressante seulement par les épisodes de la lutte qu'en 1857 les Anglais y ont soutenue contre les Indiens. L'on y montre encore la maison de Nana-Sahib toute trouée par les boulets. Je ne vous raconte pas cette aventure. Vous la connaissez : elle est écrite partout.

A Luknow, un bon hôtel : Hill's Imperial Hôtel, un monument curieux : « l'Imambara », et des policemen particulièrement prévenants pour les voyageurs européens. A notre passage dans une petite rue sombre, tout un poste sort de son corps de garde, s'aligne et nous fait le

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

salut militaire que nous rendons de notre mieux, en cherchant d'un œil ahuri s'il n'y a pas quelque part un gros personnage à qui s'adresserait cet honneur et qui le mériterait davantage?

Personne. C'est bien nous qui mettons ainsi la police sur pied, et il faut que notre modestie en prenne son parti! — Et en fait de modestie, nous avons un jour mis à une rude épreuve celle d'un jeune Anglais... et bien sans le vouloir, je vous assure.

A un changement de train, au milieu de la nuit, nous montons dans un compartiment occupé déjà par d'autres voyageurs. Nous faisons ce qu'on fait en pareille rencontre, c'est-à-dire que nous nous accommodons de notre mieux en essayant de gêner le moins possible les premiers occupants.

Puis le jour se lève. Un de nos compagnons ainsi *envahis* est un jeune Anglais étendu sur sa banquette et sous sa couverture de voyage.

Il est gentil et nous échangeons quelques mots de politesse. Nous arrivons à une station où l'on descend pour prendre un peu de café; comme on nous l'apporte dans le compartiment, nous ne bougeons pas... ni lui non plus. Enfin nous sommes à la station « terminus ». Tout le monde doit quitter le train : il ne bouge pas.

Nos préparatifs de départ sont assez longs. Il faut que nos domestiques prennent nos colis

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

qui sont nombreux. Il faut rouler nos couvertures... il ne bouge toujours pas.

Je me demande s'il veut continuer le voyage à lui tout seul et pour lui tout seul, lorsqu'un regard jeté au-dessus de sa tête me donne l'explication du mystère. Deux jambes pendent jusqu'à son oreiller qui sont deux jambes de pantalon! Il s'est déshabillé la veille au soir dans la demi-solitude d'un compartiment habité seulement par lui et son compagnon. Et ce matin il est en présence de trois dames! Et en caleçon... et peut-être même sans caleçon! Et dans son aimable mais invincible pudeur, il restera dans cette position jusqu'à ce que sa barbe naissante ait poussé au point de faire trois fois le tour de son corps si notre absence définitive ne le délivre de ses scrupules! Ce qui arrive en effet, car un coup d'œil jeté en biais par un coin de la vitre après notre départ me permet de constater qu'il est rentré en possession de sa sérénité et de son « inexpressible! »

Gwalior.

Si l'importance d'une ville devait se mesurer aux vicissitudes de son histoire, il y en aurait

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

peu d'aussi importantes que Gwalior. De l'an 276 jusqu'à l'an 1857, ce ne sont que sièges, prises, assauts, changements de maîtres. Bâtie sur un rocher élevé, facile à fortifier, il ne reste plus guère comme témoin de ses aventures que les débris du fort renfermant des temples hindous d'un véritable intérêt. Place de guerre, centre commercial et industriel, Gwalior vous donne l'impression d'une grandeur évanouie qui a dû être considérable.

Pas d'hôtel, mais un très élégant bungalow construit par le Résident et mis à la disposition des voyageurs moyennant une légère rétribution. Lits admirables, vaisselle élégante, chambres d'une propreté suisse... Quand on a fréquenté les hôtels de l'Inde et qu'on arrive dans cette oasis, c'est le cas de s'écrier, comme l'inscription du palais de Delhi : « S'il est quelque part un lieu de délices... c'est ici! c'est ici! »

Malheureusement, nous ne pourrons pas en jouir longtemps. A quatre heures du matin il faut reprendre le train pour Agra, non sans un mélancolique coup d'œil en arrière vers ces sommiers d'un irréprochable élastique, ces matelas sincères, et ces toilettes en porcelaine intacte! Je veux laisser son nom à la postérité, ce bungalow s'appelle : « Musafir-Khana! »

Donc, montons vite au fort.

La route, creusée dans le flanc du rocher,

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

vous y mène en trois quarts d'heure d'éléphant... à moins qu'on ne préfère aller à pied, ce qui est moins pittoresque, mais incontestablement plus confortable!

Il ne faut pas traverser, pour arriver à la plate-forme, moins de cinq portes monumentales dont chacune demande un examen attentif. C'étaient là des obstacles sérieux à une époque où la guerre se faisait sans artillerie, et ces portes au lourd battant renforcé de clous à tête sarrasine montrent encore les dents menaçantes de leurs herses. Ce travail de construction a dû être formidable : c'est à même le roc, dont il semble qu'on ait coupé des tranches avec une hache fantastique et monstrueuse, qu'on a pratiqué la route toute bordée de niches, de grottes, de cavernes où vivaient des religieux, des statues de dieux et des restes d'autels. Le mur d'enceinte qui monte en même temps que vous a dû être partout revêtu de faïences, car il y en a encore de nombreux vestiges où l'on retrouve des oiseaux bleus et des ornements jaunes.

Avant d'arriver à la dernière porte, on voit de vastes bassins taillés en plein roc où se versent des sources inconnues et dont la voûte est soutenue par des colonnes aux chapiteaux sculptés.

Arrivé au terme du voyage, on se trouve en présence du palais de Pâl : les chambres à l'in-

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

térieur sont petites et délabrées, mais sur la façade, soutenue par des tourelles, s'inscrivent des bandes de pierre sculptée et des restes de mosaïques et de faïences.

Après le palais, on rencontre le temple d'Adinath, dont M. Rousselet a bien raison de dire qu'il constitue un des chefs-d'œuvre de l'architecture Jaïna du XVI^e^ siècle.

Un coup d'œil au monolithe qui s'élève devant le temple d'Adinath.

Puis nous voici au temple du Vihara qui domine la plaine de sa masse imposante. Reportez-vous aux gopurams des temples de Madura et du sud de l'Inde. Ici la pyramide n'a pas moins de cinq étages surmontés d'un toit de pierre arrondi en coupole. Ces cinq étages se composent d'une infinité de niches supportées par des colonnettes, et sont sculptés dans la masse en une infinité de personnages, d'animaux et d'arabesques.

Mais le jour baisse. Les éléphants nous ramènent au pas cadencé de leur doux balancement. L'ombre descend dans la plaine qui se teinte d'une vapeur d'argent, et demain matin à quatre heures le train nous remmènera à Agra.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Bénarès.

Bénarès! « La ville sainte!... » la ville vouée sans merci aux descriptions, et la proie sans défense des descripteurs. C'est là qu'on « vide son âme » avec le plus tranquille acharnement, et comme c'est « la ville sainte », on compile... on compile... on compile... et tout y passe : les Védas, les Upanishads, et le Brahmanisme, et l'Hindouisme...

J'aimerais bien compiler un peu à mon tour : mais je n'ai plus le temps... je suis trop vieux. J'aime mieux voir et raconter.

Donc, nous arrivons ici le matin, et vite, après déjeuner, nous disons à notre « boy » de nous faire conduire au bord du Gange. Le cocher part, et, après une longue course, nous arrivons... à un pont. Un pont superbe, mais sans aucun caractère... et bête comme le Pont des Arts! seulement beaucoup plus long. Et nous voilà plantés devant ce pont sous un soleil de feu au-dessus du Gange, qui ne nous dit rien... et nous le lui rendons bien.

Dépités d'avoir manqué cette présentation, nous allons faire un tour au bazar, puis nous revenons au fleuve, au bon endroit, et nous

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

prenons le traditionnel bateau à plate-forme qui doit nous faire passer la revue de la rive. Mais il est trop tard : le soleil est bas, tout est gris et terne. Les bûchers fument sans entrain, et des corbeaux repus se laissent aller au fil de l'eau, mollement entraînés par le courant, perchés sur des débris de cadavres qui ont évidemment cessé de leur plaire. Il faudra revenir demain.

Et le lendemain matin nous sommes revenus à l'aube. Tout a changé!

Le Gange coule entre deux rives, dont l'une n'est qu'une sorte de lande plate et sablonneuse qui va mourir à l'horizon.

C'est là que le soleil se lève. Sur l'autre rive est Bénarès. Je ne vous répéterai pas ici ce que vous avez lu partout : que le Gange est le fleuve sacré par excellence, et que Bénarès est la Mecque de l'Hindoustan : que mourir sur le bord du fleuve est la plus grande félicité qui puisse être rêvée par un croyant et le gage assuré de son entrée au paradis. Aussi n'est-il pas de grand seigneur ou simplement de riche Indien qui n'ait voulu avoir sa demeure au bord du fleuve béni, pour s'assurer d'y mourir et voir ainsi purifiée d'un seul coup une vie qui n'était pas toujours sans reproche! De là une quantité de palais plus ou moins somptueux s'étageant sous les yeux du spectateur et alternant de la plus pittoresque façon avec de gigantesques

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

statues de dieux moustachus et goguenards, couchés sur la rive et tout jaunes, et des temples consacrés aux innombrables habitants du panthéon hindou.

Au mot de « palais », gardez-vous de rien entendre qui rappelle la Renaissance italienne, et ne laissez pas vos souvenirs vous emporter du côté de Venise, de Rome ou de Florence. Ce sont de vastes constructions qui paraissent surtout inspirées de l'architecture sarrasine du moyen âge, avec des tours très élevées, des contre-forts énormes, pour résister à la poussée du fleuve, et de jolis détails de balcons, de miradors et de terrasses suspendues.

Mais ce qui donne à ces édifices, la plupart écroulés sous les puissants assauts du Gange, un caractère particulier et tout à fait saisissant, ce sont les gatts ou escaliers géants qui descendent jusque dans l'eau, et dont les larges dalles de pierre, remontant jusqu'au fond des palais et se noyant dans les flancs de leur mystérieuse profondeur, semblent la mystique échelle de pierre qui met en perpétuelle et poétique communication la vie et la mort. La vie qui s'agite là-haut à l'ombre des murailles crénelées, qui respire sur les hautes terrasses la fraîcheur des soirs et s'éclaire à la pâleur des étoiles, avec le murmure sans trêve des prières et des harmonies joyeuses et sacrées... et la mort qui

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

sans cesse alimente de nouveaux cadavres les bûchers sans cesse allumés au pied des gatts. Si bien que la fumée qui monte jusqu'aux terrasses où s'ouvrent les zénanas mêle son âcre senteur aux parfums qui brûlent dans les cassolettes d'or.

Ah! ces bûchers... ces cadavres... j'en ai encore l'obsédante vision. On les a souvent décrits, mais ce qu'on ne saurait imaginer si on ne l'a pas vu, c'est la naïve horreur de ce spectacle.

Je dis « naïve », parce qu'elle ne frappe que l'étranger. Soit par l'irrésistible force de l'accoutumance, soit en vertu d'un tempérament moral et physique particulier ou de leurs idées religieuses, les Indiens ne semblent pas prêter la moindre attention à ce qui nous émeut si fort.

En un endroit de la berge, taillé en un demi-cercle naturel et protégé par un mur très bas, s'alignent les bûchers.

Les corps apportés sur des claies de bambous, enveloppés de voiles d'étoffes claires et ficelés d'étroites bandelettes, arrivent escortés des parents et précédés (ceux des riches) d'une troupe de musiciens.

Puis ils attendent sur la berge leur tour de crémation pendant que les parents s'adressent à des marchands de bois debout au milieu de leurs chantiers, débattent le prix du bûcher et

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

font peser les bûches dans de grandes balances toutes prêtes pour cet usage. C'est du reste à peu près ce qui se passe à Bombay et que je vous ai conté ailleurs. Le bûcher dressé, le corps y est placé, les jambes repliées pour tenir moins de place, et le feu y est mis avec les rites d'usage.

Pour les riches, tout va bien, parce que le bûcher suffit à son œuvre et que le corps est consumé tout entier. Pour les pauvres, il s'en faut souvent d'un membre, ou deux, ou d'une partie du tronc ou de la tête, et ces tristes débris sont livrés au fleuve... épaves funèbres que l'on voit flotter à la surface et que guettent les oiseaux de proie qui s'en nourrissent.

Mais ce n'est pas tout. Je vous ai dit que les cadavres attendaient leur tour. Cette attente n'est point oisive. Deux hommes les prennent et les plongent dans l'eau sainte avant de les placer sur le bûcher; c'est la purification que remplace ailleurs l'eau versée sur les yeux et la bouche du mort.

Le fleuve ne reçoit pas que des cendres et des débris.

Les brahmes ne doivent pas être brûlés. C'est un privilège de leur caste d'être plongés tout entiers dans l'eau sainte, et chaque molécule de leur corps doit être absorbée par le fleuve sacré.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Sur la rive, près des piles de bois, s'étagent de longues dalles de pierre, étroites et minces.

Le corps des brahmes est lié entre deux de ces dalles et porté au milieu du Gange.

Nous avons assisté à ce genre de funérailles.

Sur un bateau conduit par deux rameurs, le fils du défunt accompagnait le corps de son père, traîné dans l'eau, attaché au flanc de l'embarcation.

Accroupi sur l'avant, la tête entre ses mains, le jeune homme poussait de longs gémissements. La barque s'avança jusqu'au milieu du chenal. Un coup de couteau trancha l'amarre, l'eau sombre s'étendit en longs cercles jaunâtres, et la barque revint silencieusement à la rive au milieu des cris ininterrompus de l'orphelin toujours accroupi et la tête plongée dans ses mains.

Au soleil levant, le spectacle de Bénarès est vraiment extraordinaire.

Peu à peu, les palais et les temples sortent de l'ombre et s'éclairent de cette chaude et aveuglante lumière du ciel de l'Inde.

Tout dans cette atmosphère éclate, rayonne et vibre. La foule envahit les gatts. Les ablutions commencent. Tous se plongent dans l'eau encore chargée des débris de fleurs jetées la veille avec les cendres des bûchers.

Sans souci des regards qui s'arrêtent sur eux,

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

ils accomplissent gravement leurs ablutions, tournés vers le soleil levant, les mains tendues soutenant un vase de cuivre d'où s'épand avec une lenteur rythmique l'eau qu'ils reversent au fleuve, en accompagnant sa chute de prières sans fin et d'incantations profondes.

Des zébus se promènent au milieu de la foule, des chèvres grimpent le long de la berge, un âne se rôtit au soleil. La chaleur augmente, les surfaces de pierre et de marbre s'allument d'une intolérable clarté... et les ablutions continuent, et les prières montent vers le ciel, et les bûchers fument au milieu des chants et des musiques discordantes, et le fleuve majestueux roule lentement et sans en être troublé les restes humains qu'il porte vers la mer, dans son large sein paternel et purificateur.

Rien n'arrête ni n'émeut les croyants : ni les regards curieux des voyageurs impies pour lesquels leur piété est un spectacle, ni les chiens disputant au croc du lugubre serviteur de la mort les lambeaux flottant à l'aventure et arrêtés dans un repli de la berge, ni la musique et les chants des cortèges funèbres, ni le spectacle étrange de leurs coreligionnaires tout nus, les uns tordus par l'âge, les autres éclatants de la double lumière de la jeunesse et de la beauté : vieilles veuves aux cheveux gris coupés ras en signe d'humiliation, babous ventrus et soigneu-

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

sement rasés, avec des favoris et des faces de notaires occidentaux, rajahs ou marahnies parés de flamboyantes étoffes de toutes couleurs et de tous tissus.

Dieu seul les occupe et les absorbe, et côte à côte sortent de l'eau, après y être entrées ensemble, la pauvresse vêtue de haillons, et la grande dame attendue par ses servantes qui la rhabillent et son palanquin qui la rapporte dans son opulente demeure. Aucun d'eux n'a l'air de savoir que son voisin existe, et sur la haute terrasse du palais, des femmes, que la distance nous permet d'entrevoir vaguement, tournent sur elles-mêmes dans de longues robes de soie mauve, bleue, lilas, avec des gestes très lents, comme pour donner à leur prière qu'elles semblent suivre dans l'air le temps de monter vers le dieu qu'elles invoquent! Et les gatts, largement éclairés, sont parcourus par des jeunes filles portant gracieusement sur leur épaule le vase de cuivre poli, les bras pliés au-dessus de la tête pour le soutenir dans un geste souple et noble, dont l'élégance fait songer aux fines statuettes de Tanagra; tandis que sur le palier d'un escalier gigantesque, aux marches ruinées, des lutteurs exercent leurs membres robustes en des gestes rythmés qui dénoncent la souplesse et la force.

Mais le Gange n'est pas tout. Il faut voir la

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

ville. A Bénarès, ce qu'on appelle le « bazar » ou la « ville noire » ne ressemble pas à ceux des autres villes de l'Inde. Ce ne sont plus les grandes voies de Bombay sillonnées de tramways, ni les rues larges de quarante mètres de Jeypore.

Ici nous sommes en plein Orient africain ; et combien mieux comprises contre la chaleur et l'aveuglant soleil ces ruelles étroites s'enchevêtrant et se coupant à angles irréguliers, où les maisons assez hautes se rejoignent par le toit et ne laissent aperçevoir entre elles qu'une mince bande de ciel !

C'est le dédale des très menues voies qui s'entre-croisent autour de la casbah d'Alger, si bien décrites par mon cher et admirable Fromentin ; ou celles de Constantine, telles que je les ai vues en 1855 ; ou encore celles du Caire, avant qu'une ingénieuse et atroce civilisation ne lui eût donné tant de ressemblance avec le quartier Monceau... et son parc. A Bénarès, les temples abondent... mais de farouche aspect et inabordables.

S'il est vrai que la grande piété ne va pas sans un peu de fanatisme, nous avons pu vérifier que les habitants de Bénarès sont très pieux.

Auprès d'un des temples principaux se tiennent des marchands de fleurs que les fidèles offrent à la divinité. Arrêtés sur le seuil par des

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

brahmes farouches, nous nous retirions sans insister, lorsqu'en passant devant l'étalage d'un de ces fleuristes en plein vent, l'un de nous se pencha pour respirer le parfum des fleurs étalées sur son éventaire. Horreur et profanation!...

Nous fûmes suivis, entourés... Le marchand, qui avait soigneusement enlevé les fleurs contaminées par notre souffle, voulait nous contraindre à les lui acheter.

Ah! non, par exemple... des fleurs souillées par nous... jamais de la vie! Mais je vous assure qu'il fallut résister longtemps, énergiquement et presque la canne à la main pour nous débarrasser de ce pieux trafiquant qui, moyennant un petit bénéfice, nous aurait abandonné les fleurs profanées par notre souffle impur.

C'est à Bénarès que l'on fabrique ces vases de cuivre aux repoussages compliqués. Nul goût, nul art, nul intérêt.

C'est, dans un autre genre, aussi vilain que les cuivreries « d'art » qui se confectionnent dans Paris, au Marais, et qui représentent des plats Renaissance : François Ier dans l'un et « la belle Ferronnière » en pendant pour la plus grande honte des salles à manger bourgeoises à prétentions artistiques.

Il faut être venu de fièrement loin pour admirer cela et avoir un stock de poésie bien encombrant pour faire vibrer son luth à cette occasion!

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Mais ce qui est vraiment poétique et pittoresque par exemple, et j'y reviens, c'est le réseau enchevêtré de ces mystérieuses petites rues dont les murailles semblent s'entr'ouvrir à grand'peine pour vous laisser passer.

Ici la foule est plus rare et aussi plus discrète et réservée qu'ailleurs. Il y a moins de monde que dans les bazars des autres villes. Peut-être les gens sont-ils au bord du Gange ou dans les temples. Ceux qu'on rencontre sont plus dignes et plus froids. Les marchands non plus n'ont pas la fougue entreprenante et l'effroyable persévérance de ceux de Delhi, par exemple, ou de Madras. Personne ne vient vous relancer dans l'hôtel ou sur la voie publique. Il faut chercher soi-même les grands marchands de riches étoffes brodées et lamées d'or et d'argent, qui, retirés au fond de leurs maisons, vous attendent avec patience et, gravement, en quelques minutes, ont fait briller à vos yeux de quoi habiller les Mille et Une Nuits et enrichir un avare.

Il résulte de cette lumière atténuée par le rapprochement des maisons des effets très pittoresques, et, sans que l'architecture s'y prête d'une façon positive, l'esprit évoque le souvenir des vieilles villes italiennes du XV^e^ siècle.

C'est ainsi que j'entrevis un jeune Indien beau comme le jour, les cheveux coupés à la

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

façon des personnages du Carpaccio, ras sur le front, flottant sur le cou, descendant le long des joues qu'ils accompagnent de leur onde crêpelée, la tête coiffée d'une étroite calotte pointue et brodée, le pagne en mousseline claire serré à la taille. Il foule de son pied nu la dalle de la rue, son pas élastique et souple révèle la jeunesse et la force. Il gravit les marches obscures d'un perron qui s'engouffre sous un porche sculpté et il disparaît laissant après lui la vision de Roméo franchissant au crépuscule le seuil du palais des Capulets.

Et maintenant si vous voulez être instruite des choses de la religion hindoue, je vous renvoie au livre de M. Chevrillon, et vous lui demanderez à lui-même le secret de sa science. Car de le trouver tout seul, à Bénarès, il n'y faut pas songer. Pour réaliser cette chimère, il serait indispensable de savoir à fond l'indoustani; puis d'obtenir la confiance de quelqu'un des brahmes supérieurs qui ne consentent jamais à se livrer dans une langue étrangère; puis de passer plusieurs années dans l'Inde à étudier une religion qui se compose de formules très obscures, de détails infinis, de cérémonies sans nombre et d'une quantité formidable de légendes et de poésies! Or, tout cela en cinq mois... Vous n'y songez pas!

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

CALCUTTA — DARDJILLING HAÏDERABAD

Calcutta.

Nous arrivons à Calcutta le matin de très bonne heure et nous courons au principal hôtel de la ville qu'on nous avait recommandé... Complet! Nous volons à « l'Hôtel de Paris » tenu par un compatriote, M. Bansart : un fin cuisinier qui fait payer très cher aux rajahs et aux Anglais les délices de la cuisine française qu'il y mène en représentation. Bon enfant, pas fier du tout avec ses voyageurs auxquels il taperait sur le ventre au bout de dix minutes de conversation s'il ne craignait qu'on ne lui rendît une politesse pour laquelle il offre trop d'avantages, son abdomen se développant en raison de l'excellence de ses menus.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Du reste, lié, s'il faut l'en croire, avec toutes les puissances de l'Inde et de l'Europe, qui ne sauraient faire une belle partie de chasse sans Bansart. Ami des distances au reste, surtout de celle qu'il garde avec ses inférieurs. Oui, mais son hôtel est aussi au grand complet! Nous reprenons notre course et nous finissons par nous échouer à « l'Hôtel de Bellevue », ainsi nommé parce qu'on n'y trouve ni l'une ni l'autre. Je relis les pages que M. Cotteau a consacrées à Calcutta, et je m'explique son enthousiasme par ce fait que M. Cotteau a débuté dans son voyage par Calcutta. Tout dans cette vie nouvelle le transporte et c'est justice. Mais nous, nous venions de faire un voyage énorme, nous finissions par où il commençait et nous étions blasés sur tout ce qui excitait ses légitimes transports. De plus, le retour s'annonçait mal : jugez-en.

Le jour même de notre arrivée, au moment de sortir, j'enlève de mon portefeuille deux mille cinq cents roupies en banknotes que j'enferme dans ma malle. Le soir, en voulant faire un rangement, je m'aperçois que mes banknotes ont disparu! Je m'adresse au maître de l'hôtel qui m'engage à faire ma plainte à la police. J'y vais; on reçoit ma plainte; et les choses en restent là. Je trouvais même que les choses en restaient un peu trop là! Mais il fallait partir

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

pour Dardjilling. Je fais venir Adonis et je lui confie la clef de nos malles, car nous en avions deux, une grande, et une petite, en fer, où nous avions serré des robes anciennes de Kachemyr brodées d'or et des étoffes lamées d'argent de Bénarès. C'était précisément dans les plis d'une de ces robes qu'étaient serrées les précieuses banknotes. Vous allez voir pourquoi je vous donne ces détails.

Je trouvais que l'enquête se faisait mollement et nous avions fini par soupçonner un peu nos pauvres maîtres d'hôtel, bien innocents comme la suite l'a montré. J'avais télégraphié à Bombay à la maison Sassoon, qui m'avait donné les banknotes, pour essayer d'en avoir les numéros, mais sans succès. Adonis suivait tous nos efforts d'un air navré! Il s'épuisait en recherches infructueuses, et de temps en temps il laissait échapper ces mots d'un air découragé, en agitant sa tête de haut en bas et en lui faisant décrire un arc de cercle : « Pour les roupies, n'a pas moyen! » Or, nous nous serions soupçonnés nous-mêmes avant de soupçonner Adonis! Tout le long de l'Inde, qu'il avait traversée de ses pieds nus, Adonis nous avait accablés de sa bêtise et de sa probité. Un jour, ma femme égara un petit bijou auquel elle tenait beaucoup; elle le chercha avec la passion d'un micrographe à la recherche d'un bacille nouveau. Enfin elle

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

se confia à Adonis. Vingt minutes après, Adonis rapportait le bijou et recevait une roupie. Depuis ce temps-là ma femme ou ma fille perdaient sans cesse de menus objets qu'Adonis retrouvait sans cesse... au prix d'une roupie! D'où je conclus que nous étions encore plus bêtes qu'Adonis n'était malin. Mais vous savez, quand la confiance y est... or, elle y était!

A notre retour de Darjilling nous déménageons. Bansart nous avait ouvert ses bras. Nous n'avions pas emmené Adonis, pas plus que Morot n'avait emmené Cupidon, qu'il avait laissé à la garde de son bagage. Son bagage se composait d'un singe, d'un serpent boa, de cinq cages d'oiseaux rares et de deux cobras capellas... un serpent dont la morsure est irrémédiablement mortelle. Il pensait bien qu'on ne détourne pas ces aimables reptiles comme un paquet de banknotes, mais il était inquiet tout de même. On aime les bêtes ou on ne les aime pas.

A notre retour donc et fatigué des lenteurs d'une enquête qui n'avançait pas, je vais trouver notre consul, et son très aimable chancelier, M. Altmeyr, s'offre à me conduire chez le vice-roi. J'avais une lettre pour son secrétaire général, M. le colonel Ardag. C'est à se faire voler pour faire la connaissance du colonel Ardag : la courtoisie même, parlant français comme M. de Voltaire, et qui, séance tenante,

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

écrit une lettre terrible au grand-maître de la police. Alors tout change comme par un coup de baguette. Les chefs de la police abondent autour de nous. On monte dans notre chambre. *On reconstitue la scène du crime!* On ouvre les malles. Ma femme explique que les roupies avaient été placées par elle-même dans les plis des étoffes, puis qu'en les changeant de malle elle avait constaté leur disparition, qu'elle avait, sur un vague conseil d'Adonis ainsi formulé : « Pas bien cherché, chercher dans la malle, » retourné ladite malle et sondé chaque pli de chacun des vêtements. Puis elle ouvre la malle de fer où avaient été transportées les étoffes rares, le chef de la police prend alors cette robe de Kachemyr, en lui disant : « C'est là, madame, que vous aviez serré vos roupies? » Puis il secoue la robe et, à nos yeux éblouis, une pluie de banknotes s'échappe de ses plis et inonde le parquet!

Stupéfaction... sourires ironiques des gens de police qui ne sont pas loin de nous prendre pour des fous ou pour des intrigants. Heureusement tout est expliqué. C'était l'intègre Adonis qui avait fait le coup! Mais, inquiet des recherches, devenues très actives, de la police, sachant bien qu'un pauvre diable comme lui qui voudrait changer un billet de mille roupies à n'importe quel bazar serait immédiatement

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

saisi au collet, Adonis enfin, embarrassé de sa conquête, troublé peut-être aussi par sa conscience, Adonis avait frauduleusement replacé les banknotes dans la malle pendant notre absence; mais en se trompant de malle il nous avait trompés aussi, car il nous laissait chercher dans l'une pendant qu'il les avait remises dans l'autre.

Et voilà pourquoi Adonis assistait dans un coin à cette scène, muet, les yeux baissés et noyés de larmes... et voilà pourquoi, en le quittant, j'ai refusé à Adonis le certificat de probité qu'il me demandait, tandis qu'il empochait cependant quarante roupies de gratification que la faiblesse de ma femme lui octroyait en récompense de sa belle conduite! Pendant ce temps-là, Cupidon exultait, Cupidon parcourait l'hôtel en criant: « Ah! ah! Adonis voleur... Pas Cupidon qu'aurait fait ça, Cupidon honnête homme! »

Aux dernières nouvelles, Cupidon était en prison à Pondichéry pour avoir volé des voyageurs confiés à ses soins!

Ce qui n'empêche pas que Calcutta ne soit assez peu intéressant. La ville noire est vaste, mais ne se distingue point des autres par quelque particularité spéciale. La ville européenne est une grande ville, mais en somme une ville européenne. A signaler cependant un très beau

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

musée, très vaste, très bien ordonné et rempli de choses intéressantes dont je n'entreprendrai pas la description.

A signaler aussi un magnifique jardin avec des tigres superbes, parmi lesquels on montre le fameux « mangeur d'hommes » qui expie ses nombreux forfaits dans une captivité pleine d'ennui.

Enfin un charmant jardin situé près de la mer, arrosé d'une jolie rivière qui entretient la fraîcheur de verts gazons et de toutes sortes d'arbustes chargés de fleurs. Le soir, on y fait de la musique : les gens se promènent gravement en n'ayant pas l'air de s'amuser là beaucoup plus qu'ailleurs. Les babys jouent sur les pelouses : une file de somptueux équipages stationnent à la porte parmi les marchands de fleurs et de bétel. Une réduction de temple birman s'élève près de la rivière et, pour donner une idée de la haute distinction du lieu, il est défendu... d'y fumer. En wagon, je ne dis pas, où l'on est quelquefois huit ou dix voyageurs, où les glaces levées à cause de la poussière vous font éprouver les austères voluptés du hammam, mais, là, en plein air... jamais ! On est distingué, ou on ne l'est pas? Et dame, quand les Anglais se mettent à être distingués !...

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Dardjilling.

Toujours un peu préoccupés, Morot de ses serpents et nous de nos roupies, nous nous étions mis en route pour Dardjilling, situé à vingt-quatre heures de distance.

A cinq heures du soir, on quitte la gare de Calcutta, et à huit heures toutes les portières s'ouvrent avec fracas et l'on vous invite à descendre. Une foule de gens affairés vous entourent avec des cris et des gestes turbulents. Des torches circulent de tous côtés. On ne comprend pas, mais on a la sensation qu'il faut marcher, suivre ces gens qui vous mènent on ne sait où, mais qui ont l'air de le savoir, si bien qu'on ne songe pas même à le leur demander.

On quitte le quai du chemin de fer, on s'engage sur une route de sable qui vous mène à une grève : on est au bord du Gange. Les cris et les appels redoublent, des ombres passent chargées de colis, les torches se multiplient et, un peu poussés, entraînés, bousculés, nous voici, sans savoir trop comment, à bord d'un grand bateau sur lequel se trouve un repas tout servi.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Des domestiques circulent autour de nous. Sans nous consulter on nous sert à dîner, sans songer à rien savoir on mange; le bateau file, puis s'arrête; la même cérémonie s'accomplit de nouveau, mais cette fois le transvasement se fait de bateau en chemin de fer comme il s'était fait de chemin de fer en bateau, et, installés sur les coussins du train qui part à grande vitesse, vous vous demandez si tout cela est bien réel : transbordement, traversée du Gange, repas, réinstallation, voyageurs qui se hâtent, employés qui les pressent, coolies qui les guident, torches dansant autour d'eux dans une agitation rapide qui trouble à peine le silence et l'obscurité de la nuit, vous avez de tout cela la rapide émotion d'un rêve interrompu et ressaisi, et dont on ne peut dire ni où il vous a pris ni où vous l'avez laissé.

Puis toute la nuit vous avez couru sans presque vous arrêter à travers un pays inconnu et le lendemain, vers dix heures du matin, vous voici au pied de l'Himalaya. Pour gravir ces pentes effroyables je m'étais imaginé un chemin de fer à crémaillère, comme il en existe tout le long de la Suisse, et j'avoue même que la crémaillère ne me rassurait qu'à moitié! Mais non; pas le moindre crampon; un petit train qui ressemble à un joujou. Une maigre locomotive attelée à deux wagonnets ouverts de tous

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

côtés et très bas. Je pensai alors que ce train allait marcher à une toute petite vitesse et je me disais qu'on l'avait établi presque au niveau du sol afin qu'en cas de péril les voyageurs n'eussent qu'un saut à faire pour se trouver en terre ferme. Nous nous installons; un coup de sifflet et nous filons à une allure enragée, c'est à croire que nous sommes emportés par des chevaux emballés!

C'est d'abord une route ombragée qui passe dans une forêt épaisse avec des allures de parc anglais. Puis on monte, et peu à peu la montagne se déroule dans toute sa splendeur. Ce n'est plus la végétation de l'Inde. Les palmiers, les cocotiers, les grands banians aux branches multipliantes ont disparu pour faire place à des pins, à des chênes, à des hêtres gigantesques : on se croirait dans les Alpes; cependant sur les pentes boisées des fougères énormes apparaissent, et des lianes gigantesques qui relient les arbres en de capricieux enlacements rappellent les inextricables fourrés de la jungle. Des précipices sans fond s'ouvrent à vos côtés, franchis sur des ponts suspendus couverts d'un peu de paille, et il semble que l'ébranlement du train va les rompre et vous précipiter dans des avalures à perte de vue. Impassible, le mécanicien indien presse la marche de sa petite locomotive comme s'il courait dans une plaine de verts

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

gazons émaillés de fleurs printanières! On monte toujours; dans un lointain insaisissable apparaissent et disparaissent à chaque détour de la route les cimes neigeuses de l'Himalaya. Des vapeurs se traînent lentement au-dessous de nous, vapeurs très légères, colorées par les rayons du soleil qui les attire et les boit peu à peu. Puis ce sont des plaines toutes vertes qui vont s'étageant sur les flancs escarpés de la montagne et s'absorbent dans la profondeur où elles n'apparaissent plus que confusément. Des cascades se précipitent des falaises pour n'arriver qu'en vapeur insaisissable à la moitié de leur chute, des torrents roulent sur des rochers noirs et nous les traversons à toute volée sur les petits ponts branlants; et l'on monte toujours, rejoignant des aigles qui tourbillonnent sur les pics sans cesse franchis. Cette montée vous met dans un singulier état de vertige qui n'est pas sans frayeur, mais qui n'est pas non plus sans douceur. L'immensité du spectacle, la profondeur des bois entrevus, le roulement des eaux autour de vous et sous vos pieds, la couleur du paysage qui varie sans cesse, l'éclat du soleil sur vos têtes tandis qu'autour de vous les forêts de pins le tamisent en des nuances bleuâtres, et, tout au fond, le géant de neige dont l'implacable blancheur semble vous attirer dans la terreur d'un éternel hiver, tout

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

cela entrevu dans la rapidité singulière d'une course qui tour à tour vous cache les détails pour vous éblouir de l'ensemble ou vous rejette au détail par la fatigue d'un ensemble écrasant, donne aux sens et à l'esprit une vibration presque douloureuse mais dont le charme est si pénétrant qu'on en voudrait prolonger indéfiniment la sensation, au risque d'y meurtrir son esprit et ses yeux!

On monte toujours, et le paysage varie sans cesse. La route, qui court sur le flanc de la montagne, traverse par moment des défilés étroits, et il semble que dans un muet embrassement les parois du rocher vont se resserrer pour vous étouffer; puis, tout à coup, au-dessous de vous d'immenses vallées se déroulent à des profondeurs infinies, et le train côtoie le bord tranchant du précipice qui vous provoque avec l'hallucinante attirance du vide. Mais la route s'élargit tout à coup, soit entre des rocs chauves, soit au milieu de pentes douces à l'épais gazon, aux tapis de mousses fraîches, aux buissons épais, courts et drus, tout semés de fleurs.

Comme la nature, la race aussi a changé. Ce ne sont plus les élégants Cynghalais, aux membres fins et souples, ni les fiers Rajpoutes au teint clair, ni les robustes Afghans au profil d'aigle, à la haute stature : ce sont de petits hommes, aux cheveux plats, aux pommettes

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

saillantes, au nez écrasé, aux yeux bridés, au teint jaune. Derrière ce mur si souvent franchi par les Mogols, c'est le Thibet, et voilà bien les échantillons de cette race particulière qui semble avoir été oubliée là par les conquérants dont elle formait les armées victorieuses.

Bonne race, d'ailleurs. Gaie, aimable, laborieuse, infatigable, forte et douce. Nous croisons des paysans qui nous regardent avec leurs yeux écartés et leur bon sourire. Ils ont toüs à la ceinture un coutelas formidable, mais qui ne leur sert qu'à couper du bois dans la montagne ou à s'ouvrir un chemin à travers les lianes trop emmêlées.

Mais que de souffrances! A chaque station nous sommes entourés de pauvres êtres à moitié nus, grelottant sous leurs haillons, et toussant sous ce clair soleil qui ne peut ni les réchauffer ni les guérir. De petits enfants sans vêtements du tout courent après nous, implorant notre charité. L'un d'eux est si minable que ma femme l'enveloppe d'un petit châle qui va lui donner pendant quelques jours l'illusion de la chaleur! Ah! la misère... malédiction divine qui suit l'homme sous tous les climats, et dont à chaque heure de la vie le spectacle empoisonne nos joies comme un remords!

Ici non plus, pas trace de temples, ni de monuments. La nature toute seule, mais combien

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

artiste en ses caprices grandioses ou ses ingénieuses fantaisies.

Enfin, à cinq heures, nous arrivions à « Dum Druid », l'excellent hôtel de Dardjilling, très propre, très coquet, et très bien tenu.

Mais le jour baisse et nous nous précipitons dans la ville située au pied de l'éminence où est assis « Dum Druid » pour assister à la fin du marché qui se tient là tous les dimanches. Depuis le matin, une foule compacte a envahi Dardjilling, venue de tous les environs. A peine encore peut-on y circuler. Sur la place principale dont se sont emparés les marchands, on vend de tout. Les femmes, en grand nombre, toutes semblables aux hommes, plus laides encore peut-être, si c'est possible, circulent avec des colliers d'or, des bracelets, des plaques de cou et des médaillons tout brodés de turquoises. Ces bijoux ont un aspect original et l'on ne s'explique guère comment ces créatures souvent en haillons, ou couvertes de méchantes loques qui attestent la misère, se promènent avec toute cette orfèvrerie dont le travail et la matière contrastent si étrangement avec le délabrement de leur toilette.

D'un abord très facile, elles nous laissent regarder et manier leurs bijoux et nous en cèdent même quelques-uns.

Mais ce qu'il fallait voir, c'est le lever du so-

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

leil sur l'Himalaya. Je sais bien que nous autres Parisiens nous nous dispensons de voyager en disant :

« Allez, à l'aube ou au crépuscule, vous installer sur le pont des Arts et regarder le soleil se lever ou se coucher sur la vieille cité de Saint-Louis : voyez, au déclin du jour, étinceler dans les rayons comme dans un écrin le bijou de la Sainte-Chapelle, et dites s'il y a au monde une vue comparable à celle-là ? »

Et je sais bien aussi que pour les habitants du boulevard Haussmann le pont des Arts est moins loin que l'Himalaya. Je ne dis pas, et bien souvent je me suis donné la joie de ce spectacle, ce qui n'empêche pas que, dès qu'une lueur grise apparut à la fenêtre de « Dum Druid », nous nous élançâmes au dehors. Dans l'aube encore incertaine nous gravîmes une éminence qui domine la petite ville. En face de nous, et tout au fond de l'horizon, se dressent les pics inexplorés sous leur neige éternelle. L'air est vif et un peu frais. Les étoiles pâlissent. Peu à peu, l'atmosphère se colore timidement : un vague rayon l'anime, une sorte de vibration semble la faire frissonner ; puis, tout à coup, le soleil paraît et la masse entière émerge de l'ombre dans un ton rose d'une admirable douceur. C'est bien vraiment l'Aurore aux doigts de rose chantée par le divin Homère qui vient d'entr'ouvrir

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

les portes de l'Orient. Puis, après ce merveilleux prélude, la symphonie de la lumière éclate dans toute sa gloire.

Le rayon rose s'est fondu dans un rayon d'or : la neige a repris sa constante blancheur ; tout l'indistinct se révèle et s'affirme, et, un jour de plus, le soleil va accomplir sa course triomphale dans l'immensité bleue d'un ciel sans nuages. Sur l'éminence où nous sommes, deux hommes apparaissent tout à coup, tournés vers l'Orient, debout sur un petit tertre gazonné. Ils tiennent dans leurs mains un jeune pigeon qu'ils saupoudrent de sel avant de le sacrifier à la divinité. Je n'ai pas de goût pour cet acte de piété qu'ils accomplissent sans moi et je m'éloigne en songeant qu'il paraît se mêler un peu de cuisine à leur dévotion et qu'ils pourraient bien avoir l'arrière-pensée de partager avec leur dieu ce pigeon à la croque-au-sel qu'ils vont lui immoler tout à l'heure. Et voilà qu'au moment de quitter ce sommet une mélodie nous arrête. De la profondeur du grand silence deux voix montent vers le ciel, deux voix de jeunes gens pures et mâles, qui se répondent en paraissant se renvoyer l'une à l'autre les couplets d'un hymne religieux.

La mélopée est lente, le rythme en est doux jusqu'à la tendresse ; mais ce que je ne saurais rendre, c'est la pureté de ces accents et le

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

charme infini que ces voix, en train d'une prière, mêlent à la grandeur et à la poésie de cette scène.

Nous retournons enfin à « Dum Druid » où le déjeuner est prêt, et le chemin de fer nous ramène au galop de sa petite locomotive endiablée à travers les pentes à pic, les précipices béants, les bois touffus et les ponts chancelants, et, au point même où nous l'avions pris l'avant-veille, il nous rend à la ligne qui regagne Calcutta.

Cette fois, c'est à la pointe du jour que nous arrivons au bateau.

Le Gange nous attend; sa nappe tranquille coule avec la lente majesté d'un fleuve sacré, qui a la conscience de sa fonction. Le soleil se plonge dans ses eaux qu'il fait resplendir comme un fleuve d'or vierge, et des vols pressés de flamants roses et de grues à tête rouge rayent l'horizon de leur élégante silhouette.

Le lendemain, à dix heures, nous étions à Calcutta, et le jour suivant, à six heures du matin, nous mettions le pied sur le *Rohillah* dont l'hélice impatiente fouettait les eaux de l'Hoogly.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Haïderabad.

C'est à bord même du *Rohillah* que nous devions nous séparer d'Adonis.

Les adieux furent simples. Cependant, au moment de nous quitter, il ne craignit pas d'élever une prétention que je trouvai quelque peu aventurée : celle d'obtenir un certificat! Je lui démontrai que dans le certificat que je lui donnerais, l'histoire des roupies devrait jouer un certain rôle et que ce n'était peut-être pas une très sûre façon de le recommander à la faveur de mes compatriotes que de dire qu'il nous avait emprunté d'un coup cinq mille cinq cents francs! Il aurait aimé voir passer sous silence cette preuve de son savoir faire, mais il parut comprendre que cette omission était délicate et il se résigna plus facilement en présence des quarante roupies de gratification que ma femme lui accorda, sans qu'il eût à cette générosité des titres bien démontrés.

La navigation de l'Hoogly est des plus difficiles. Cette bouche du Gange est immense à ce point que par moment on perd de vue les deux rives; de plus, d'une profondeur fort inégale,

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

assez capricieuse, qui rend l'ensablement toujours redoutable. Nous devions aller ainsi jusqu'à Madras, puis prendre la correspondance du *Niemen,* bateau de la compagnie qui fait la navette entre Calcutta et Colombo avec escale à Pondichéry ; enfin, à Colombo, nous embarquer sur le *Saghalien* qui devait nous ramener dans la patrie du capitaine Cougourdan, plus connue sous le nom de Marseille.

Mais... nous voulions voir Haïderabad! De même qu'en France j'avais toujours voulu voir l'Inde, de même dans l'Inde je voulais voir Haïderabad. Était-ce à cause de la difficulté? Peut-être. On nous avait dit que cette excursion n'était pas sans risque ; que le Nizam était indépendant ; que les habitants, tous armés jusqu'aux dents, étaient d'un abord ombrageux, très fanatiques, très hostiles aux infidèles... etc., etc... M. Cotteau lui-même avait été averti dans les mêmes termes et considérait l'entreprise qu'il avait tentée comme passablement aventureuse. A Bombay où nous étions plus près de la vieille cité d'Haïder, nous nous étions ouverts de notre dessein à l'excellent lord Harris, et il l'avait accueilli avec une froideur visible? « Haïderabad... certainement... Haïderabad... je ne dis pas... mais vous savez : Nizam indépendant ; population farouche... surveillance simplement affectueuse de notre

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

part... peut-être un mot pour notre Résident... mais peut-être pas très sûr avec des dames... »

Bref, nous y avions renoncé. Mais comme Ève avait renoncé au fruit défendu sur les premières ouvertures du serpent... pas pour longtemps! Ma nièce et son mari étaient restés à Calcutta où Morot prolongeait son séjour, parce que Bansart lui avait monté la tête sur la chasse au tigre! A nous trois nous revenions sur Haïderabad. « Si nous y allions de Madras? — C'est plus long. — C'est vrai, mais... Et puis il y a la correspondance du *Niémen* qu'il ne faut pas manquer... — C'est vrai, mais on pourrait voir. » En devisant ainsi, nous étions arrivés à Madras à sept heures du matin. La chaleur était extravagante! Jugez-en. Nous étions descendus dans un des pavillons de l'hôtel; pour passer dans la salle à manger située dans un autre pavillon, il fallait traverser une bande de jardin d'environ vingt-cinq mètres. Ma femme fit ce trajet sans chapeau ni ombrelle. Tout à coup un Anglais jaillit d'une chambre, se précipite sur moi et, avec une rare impétuosité, me débite tout un discours auquel je ne comprends rien, tout en me montrant ma femme. Enfin, je finis par m'orienter dans sa harangue. Ce brave homme me peignait, sous les couleurs les plus vives, l'imprudence qu'elle avait commise en s'exposant, ne fût-ce qu'un instant, aux rayons

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

du soleil qui pouvaient la tuer. Il avait raison, et je le remerciai avec chaleur; ni le mot ni la chose n'étaient de trop, mais je vous jure que je n'ai pas prémédité ce calembour infâme!

Cependant nos affaires n'avançaient pas avec Haïderabad. C'est alors que je m'élançai aux bureaux des Messageries maritimes pour avoir des nouvelles du *Niemen* que nous n'avions pas pris à Calcutta, parce qu'il partait un peu plus tard. Peut-être serait-il retardé dans l'Hoogly, comme nous l'avions été nous-mêmes. Enfin, après quelques renseignements assez vagues obtenus sur l'arrivée probable du *Niemen,* nous sautons, — c'est le mot, car nous n'avions pas même eu le temps de prendre nos billets, — nous sautons en chemin de fer pour Secunderabad.

Vingt heures après, c'est-à-dire le lendemain à dix heures du soir, nous étions dans les États du Nizam. La nuit était superbe, et au clair de lune la gare de Secunderabad nous apparut comme une des plus élégantes que nous eussions encore vues. C'est en effet une très jolie construction de style arabe, tout entourée d'arbres et dont la véranda est décorée de grandes vasques de pierre pleines de fleurs ravissantes. Un garry nous conduisit à l'hôtel au trot rapide de deux jolis chevaux. Après un souper passable et une nuit exécrable sur le lit le plus

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

dur que j'aie encore rencontré, nous partions le matin à six heures pour Haïderabad.

Nous avions trouvé une assez bonne voiture qui nous fit facilement franchir les dix kilomètres qui nous séparaient de la ville. La route est bonne; elle enjambe la Mousi. Du haut du pont qui la traverse, nous assistons aux ébats d'une vingtaine d'éléphants qui se baignent dans la rivière ou se sèchent sur les bords aux rayons d'un soleil de feu.

Enfin nous arrivons à la ville. Elle est vaste et fermée par quatre portes monumentales d'un très beau caractère qui donnent accès sur les quatre grandes voies qui la partagent. Notre entrée ne donne lieu à aucune espèce d'émotion. Il en sera ainsi pendant toute la journée que nous allons y passer!

Il n'y a guère de monument en dehors de la Djemma-Masjid, grande mosquée d'un beau style, mais dont notre qualité d'infidèles nous interdit l'entrée. Au reste, le spectacle est dans les rues mêmes. Toute la population, en effet, est armée. C'est un privilège auquel elle tient rigoureusement et le Nizam lui-même entretient cette coutume, parce qu'elle est le signe extérieur de son indépendance.

C'est un très grand seigneur qui frappe monnaie, recueille lui-même ses revenus qui sont abondants, a ses chemins de fer à lui, rend la

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

justice comme il l'entend et ne tolère qu'à titre gracieux le Résident que l'Angleterre entretient à sa cour. Ses sujets ont l'air grave, assez fier, et bien que les étrangers soient absolument en sûreté chez eux, on sent à leur allure qu'ils ne toléreraient pas la moindre familiarité.

La ville est construite dans un joli style arabe; les rues y sont larges et bien entretenues; les bazars sont vastes; mais ce qui, encore une fois, lui donne une physionomie tout à fait particulière, ce sont les habitants tout chargés d'armes comme s'ils allaient partir en guerre. Sabres, poignards, pistolets, tromblons, espingoles, tout un arsenal accroché à leur ceinture ou suspendu à leur épaule. Des éléphants superbes sellés d'haodahs aux couleurs voyantes parcourent les rues de leur pas grave et cadencé; une troupe passe de guerriers en cottes de mailles montés sur d'élégants chevaux qui caracolent en faisant éclater au soleil les aciers et les damasquinures d'or dont sont couverts leurs cavaliers précédés de gardes à cheval armés de longues piques. Et aussi des équipages somptueux. Nous nous arrêtons à des boutiques diverses, et pendant que nous marchandons les produits qu'on y vend, une foule assez compacte nous entoure; mais sans la moindre hostilité. Nous achetons quelques hookahs damasquinés d'argent, et dès qu'on a reconnu notre

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

goût pour les objets anciens, on nous en apporte de tous les côtés. La foule est toujours la même, mais elle n'est que curieuse ; c'est nous les visiteurs qui lui donnons le spectacle. De temps en temps passe un éléphant tenant dans sa trompe un chasse-mouche, dont il se sert pour se débarrasser des insectes qui assiègent ses yeux. Puis le soir tombe, et rassasiés de couleurs, d'armes et de vêtements somptueux et bizarres, nous rentrons à Secunderabad. A dix heures du soir nous reprenons le train ; le surlendemain matin à huit heures nous arrivons à Madras après avoir, plus peut-être que nulle part ailleurs, souffert de la chaleur et de la poussière, et à midi nous nous embarquons sur le *Niemen,* ravis d'avoir vu Haïderabad qui, je vous assure, est une des villes les plus pittoresques de l'Inde et tout à fait digne de la curiosité qu'elle avait fait naître en nous.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

RETOUR

Nos places sont retenues à bord du *Saghalien*, en rade à Colombo, un magnifique bateau de la compagnie des Messageries maritimes.

C'est bien, mais les animaux?

« Comment, les animaux?

— Oui, nous dit-on, jamais le commandant du *Saghalien* ne consentira à embarquer vos bêtes. Il proscrit toutes les bêtes à son bord. Or, vous avez deux grues énormes, un flamant, un pélican et des perruches!

— Nous ne pouvons cependant pas les manger avant de partir. Nous n'aurions jamais le temps. Et puis, nous ne les avons pas achetées pour cela!

— Dame! Voyez-le. »

Ma femme se décide à affronter le terrible capitaine! C'est le commandant Homery, un ancien officier de la marine de l'État, officier de la Légion d'honneur.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Le front bas, la barbe grisonnante, des yeux bleus, un de ces durs Bretons trapus et volontaires avec quoi on faisait les marins comme Jean Bart ou les corsaires comme Surcouf!

« Commandant, je viens vous parler de mes bêtes...

— Des bêtes... je n'en embarque pas. J'en ai assez des bêtes... Mon bateau n'est pas une ménagerie.

— C'est que...

— Oui. Vous rapportez des bêtes... j'entends bien... mais je ne peux pas m'occuper de vos bêtes. Et puis, mon bateau n'est pas...

— Une ménagerie... Vous m'avez déjà fait le plaisir de me le dire. Mais, enfin, nous avons fait dans l'Inde un voyage d'agrément... Nous rapportons de Calcutta quelques échantillons d'animaux qui dans notre jardin à Paris...

— Ah! Vous avez un jardin... à Paris? Alors ces bêtes... c'est pour garder?...

— Dame, oui. Nous avons un lophophore, par exemple. Eh bien! un lophophore c'est trop cher pour le manger... et puis, peut-être, pas très bon...

— Et ça tient-il beaucoup de place, vos animaux?

— Énormément. Une grande cage avec deux grues. Une autre avec un pélican. Une autre avec un flamant...

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

— C'est bon, apportez-les... Mais mon bateau...

— N'est pas une ménagerie, c'est entendu. Aussi, je vous promets de ne pas faire voir mes bêtes à la foire. Merci, commandant. »

La paix était faite; le malentendu dissipé. Il est clair que le commandant avait pris ma femme pour une marchande d'oiseaux! Du moment qu'il avait affaire à une femme du monde, on pouvait s'entendre.

« Un dernier mot. C'est le boucher qui soignera vos bêtes à bord.

— Le boucher? Ah! mais non. S'il allait se tromper...

— Pas de danger qu'il prenne vos grues pour un veau!...

— Du moment que c'est l'habitude... Merci, commandant. »

Nous étions dès lors les meilleurs amis du monde, et à Aden le farouche commandant, qui à Colombo n'aurait pas voulu embarquer un oiseau-mouche, envoyait chercher pour ma femme une gazelle qui fait encore à cette heure la joie de ma vie et l'ornement de mon jardin!

Très distinguée, du reste, la société du bord. Une jolie Cynghalaise à tête de vierge brune, qu'Hébert n'aurait pas hésité à lui emprunter pour l'envoyer à la Tronche, confiée aux soins de l'Évêque (en anglais Bishop) de Colombo,

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

un grand homme sec, à la figure à la fois austère et douce, entouré d'une légion de charmants enfants qu'il caressait d'une main, tandis que de l'autre il tenait un Platon qu'il lisait *dans le texte,* s'il vous plaît!

Puis, M^me^ de V***, femme du Résident du Cambodge, très *select* comme on dit aujourd'hui, femme du monde jusqu'au bout des ongles et tout à fait gracieuse.

M. B***, qui revenait du Tonkin où il avait rempli de hautes fonctions à la satisfaction générale. Très aimable, très en forme, comme on dit encore, et qui faisait la digestion en franchissant une corde tendue à un mètre soixante-quinze du pont!

Il conduit en France le fils du vice-roi du Tonkin, un jeune Annamite tout à fait gentil avec ses robes de satin et sa longue natte de cheveux repliée autour de sa tête sous un turban léger. Il vient à Paris pour se perfectionner dans la langue française, et aussi apprendre les choses de notre pays. Il est doux et intelligent; il a dix-sept ans et une femme légitime. Déjà!

Nous avons aussi un évêque catholique. Il est tout jeune, grand et mince; il a une jolie barbe blonde, une jolie main à donner l'extrême-onction sans vous faire souffrir, et une jolie bague à sa jolie main, une jolie chaîne d'or avec un joli crucifix, d'or aussi, qui pend sur son

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

camail blanc, comme sa robe, à cause de la chaleur, et ourlé d'un fin passe-poil violet, à cause de sa dignité. Il cause bien, il flirte avec élégance, il ne fuit pas la société des femmes, et si, vers une heure du matin, quelque jolie passagère réclamait les secours de la religion, je suis sûr qu'il n'hésiterait pas à les lui porter... lui-même... dans sa cabine... et même à renouveler l'opération si elle n'avait pas réussi du premier coup. On l'appelle « Monseigneur » gros comme le bras. Il annonce l'intention de visiter Paris. Si vous le rencontrez au Moulin Rouge vous ne le reconnaîtrez pas, car c'est un homme de tact qui n'y viendra pas en habit épiscopal.

Dans la mer Rouge, nous avons froid! Pour nous réchauffer, le commandant organise un bal avec tombola, au profit de l'Œuvre des Naufragés. On danse, on cause, on flirte, pas le commandant, l'évêque; on soupe : toast du commandant qui me prie de le faire à sa place. J'entonne l'hymne de la fraternité... plus de frontières devant la charité... etc. Ce sont les requins qui devaient rire... là-dessous... au fond de la mer Rouge! Et le 13 mars 1891, à cinq heures du matin, nous débarquions à Marseille... sous la pluie... décidément, nous sommes bien en France!

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

CONCLUSION

Et me voici revenu.

Je ferme les yeux, et je retrouve, vivant en ma pensée, le rêve charmant et formidable de ce prodigieux pays.

D'abord, la nature inépuisable qui enfante d'une sève continuelle et infatigable les enchantements d'une végétation sans pareille.

J'ai la sensation caressante de ces grands arbres aux feuilles de velours, dont le panache embaumé frissonne au souffle d'une lourde brise. Puis ses larges fleuves et sa mer profonde tout pleins de poissons inconnus; l'atmosphère embrasée où bourdonnent les oiseaux éclatants échappés de l'écrin prodigue de quelque fée; et les hautes montagnes où l'éléphant sauvage fait craquer de son irrésistible épaule les arbres de

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

la forêt, tandis que le tigre et la panthère foulent d'un pas oblique les détours de l'inextricable fourré, et la jungle où serpentent les reptiles à la dent mortelle; et les immenses plaines où, dans la vapeur lumineuse du soir, la gazelle et le cerf viennent boire l'eau trouble des étangs, séjour des monstrueux crocodiles.

Puis voilà les monuments de marbre où fleurissent les mosaïques de lapis, de saphirs et d'émeraudes.

Puis les rues des vastes cités, où circulent les éléphants aux haodahs ciselés; et les chevaux à demi sauvages, avec les lourds caparaçons de velours brodés d'or, portant des guerriers à l'armure damasquinée; les fauconniers au gantelet de cuir où se balance l'oiseau de proie casqué de perles; et le guépard à l'œil clair lustrant d'une langue revêche son fauve pelage pour la chasse de demain; puis le noir saïs à la robe écarlate, agitant le bâton d'argent ciselé et rangeant la foule immense devant l'équipage du seigneur à l'œil froid, blasé sur les respects de cette poussière d'hommes, et passant drapé dans le damas d'or de Bénarès, le front coiffé du turban de gaze rose, et portant un collier de perles qui payerait la rançon d'un roi.

Il s'en va vers la haute mosquée dont les minarets de faïence persane éclatent au feu du soleil couchant. Il va fouler le pavé de marbre

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

blanc que des générations sans nombre ont foulé avant lui, et saluer de ses génuflexions le haut portique de grès rose où s'inscrivent les versets du Coran, et qu'après lui encore salueront des générations sans nombre, dans l'immobilité d'un culte plus vieux que notre monde, et qui ne changera pas tant qu'il y aura une bouche humaine pour prier ce Dieu debout à l'horizon, dans le nimbe d'or des couchers du soleil indien!

J'ai dans l'oreille le chant des funérailles autour des bûchers en flamme, et la musique des flûtes précédant le cortège des fiançailles suivi d'une longue théorie de brahmes vêtus de robes blanches aux ornements d'or.

Et j'ai dans la mémoire cette longue histoire de sang, de pillages et de meurtres : ces incendies, ces peuples immolés tout entiers à la rage du vainqueur, et relevant de leurs mains défaillantes les murs de leurs cités détruites pour d'autres vainqueurs et des incendies nouveaux.

Et au-dessus de ces vastes conflits, à travers ces assassinats de peuples et de villes, j'entends la voix des poètes qui chantent les Védas; et à travers la fumée qui monte sanglante vers le ciel, je vois ces artistes divins qui pour des tyrans, poètes et artistes eux-mêmes, élevaient ces riantes demeures et ces tombes splendides.

Mais silence aux chants de guerre et aux cris

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

de mort : l'arme vengeresse est tombée de la main lassée de ce peuple vaincu, et la torche de sa dernière révolte s'est éteinte dans son sang.

Aujourd'hui, résigné, il porte le poids du travail sans espoir, et sous les feux du soleil qui l'épuise il traîne son éternelle faim jamais apaisée.

Qu'y a-t-il sous ces fronts noirs?... qu'y a-t-il au fond de ces yeux sombres et doux? Quelle arrière-pensée se cache sous son apparente mollesse? et ne fait-il pas le rêve de crisper un jour ses fines mains sur le manche du poignard qui brille à sa ceinture?

Ne demande-t-il à ses idoles de pierre et de marbre que la pluie bienfaisante qu'Agni retient au fond des nuages? Ne leur demande-t-il encore qu'une terre féconde et des troupeaux nombreux, comme au temps où, devant l'autel de verdure, l'Arya, chef de famille, prêtre de Dieu, lui offrait des fleurs et du lait?

Je le vois toujours, ce peuple simple, doux et confiant, se pressant autour de moi que tout lui rend étranger : sa langue que j'ignore, sa religion que je ne comprends pas, et mon cœur va au-devant de sa douceur et de sa misère avec la tendre pitié d'un frère dont la mer immense vous a séparé, et qui, dans les pays lointains, aurait désappris la langue du foyer paternel.

Et pourtant, peuples d'ici... écoutez. Le

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

murmure confus qui s'élève tout là-bas au fond de l'Océan, c'est la voix de trois cents millions d'hommes.

Écoutez encore... plus loin, de l'autre côté de l'Himalaya, cet autre murmure : c'est la voix de cette autre fourmilière humaine qu'on appelle la Chine. Et dans la noire Afrique encore, avez-vous compté les voix qui s'élèvent du continent mystérieux?

Et toutes ces voix grandissent, et il semble qu'on y entende gronder comme de sourds tonnerres.

Vous, mes frères de la petite et sombre Europe, faites des lois pour fermer vos frontières... aiguisez vos armes pour vous déchirer les uns les autres... mais écoutez la voix qui passe.

Elle vous crie comme dans les nuits lugubres des places de guerre :

« Sentinelles, prenez garde à vous! »

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

ERRATA

Page 112, ligne 6, au lieu de *invoque*, lisez *évoque*.

Page 174, titre, supprimer *Mont Abou*.

Page 238, dernière ligne, après *pied*, ajoutez *à terre*.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

TABLE

Avertissement 1

DE PARIS A LAHORE

Départ — Ceylan. 3
Tuticorin — Madura — Trichinopoly — Tanjore — Kumbaconam. 58
Pondichéry — Madras — Les sept pagodes — Bangalore. 85
Bombay. 133
Baroda — Ahmedabad. 174
Mont Abou — Ajmire — Poschkar. 201
Jeypore — Lahore — Amritsar. 225

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Delhi — Muttra — Agra — Sikandra : le tombeau d'Akbar — Futtehpore 261
Cawnpore, Luknow — Gwalior — Bénarès. 312
Calcutta — Dardjilling — Haïderabad 330
Retour. 354
Conclusion. 359

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Achevé d'imprimer

le vingt-trois mai mil huit cent quatre-vingt-treize

PAR

ALPHONSE LEMERRE

25, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 25

A PARIS

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Digitized with financial assistance from

NSDL
Technology, Trust & Reach
on 16 November, 2018

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA